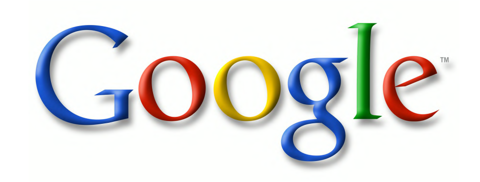


Claude Joseph Drioux.

1. 9. 1. 2.



COURS ABRÉGÉ D'HISTOIRE ROMAINE

Depuis la fondation de Rome jusqu'à l'invasion des Barbares

A L'USAGE DES INSTITUTIONS
ET DES AUTRES ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION PUBLIQUE

PAR M. L'ABBÉ DRIOUX

DOCTEUR EN THÉOLOGIE, VICAIRE GÉNÉRAL, CHANOINE HONORAIRE DE LANGRES
AUTEUR DES COURS COMPLET ET ABRÉGÉ D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE

OUVRAGES APPROUVÉS POUR LA PLUPART
Par LL. EE. les Cardinaux-Archevêques
de Besançon, Tours et NN. SS. les Évêques de Châlons
Chartres, Dijon, Langres, Luçon, Montauban
Nancy et Toul, Perpignan, Saint-Denis (Réunion), etc.

VINGTIÈME ÉDITION
ENTIÈREMENT REFONDUE

EB

PARIS
LIBRAIRIE CLASSIQUE D'EUGÈNE BELIN
RUE DE VAUGIRARD, N° 52

1876

PROPRIÉTÉ.

Eug. Belin

SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE DE Mme Ve EUG. BELIN.

AVERTISSEMENT

DE LA QUATORZIÈME ÉDITION.

Cette nouvelle édition a été entièrement refondue.

Pour nous conformer aux observations qui nous avaient été faites, nous avons supprimé les faits accessoires, pour donner plus de développement aux événements principaux.

Nous espérons que nos récits présenteront ainsi plus d'attraits à l'imagination des élèves, et seront par là plus faciles à retenir.

L'histoire romaine est d'ailleurs une des parties du *Cours* qui offrent le moins de difficulté. Elle se divise naturellement en trois sections : la royauté, la république et l'empire.

A chacune de ces phases, la nation conserve son unité; sauf dans la dernière période des Empereurs, où le chaos qui règne dans l'Empire jette une confusion inévitable dans les faits.

Nous nous sommes appliqué à éclaircir ces endroits ordinairement si embrouillés, et nous croyons être parvenu à rendre compte de toutes ces révolutions, sans obliger les enfants à se fati-

guer la mémoire en la chargeant d'une nomenclature de noms inutiles.

Si les maîtres désirent une exposition plus complète, ils la trouveront dans notre *Précis de l'histoire romaine* in-12, où nous n'avons pas été obligé de nous renfermer dans un cadre aussi restreint.

Comme on ne peut bien comprendre l'histoire sans avoir sous les yeux le théâtre où les événements se sont passés, nous indiquerons ici les *Cartes* de notre *Atlas* qui sont indispensables pour l'étude de ce volume.

Italie ancienne. Supplément pour l'Italie centrale jusqu'aux guerres puniques. Gaule ancienne.

Bassin de la Méditerranée pour les guerres de la république romaine.

Empire romain d'Orient et d'Occident à la mort de Théodose.

Provinces orientales de l'Empire romain, pour l'histoire des quatre premiers siècles de l'Eglise.

INTRODUCTION

Au point de vue religieux, l'histoire de Rome présente deux grandes périodes : la préparation et la démonstration évangéliques.

La *préparation* dure jusqu'à la chute de la république. Pendant ce temps, on voit Rome absorber dans son sein toutes les nations.

Après avoir soumis le Latium, elle s'attaque aux Samnites, dompte le nord et le midi de l'Italie, passe les mers, se mesure avec Carthage, et quand elle a vaincu cette orgueilleuse rivale, elle soumet l'Espagne, la Grèce, l'Asie, l'Egypte, les Gaules, en un mot, presque tout le monde civilisé.

Elle impose aux vaincus ses lois, ses mœurs, sa langue; et quand l'Evangile est annoncé au monde, cette unité matérielle en facilite la propagation.

Le temps de la *démonstration* évangélique commence. Il coïncide avec l'empire. La plupart des empereurs se liguent contre la religion chrétienne, et envoient au supplice ses disciples. Les savants en appellent à la raison, à l'éloquence et à l'histoire pour discréditer sa doctrine; il se trouve

des calomniateurs assez audacieux pour accuser les chrétiens d'athéisme, de conspiration et des crimes les plus affreux. Pour comble de maux, la division se met dans le sein de l'Eglise, qui se voit en butte à des hérésies et à des schismes sans cesse renaissants.

Néanmoins le christianisme triomphe de tous ces obstacles, et sa victoire devient une *démonstration* si manifeste de sa vérité que le monde entier se rend à sa lumière et abandonne le culte des faux dieux.

Alors la mission providentielle de Rome est accomplie. Constantin prépare la ruine et la chute de cette grande ville en transportant le siége de l'empire à Constantinople.

Les barbares qui environnent le monde romain aiguisent leurs armes et se préparent à en partager les dépouilles.

Leurs invasions commencent sous Valens, et après la mort de Théodose, il n'y a plus personne capable de les arrêter.

Une ère nouvelle commence. On lui a donné le nom de *moyen âge*, parce qu'elle sert en quelque sorte de transition entre les temps anciens et les temps modernes.

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE ROMAINE

PREMIÈRE PARTIE

LES ROIS (754-510).

CHAPITRE I

DES PREMIERS HABITANTS DE L'ITALIE. — FONDATION DE ROME (754) (1).

Des anciens habitants de l'Italie. Des premiers rois du Latium. Les Troyens en Italie. Romulus et Rémus. Fondation de Rome.

1. DES ANCIENS HABITANTS DE L'ITALIE. — L'Italie fut primitivement habitée par les Pélasges, redoutable race de géants qui marquait partout son passage par des constructions colossales. Aux Pélasges succédèrent : les Sicanes, qui se retirèrent en Sicile ; les Ligures, qui s'établirent sur la côte occidentale, appelée de leur nom Ligurie ; les Vénètes, qui furent les premiers habitants de la Vénétie, et les Gaulois-Ombriens, qui s'emparèrent de toute l'Italie septentrionale. Les Etrusques, sortis de la Rhétie, attaquèrent les Ombriens, et, après s'être rendus maîtres du nord de la péninsule, poussèrent leurs conquêtes vers le sud.

(1) Voyez dans notre Atlas la carte de l'*Italie ancienne*.

La véritable race italienne, celle qui devait, par les armes des Romains, substituer sa domination à toutes les races étrangères, vivait resserrée au centre de l'Italie, dans la partie la plus élevée et la plus abrupte des Apennins. Les peuples qu'elle embrassait s'appelaient : *Osques* (*Osci*) dans la plaine, et *Sabelliens* dans les montagnes. Les premiers étaient laboureurs, les seconds pâtres et brigands. Le pays qu'ils habitaient se nommait le *Latium*. Il ne comptait pas moins de trente villes, dont la capitale religieuse était Albe la Longue, qui s'étendait sur les flancs du mont Albain.

2. DES PREMIERS ROIS DU LATIUM. — D'après la tradition, le premier roi du Latium aurait été Janus, fils d'Apollon. Ce prince, élevé à Delphes, serait venu fonder, au sommet d'une colline, sur la rive droite du Tibre, une ville qu'il aurait appelée de son nom *Janicule* (*Janicollis*). Il aurait associé à sa royauté Saturne, dépossédé par Jupiter, et lui aurait donné le mont *Capitolin*. Ce dieu lui aurait en retour enseigné la faculté de lire dans l'avenir et dans le passé, et l'art de cultiver le blé et la vigne.

Janus aurait eu pour successeurs : Picus, Faunus et Evandre. Ce dernier, originaire d'Arcadie, aurait bâti, au pied du mont Aventin, la ville de Pallantée, ainsi nommée de son fils Pallas. Il aurait appris aux habitants du pays, l'écriture, la musique et les arts, et aurait donné l'hospitalité à Hercule, qui abolit les sacrifices humains dans le Latium, et délivra les forêts de l'Aventin du bri-

gand Cacus, devenu la terreur de ces contrées.

3. LES TROYENS EN ITALIE. — Après la prise de Troie, Énée, fils de Vénus et d'Anchise, s'éloigna de la Troade, emportant avec lui ses dieux Pénates et le Palladium. On appelait ainsi une statue de Pallas, qu'on disait tombée du ciel, et à laquelle étaient attachées les destinées de Troie. Après avoir été longtemps poursuivi sur terre et sur mer par les destins, Énée aborda dans le Latium, où régnait le roi Latinus. Il obtint de ce prince la main de sa fille Lavinie, et bâtit, en l'honneur de cette princesse, une ville qu'il appela *Lavinium.*

Turnus, roi des Rutules, à qui cette princesse avait été promise, voulut se venger de cet affront. La guerre éclata ; Turnus, après une longue suite de combats, périt de la main d'Énée. Celui-ci se noya dans le Numicius (1); on l'adora sous le non de *Jupiter indigète.*

Son fils Ascagne lui succéda. Il continua la guerre et jeta les fondements d'une nouvelle capitale, qui fut Albe la Longue. Douze princes du sang d'Énée, qui portèrent tous le nom de Sylvius, passèrent successivement sur le trône. Le dernier avait deux fils : Numitor et Amulius. Numitor, l'aîné, devait hériter de la couronne, mais Amulius s'en empara. Il bannit son frère, et, pour affermir son usurpation, il tua lui-même le fils de Numitor et obligea sa fille, Rhéa Sylvia, à entrer dans le collége des Vestales et à se vouer ainsi à une virginité perpétuelle.

(1) Ce ruisseau, aujourd'hui *Rio di pratica*, coulait dans un vallon au pied de la colline *Pratica*, où se trouvait Lavinium.

4. Romulus et Rémus. — Malgré ses engagements, Rhéa Sylvia donna le jour à deux jumeaux : Romulus et Rémus. Amulius la fit enterrer toute vive, suivant les lois du temps, et ordonna d'exposer les deux enfants sur le Tibre. Le fleuve était alors débordé ; ses eaux se retirèrent sans emporter le berceau qui renfermait les deux innocentes victimes, et le laissèrent à sec au pied du mont Palatin où une louve les allaitait. Le berger Faustulus, témoin de ce prodige, recueillit ces deux enfants et les fit élever par sa femme Laurentia.

Devenus grands, Romulus et Rémus se distinguèrent entre tous les enfants du berger par leur force et par leur courage. Ils parcouraient les forêts, faisant la chasse aux animaux et la guerre aux brigands, dont ils donnaient les dépouilles à Faustulus. Dans une de ces expéditions périlleuses, Rémus tomba dans une embuscade que lui avaient dressée les bergers de Numitor, et devint leur prisonnier. Ils le conduisirent à leur maître, qui fut frappé des traits, de l'âge et du caractère de son jeune captif. Il fit ensuite venir Romulus, que Faustulus avait instruit du secret de sa naissance. Numitor reconnut ses petits-fils, favorisa une conspiration qu'ils tramèrent contre l'usurpateur Amulius, et, par leurs soins, il fut rétabli sur le trône d'Albe la Longue.

5. Fondation de Rome (754). — Il leur donna en récompense le pays qui s'étend du Tibre à la route d'Albe. Les deux frères résolurent d'y fon-

der une ville. Comme ils étaient jumeaux et que l'âge ne pouvait décider lequel des deux serait le chef de la nouvelle cité, ils résolurent de consulter le ciel et de s'en rapporter aux augures. Romulus alla se placer sur le Palatin et Rémus sur l'Aventin. Celui-ci ne vit que six vautours, tandis que Romulus en aperçut douze. Leurs compagnons prirent ces oiseaux pour les messagers des dieux et proclamèrent roi Romulus, qui donna à la nouvelle ville le nom de Rome (754).

Conformément aux usages établis pour les cités étrusques, il en traça l'enceinte avec le soc d'une charrue, qu'il promena autour du Palatin. L'espace compris entre cette ligne fut regardé comme sacré, et constitua ce qu'on a appelé le *Pomœrium*, qui était le lieu où l'on consultait les augures. Romulus avait déjà fait creuser les fondements de la ville nouvelle, et les remparts commençaient à s'élever, lorsque Rémus, jaloux, se moqua de l'entreprise de son frère et sauta le fossé en disant : « Voici avec quelle facilité l'ennemi franchira cette enceinte. » Romulus, irrité, le tua de sa propre main en s'écriant : « Ainsi périra quiconque franchira ces murs ! » Les Romains ne virent dans cet attentat qu'un signe de l'inviolabilité de leurs murailles, et Romulus resté seul se trouva investi du souverain pouvoir.

QUESTIONNAIRE.

1. Quels furent les premiers habitants de l'Italie ? Par qui le Latium fut-il habité ?

2. Quels furent ses premiers rois ? Que raconte-t-on de Janus ? — d'Evandre ?

3. D'où venait Enée ? Où s'établit-il ? Quel fut son succes-

seur ? Quelle ville a fondée Ascagne ?

4. Quelle fut la mère de Romulus et de Rémus ? Quel danger coururent ces deux enfants après leur naissance ? Par qui furent-ils élevés ?

5. Où Rémus et Romulus fondèrent-ils Rome ? Comment Romulus en fut-il proclamé roi ? De quelle manière périt Rémus ?

CHAPITRE II

ROMULUS ; SES INSTITUTIONS CIVILES (1).

Premiers habitants de Rome. Enlèvement des Sabines. Alliance des Romains avec les Sabins. Mort de Romulus. Des institutions civiles. Organisation militaire.

1. PREMIERS HABITANTS DE ROME. — Quand les murs de Rome furent construits, Romulus ouvrit un asile au pied du Capitolin, et reçut dans la ville nouvelle les brigands et les aventuriers qui se trouvaient dans le Latium. Il les accueillit sans s'inquiéter de leur naissance et sans s'occuper de leur passé, à la condition seulement qu'ils cesseraient d'être errants et vagabonds pour devenir des citoyens stables et paisibles. Après avoir ainsi réuni autour de lui les débiteurs, les esclaves et même les meurtriers qui n'auraient pu trouver ailleurs l'impunité, il songea à leur faire contracter mariage dans les cités voisines. Mais comme on ne voyait dans ces hommes qu'un ramas de brigands, ses demandes furent partout repoussées; c'est alors qu'il résolut d'employer la ruse.

2. ENLÈVEMENT DES SABINES. — Il donna des

(1) Voyez dans notre Atlas la carte de l'*Italie centrale* pour les commencements de Rome.

jeux solennels en l'honneur de Neptune Equestre, et attira, par la magnificence des fêtes, les Céniniens, les Antemnates, et surtout les Sabins avec leurs femmes et leurs enfants. Au moment où tous les spectateurs étaient émerveillés de la beauté du spectacle, Romulus leva un voile rouge; à ce signal, les jeunes Romains enlevant les jeunes filles des bras de leurs mères, écartèrent par la force leurs parents incapables de les défendre.

Les Céniniens s'armèrent les premiers pour venger cet affront; mais Romulus marcha à leur rencontre, les défit et tua de sa propre main leur général Acron. Il s'empara de son armure et la consacra à Rome dans le temple de Jupiter *Férétrien* (1). C'est ce qu'on a appelé les dépouilles *opimes* (2). Les Antemnates eurent le même sort que les Céniniens; Romulus détruisit entièrement les bourgades qu'ils habitaient.

3. ALLIANCE DES ROMAINS AVEC LES SABINS. — Les Sabins étaient les plus difficiles à dompter. Ils avaient Cures pour capitale, et pour chef Titus Tatius. Ce chef vaillant les conduisit jusque sous les murs de la citadelle de Rome. Tarpéia, fille de Sp. Tarpéius, qui en était gouverneur, étant sortie pour aller puiser de l'eau destinée au sacrifice, se laissa séduire par les bracelets d'or

(1) *Férétrien*, de *ferire*, qui frappe.

(2) Les dépouilles opimes consistaient dans l'armure du général en chef de l'armée ennemie, que le général romain avait tué de sa propre main. Elles ne furent remportées que trois fois : par Romulus, sur Acron, roi des Céniniens; par Cornélius Cossus, sur Lar Tolumnius, roi des Véiens, et par Marcellus, sur Viridomar, chef des Gésates.

que portaient les Sabins, et leur offrit de leur livrer la forteresse, s'ils voulaient lui donner cette parure. Tatius le lui promit, et entra dans la citadelle par trahison. Puis, au lieu de donner à Tarpéia seulement son bracelet, il lui jeta encore son bouclier; ses soldats en firent autant, et l'infortunée périt accablée sous le poids. Elle fut enterrée au mont Capitolin, et c'est de son nom qu'une partie de cette colline fut appelée *Roche tarpéienne*.

Tatius était déjà maître de la citadelle, lorsque Romulus arriva avec son armée; un terrible combat s'engagea alors entre les Romains et les Sabins. Les premiers commençaient à plier, quand Romulus se recommanda à Jupiter *Stator* (1). Les Romains reprennent courage, le combat se rétablit, et l'issue en était encore incertaine, lorsque les Sabines, dont l'enlèvement était cause de la guerre, se jetèrent entre les deux armées, et parvinrent, en s'adressant tantôt à leurs pères, tantôt à leurs époux, à les calmer les uns et les autres, et à leur faire signer la paix. D'après ce traité, les Sabins de Cures et les Romains ne formèrent plus qu'un seul et même peuple dont Rome fut la capitale; les deux souverains, Romulus et Tatius, partagèrent l'autorité royale; les Romains se fixèrent sur le mont Palatin, les Sabins sur le mont Capitolin, et le lieu du combat devint le *Forum* ou la place publique de la ville nouvelle.

(1) *Stator*, de *stare*, qui *arrête* les fuyards.

4. Mort de Romulus (715). — Cinq ans après, Tatius ayant été tué à Lavinium par des Laurentins auxquels il avait refusé justice d'un meurtre, Romulus fut reconnu seul roi par les Romains et les Sabins. Il se montra digne de leur confiance en repoussant les Fidénates et les Véiens qui, jaloux de l'accroissement rapide de Rome, avaient envahi son territoire. Un jour qu'il passait en revue son armée dans une plaine, près du marais de la Chèvre (*Capra*), un orage, accompagné de grands coups de tonnerre, l'enveloppa dans un nuage si épais, qu'il le déroba aux regards de la multitude. Un sénateur, nommé Proculus, dit qu'il avait vu le dieu Mars l'enlever au ciel dans un char de feu. La multitude y crut et fit de Romulus une divinité, qu'elle adora sous le nom de *Quirinus*. On a toujours pensé que les sénateurs, jaloux de son autorité, l'avaient immolé à leurs ressentiments, et qu'ils n'avaient inventé cette fable que pour voiler leur régicide.

5. Des institutions civiles. — Romulus divisa Rome en trois tribus; chaque tribu en dix curies; et les curies se subdivisaient en décuries et familles. Les citoyens romains, qui faisaient partie de ces tribus, formaient l'ordre des *patriciens*, dans lequel on choisit les sénateurs et les chevaliers. Primitivement, pour être sénateur, il fallait être âgé de soixante ans. Romulus revêtit de ce titre cent vieillards, qu'il choisit parmi les familles les plus illustres, et qu'il qualifia du nom de *Pères* (*patres*), pour leur concilier le respect des

autres citoyens. Cette assemblée formait une sorte de conseil politique dépendant de l'autorité royale. L'ordre *équestre* n'était sous Romulus qu'un corps de cavalerie divisé en trois centuries, correspondant aux trois tribus, et qu'on désignait sous le nom de *Celeres*. Ils servaient de garde au roi.

Les *patriciens* ou patrons avaient sous leur protection des hommes qui dépendaient d'eux, et qu'on appelait *clients*. Ils les défendaient en justice, soutenaient leurs intérêts et faisaient respecter leurs droits. En retour, le client devait assistance à son patron, si celui-ci avait besoin de son secours. Il contribuait à sa rançon quand il était fait prisonnier de guerre, acquittait les amendes qu'il encourait, augmentait de ses dons la dot de ses enfants, et lui restait fidèle dans la mauvaise comme dans la bonne fortune.

Au-dessous des patriciens et des clients, il y avait dans Rome une classe inférieure qui n'avait aucune part aux affaires publiques, qui ne votait pas dans les assemblées, et ne pouvait être promue à aucune magistrature : c'étaient les *plébéiens*. Ils cultivaient la terre ou exerçaient le métier d'artisans. Ils formaient dans l'Etat un ordre si différent de celui des patriciens, qu'un patricien ne pouvait épouser une plébéienne, non plus qu'un plébéien ne pouvait se marier avec une patricienne. Cette division profonde amena au sein de Rome des luttes continuelles, et cela, jusqu'à ce que l'égalité des droits de tous les citoyens eût été reconnue.

6. Organisation militaire. — Les Romains durent, dès le commencement, les succès qu'ils eurent à la guerre à leur excellente organisation militaire. Romulus divisa son infanterie en trois corps, de mille hommes chacun, suivant la division par tribus. Ces corps reçurent le nom de *curies*, et eurent pour chef un *tribun*. Chaque curie se subdivisait en dix *centuries*, et la centurie en dix *décuries*. La centurie était commandée par un *centurion*, et la décurie par un *décurion*. La cavalerie se composait de trois centuries formant ensemble trois cents chevaliers. Les premières enseignes n'étaient que des perches au bout desquelles on attachait des poignées d'herbes tressées de différentes manières. La discipline était austère; mais ce qui rendait invincibles les anciens Romains, c'est qu'ils étaient habitués au travail et à la fatigue, et que rien n'ébranlait leur courage.

QUESTIONNAIRE.

1. Comment Romulus peupla-t-il sa ville? Quel était le caractère des premiers Romains? A qui voulut-il les marier?
2. Quel moyen employa-t-il pour attirer à Rome les Sabines? Quel fut le sort des Céniniens? Qu'appelle-t-on dépouilles opimes?
3. Que firent les Sabins? Qui leur livra la citadelle de Rome? Quel traité firent-ils avec les Romains?
4. Comment mourut Tatius? Quels peuples vainquit Romulus? Quelle fut sa mort?
5. Comment divisa-t-il son Etat? Combien y avait-il de centuries? Qu'étaient les patriciens? — les sénateurs? — les chevaliers? — les clients? — les plébéiens?
6. Comment organisa-t-il l'armée? Qu'était l'infanterie? Combien y avait-il de cavaliers? Qu'est-ce qui fit la force de l'armée romaine?

CHAPITRE III

DES TROIS PREMIERS SUCCESSEURS DE ROMULUS. — DYNASTIE LATINO-TROYENNE.

Numa Pompilius. Ses institutions religieuses. Tullus Hostilius. Combat des Horaces et des Curiaces. Réunion d'Albe à Rome. Ancus Martius. Fondation d'Ostie.

1. Numa Pompilius (714). — A la mort de Romulus, les Romains et les Sabins ne purent s'entendre sur le choix d'un chef. Le trône resta vacant pendant un an. Durant cet interrègne, les sénateurs nommèrent des chefs qui ne devaient garder la souveraineté que pendant cinq jours, et qui n'étaient pas rééligibles, afin que chacun d'eux pût arriver à cette position. Le peuple, las d'obéir à tant de maîtres, finit par mettre fin à ces dissensions. Il fut convenu que les Romains feraient l'élection, mais qu'ils choisiraient pour roi un Sabin. Ils proclamèrent à l'unanimité Numa Pompilius, qui était d'un caractère très-doux et profondément religieux.

Numa refusa d'abord, et ce ne fut qu'à la prière de ses amis qu'il monta sur le trône. Dès le commencement de son règne, il licencia trois cents gardes-du-corps de Romulus, disant qu'il n'avait rien à craindre de la nation qui l'avait volontairement choisi pour roi.

2. Des institutions religieuses. — Romulus avait doté Rome de ses institutions politiques ;

Numa, à son tour, est regardé comme le créateur de ses institutions religieuses. On lui attribue l'établissement des *flamines*, qui étaient les trois ministres principaux de Jupiter, de Mars et de Romulus ou Quirinus; des *féciaux*, qui avaient pour but de prévenir les guerres injustes, en demandant ou en offrant à l'ennemi des réparations légitimes; des *augures*, qui se chargeaient d'interpréter les volontés des dieux, d'après le vol des oiseaux et les entrailtes des victimes; des *prêtres saliens*, qui, à certaines fêtes de l'année, couraient par la ville en chantant des hymnes et en exécutant des danses en l'honneur de Mars.

Il fit bâtir un temple à la déesse Vesta, et forma un collége de vestales auxquelles il confia la garde du *Palladium* (1) et l'entretien perpétuel du *feu sacré*. Il régla tout ce qui concernait les cérémonies religieuses, régularisa les travaux de l'agriculture en réformant le calendrier, imagina les jours fastes et néfastes, assura le droit de propriété en consacrant les limites des champs par le culte du dieu Terme, et divisa les pauvres en corps de métiers.

C'est Numa qui fit construire le temple de la *Bonne Foi*, ainsi que celui de Janus, dont les portes devaient être ouvertes pendant la guerre, et fermées pendant la paix.

Pour donner à ses institutions un caractère sacré, il feignit, à l'exemple de tous les législateurs anciens, d'avoir avec le ciel des rapports

(1) On appelait ainsi la statue de Pallas, qu'on croyait être celle apportée de Troie en Italie par Enée.

particuliers. Il se retirait souvent dans une grotte, où il recevait, disait-il, les communications de la nymphe Egérie, qui lui indiquait la forme des sacrifices, et l'initiait aux secrets des dieux. Sa mort fut douce et paisible, comme avait été sa vie. Non-seulement les Romains le regrettèrent, mais les peuples voisins se rendirent à ses funérailles, et manifestèrent autant de douleur que s'ils avaient perdu leur ami le plus cher. Son règne avait été de quarante-deux ans.

3. Tullus Hostilius (672). — Le troisième roi de Rome fut Tullus Hostilius, petit-fils d'un Romain, le brave Hostilius, qui s'était distingué en combattant vaillamment les Sabins, au pied du Capitolin, sous les yeux de Romulus. Ce prince eut le caractère belliqueux comme son ancêtre. A peine fut-il monté sur le trône, qu'il déclara la guerre aux Albains. Ceux-ci envahirent le territoire de Rome; mais les Romains se vengèrent de cet affront par de sanglantes représailles. Après une longue suite de combats dont les succès furent balancés, le chef des Albains, Mettius Suffétius. proposa à Tullus de terminer la guerre par un combat singulier.

4. Combat des Horaces et des Curiaces. — Il y avait précisément du côté des Romains et du côté des Albains trois frères jumeaux du même âge et de force égale. Les premiers portaient le nom d'Horace, et les seconds le nom de Curiace. On convint de remetire entre les mains de ces guerriers le sort des deux nations.

Le signal donné, les six guerriers s'avancent l'un contre l'autre, les yeux pleins de feu, le cœur plein de courage, tout fiers de tenir dans leurs mains les destinées de leurs patries. Au premier choc, deux des Horaces succombent, mais les trois Curiaces sont grièvement blessés. Les Albains poussent un grand cri de joie, comme s'ils étaient déjà sûrs de la victoire.

Cependant un seul des Horaces reste, sans blessure, contre les trois Curiaces blessés. Trop faible contre eux trois réunis, il feint de fuir pour diviser ses ennemis. Les Curiaces se mettent à sa poursuite, et se trouvent bientôt à des distances inégales, suivant qu'il leur reste plus ou moins de force par suite de leurs blessures. Au même instant Horace se détourne, et se précipitant sur celui qui le serrait de plus près, il le perce de son épée. Le second Curiace éprouve bientôt le même sort, tandis que le troisième, fatigué de sa course et perdant tout son sang, offre à peine résistance au vainqueur.

Le héros victorieux, rentrant à Rome avec les dépouilles de ses ennemis, rencontra sa sœur Camille, qui avait été fiancée à l'un des Curiaces. En voyant sur les épaules de son frère la cotte d'armes toute sanglante de celui qui devait être son mari, elle éclate en gémissements et en reproches. Le barbare Romain, transporté de colère, la perce de son épée en disant : « Qu'ainsi périsse toute Romaine qui osera pleurer un ennemi de Rome. » Les duumvirs condamnèrent à mort

le meurtrier, sans avoir égard à sa victoire; mais le peuple, touché des larmes de son malheureux père, lui fit grâce en considération de ses services. Toutefois, pour ne pas laisser son crime impuni on le fit passer sous le joug. Après le châtiment, on lui éleva dans le Forum un trophée, auquel on attacha les dépouilles des Curiaces.

5. RÉUNION D'ALBE A ROME. — Albe, l'ancienne métropole de Rome, devint dès lors sujette de sa colonie. Mettius Suffétius, honteux de cette défaite, essaya de la réparer en soulevant secrètement contre les Romains les Fidénates et les Véiens. Tullus lui ordonna d'unir ses troupes à celle des Romains pour combattre les ennemis. Il le fit; mais pendant l'action il se sépara de l'armée romaine et fit ainsi défection. Tullus, victorieux, s'empara de la personne du traître et déclara qu'à l'avenir Albe serait réunie à Rome, que ses habitants seraient transportés sur le mont Cœlius, et ses patriciens admis dans le sénat. Il promit d'ailleurs aux Albains le respect de tous leurs droits. Quant à Mettius, il le fit écarteler en punition de sa trahison. « Puisque ton lâche cœur, lui dit-il, s'est partagé entre tes alliés et tes ennemis, je veux que ton corps soit de même partagé en lambeaux. »

Tullus remporta encore une victoire sur les Sabins; mais son impiété ayant irrité le ciel contre lui, il vit Rome désolée par une affreuse contagion, et périt lui-même frappé de la foudre au

fond de son palais, dans la trente-deuxième année de son règne.

6. ANCUS MARTIUS (639). — Après sa mort, il y eut un interrègne d'un an, semblable à celui qui suivit la mort de Romulus. Les Romains élurent enfin pour roi Ancus Martius, d'origine sabine comme Numa, et qu'on dit même son petit-fils. Il avait le même caractère que ce prince, et s'appliqua tout particulièrement à rétablir les sacrifices avec leurs cérémonies, et à réparer les omissions religieuses, fruit de l'impiété de Tullus. Il aimait la paix autant que Numa, mais il comprit qu'il ne devait pourtant pas laisser méconnaître ses droits par les peuples voisins.

7. FONDATION D'OSTIE. — Les Latins s'étant raillés de ce qu'ils appelaient sa pusillanimité, il marcha contre eux, leur prit quatre villes et en transporta les habitants à Rome, sur l'Aventin. Il enferma cette montagne dans l'enceinte de la ville, construisit en bois, sur le Tibre, le pont Sublicius, qui la mit en communication avec les autres quartiers de Rome (1), fortifia le Janicule et creusa dans le Forum la première prison qu'il y eut à Rome. Ses victoires ayant étendu le territoire de Rome jusqu'à la mer, il fonda le port d'Ostie, à l'embouchure du Tibre. Il fut enlevé par une mort prématurée, après un règne de vingt-cinq ans.

(1) Ces quartiers étaient le Palatin, le Capitolin, le Quirinal et le Cœlius.

QUESTIONNAIRE.

1. Que se passa t-il après la mort de Romulus ? Quel fut son successeur ?
2. Quels sont les établissements qu'on attribue à Numa ? Quels sont les temples qu'il fit construire ? Par qui se disait-il inspiré ? Comment mourut-il ?
3. Quel fut son successeur ? Quel était le caractère de Tullus Hostilius ? A qui fit-il la guerre ?
4. Racontez le combat des Horaces et des Curiaces. Par quel acte barbare le vainqueur souilla-t-il sa victoire ?
5. Quel fut le sort de la ville d'Albe ? Que devinrent ses habitants ? Comment mourut Mettius Suffétius ? Quelle fut la mort de Tullus ?
6. Quel fut son successeur ? Quel était le caractère d'Ancus Marcius ?
7. Quelles sont les guerres qu'il fit ? Quelle est la colline qu'il a ajoutée à l'enceinte de Rome ? Où a-t-il fondé un port ?

CHAPITRE IV

TARQUIN L'ANCIEN. — SERVIUS TULLIUS.

Tarquin l'Ancien. Embellissements de Rome. Meurtre de Tarquin. Servius Tullius. Des réformes de Servius. Meurtre de Servius.

1. Tarquin l'Ancien (614). — Tarquin était fils d'un riche Corinthien nommé Démarate. Il s'était d'abord établi à Tarquinies, en Étrurie, d'où il tira son nom. Tanaquil, sa femme, voyant qu'il ne jouissait dans cette ville que d'une médiocre considération, parce que les Étrusques n'avaient que du mépris pour les étrangers, le détermina à s'établir à Rome, en lui prophétisant qu'il y porterait le diadème. En effet, ses manières insinuantes et ses grandes richesses lui acquirent un si grand crédit, que le roi Ancus Martius lui confia la tutelle de ses deux enfants avec la régence du royaume. Trop ambitieux pour se con-

tenter de ces titres, il écarta les jeunes princes, et se fit décerner la couronne.

Les Romains eurent lieu de s'applaudir de ce choix; Tarquin se fit aimer par sa douceur et sa modération. Le Latium s'étant soulevé contre lui, il doubla le nombre des cavaliers institués par Romulus, et marcha plein de confiance à l'ennemi. Il vainquit les petits peuples qui l'entouraient, et agrandit son royaume de toutes les terres qui s'étendent entre le Tibre, l'Anio et les montagnes de la Sabine.

Après ces victoires, Tarquin, le premier, célébra un triomphe avec toute la pompe étrusque. Il rentra dans Rome revêtu d'une robe semée de fleurs d'or, et monté sur un char traîné par quatre chevaux blancs.

2. Embellissements de Rome.— D'origine grecque, Tarquin avait le goût des arts qu'il avait d'ailleurs trouvés très-avancés parmi les Étrusques, ainsi que le prouvent les tombeaux et les vases récemment découverts. Il résolut de transporter dans Rome le luxe et la magnifience qu'il avait admirés en Étrurie. Il célébra des jeux solennels avec une pompe prodigieuse, se fit précéder de licteurs armés de faisceaux, s'assit sur une chaise curule, donna aux magistrats romains des costumes particuliers, et releva ainsi leur autorité d'un extérieur imposant. Il traça ensuite l'enceinte de ce qu'on a appelé plus tard le Grand-Cirque, assainit le Forum qui était marécageux, y éleva de magnifiques portiques, et donna au

peuple les terrains qui se trouvaient alentour, pour qu'il y construisît des maisons.

Tarquin profita aussi des loisirs de la paix pour achever magnifiquement les murs d'enceinte. Voulant purger Rome de ses immondices, et procurer un écoulement aux eaux des montagnes qui restaient stagnantes dans les parties basses de la ville, il fit construire des aqueducs souterrains. Ces aqueducs, qu'on admirait trois cents ans après, conduisaient l'eau à la mer. Tarquin eut enfin la gloire de jeter les fondements du Capitole.

3. Meurtre de Tarquin (578). — Au milieu de ces changements, les dieux de l'Étrurie pénétrèrent avec les mœurs étrusques dans la société romaine. Jupiter, Junon et Minerve durent figurer parmi les premiers habitants de l'Olympe. Les Romains s'en consolèrent en observant que la Jeunesse et le dieu Terme n'avaient point quitté le mont Capitolin en présence de cette invasion de dieux étrangers, ce qui prouvait, disaient-ils, que leur empire aurait une jeunesse éternelle, et que jamais aucune puissance n'en ferait reculer les limites. Ils s'abandonnèrent aussi aveuglément aux augures, qui exercèrent dès lors un empire si profond sur leurs esprits superstitieux, qu'ils n'osaient rien entreprendre sans les consulter.

Cependant les fils d'Ancus reprochèrent à Tarquin son usurpation. Leur indignation fut à son comble quand ils le virent affectionner tout particulièrement le fils d'un esclave, Servius Tullius, et lui réserver sa couronne. Ils le firent assas-

siner par deux bergers dans son propre palais. L'ambitieuse Tanaquil fit aussitôt fermer les portes du palais et annonça au peuple que le roi n'était que blessé ; elle prépara ensuite les esprits à un changement de règne. Quand elle fut sûre des dispositions du sénat, elle avoua la mort de Tarquin et fit en même temps proclamer Servius Tullius. Le règne de Tarquin avait été de trente-six ans.

4. Servius Tullius (578). — Servius Tullius était fils d'un esclave latin, ce qui lui a fait donner le nom de *Servius* (*servus*, esclave). Sa mère avait été femme du roi de Corniculum, et était tombée au pouvoir des Romains après la prise de cette ville. Servius plut à Tanaquil. Elle prétendit l'avoir vu endormi un jour sur les degrés du palais, la tête environnée d'une auréole de feu qui s'était éteinte à son réveil. La reine vit dans ce prodige un signe de la grandeur future de Servius, et les augures ne manquèrent pas de la confirmer dans son sentiment. Elle le fit instruire dans les sciences grecques, lui donna sa fille en mariage, et songea dès lors à en faire le successeur de Tarquin.

Servius se montra digne de cette distinction par son mérite personnel ; il se concilia tellement l'amour des soldats et du peuple, qu'il fut élu roi après la mort de son beau-père. Il fit pendant vingt ans la guerre aux Étrusques et fut constamment vainqueur. Il forma en confédéra-

tion trente villes du Latium et resserra leur alliance avec Rome. On croit aussi qu'il fit, le premier, marquer la monnaie romaine. Son règne est resté célèbre par les réformes qu'il introduisit dans les institutions politiques.

5. Réformes de Servius. — Il comprit dans l'enceinte de Rome le Viminal et l'Esquilin, et donna ainsi à la ville aux sept collines toute l'étendue qu'elle eut sous la république. Il la divisa en quatre quartiers ou tribus, et distribua le territoire en vingt-six cantons qui reçurent aussi le nom de tribus. Le magistrat qui était à la tête de chaque tribu devait répartir les impôts en raison des revenus, et régler le service militaire. Il fallut pour cela établir le *cens*, c'est-à-dire déterminer l'état de fortune de chaque homme libre, d'après ses biens meubles et immeubles. On divisa alors le peuple en six classes et en cent quatre-vingt-treize centuries. Ceux dont le cens s'élevait à 100,000 as (5,250 francs) étaient de la première classe, ceux qui avaient 20,000 as de moins étaient de la seconde et ainsi des autres. Dans les assemblées, au lieu de prendre les suffrages par tête, on les prenait par classes et par centuries, ce qui donnait à la première classe une prépondérance considérable sur les autres.

La réforme de Servius était essentiellement aristocratique; néanmoins, par l'institution du cens, il avait substitué l'aristocratie d'argent à l'aristocratie de naissance, ce qui facilitait aux plébéiens l'accès des charges. Les patriciens ne le lui par-

donnèrent pas, et dans leur ressentiment ils favorisèrent la conspiration dont il fut victime.

6. MEURTRE DE SERVIUS. — Servius avait deux filles du nom de Tullia, qu'il avait mariées aux deux fils de Tarquin l'Ancien, son prédécesseur, Lucius et Aruns. Lucius était aussi ambitieux et aussi exalté qu'Aruns était doux et modeste. Les deux Tullia étaient aussi d'un caractère opposé. La plus violente avait épousé le timide Aruns, mais elle fit mourir son mari et sa sœur pour s'unir à Lucius dont elle partageait les espérances criminelles. Elle excita alors son nouvel époux à assassiner son propre père pour lui ravir la couronne.

Lucius Tarquin s'attacha secrètement tous les sénateurs, qu'il savait mécontents des réformes de Servius, et, quand il crut le moment opportun, il se présenta au sénat, revêtu des insignes de la royauté, et alla s'asseoir sur le siége du roi. A la nouvelle de cette entreprise, Servius y accourut : « Qu'est-ce donc, Tarquin ? s'écria-t-il ; de quel droit as-tu osé, de mon vivant, convoquer le sénat et siéger à ma place? » Tarquin lui répondit fièrement qu'il tenait la place de son père et ordonna sa mort. Le vieux roi fut précipité du haut des degrés en pierre qui conduisaient à la curie, et égorgé par des assassins postés à dessein. L'infâme Tullia, qui s'était empressée de se rendre au sénat pour entendre proclamer roi son époux, trouva sur son chemin le corps sanglant de son père, sur lequel passa son char, qu'elle avait dédaigné de détourner ! La rue où se commit ce

crime horrible fut appelée la *voie scélérate.* Servius avait régné quarante-quatre ans.

QUESTIONNAIRE.

1. De quel pays Tarquin était-il originaire ? Pourquoi s'établit-il à Rome ? Quelles furent ses guerres ?

2. Quels changements fit-il dans Rome ? Quels sont les principaux monuments qu'il éleva ?

3. Quelles modifications s'introduisirent alors dans le culte ? Par qui Tarquin fut-il assassiné ? Que fit Tanaquil après sa mort ?

4. Quelle était l'origine de Servius Tullius ? Pourquoi Tanaquil le favorisa-t-elle ? Quelles furent ses guerres ? Qu'est-ce qui a rendu son règne célèbre ?

5. Comment divisa-t-il la ville et le territoire de Rome ? De quelle manière classa-t-il les citoyens ? Quelles furent les conséquences de ces réformes ?

6. A qui Servius avait-il marié ses filles ? Quels furent les crimes de l'ambitieuse Tullia ? Comment mourut Servius ? Combien de temps avait-il régné ?

CHAPITRE V

TARQUIN LE SUPERBE. — EXPULSION DES ROIS.

Tyrannie de Tarquin le Superbe. Prise de Gabies. Brutus à Delphes. Mort de Lucrèce. Chute de Tarquin. Expulsion des rois.

1. TYRANNIE DE TARQUIN LE SUPERBE (534). — Tarquin traita les Romains avec une fierté qui l'a fait surnommer *le Superbe*. Son despotisme ne respecta ni les privilèges du sénat, ni les droits du peuple. Il dépouilla de leurs biens et poursuivit tous ceux qui lui parurent suspects, décima le sénat par ses édits cruels, écrasa le pleuple de corvées et d'impôts, décida seul de la paix et de la guerre, et con-

clut tous les traités. Il soumit les peuples du Latium, les rendit sujets, d'alliés qu'ils étaient, leur retira leurs chefs et leurs magistrats particuliers, et les incorpora dans les centuries romaines.

2. PRISE DE GABIES. — La ville de Gabies, voisine de Rome, ayant résisté à la force de ses armes, le troisième fils de Tarquin, Sextus, résolut de s'en emparer par ruse. Il se présenta aux Gabiens comme transfuge, s'éleva avec force contre la tyrannie de son père, et fit entendre à son sujet les injures les plus violentes et les plaintes les plus amères. Les Gabiens, touchés de son malheur, l'accueillirent avec bonté et eurent en lui assez de confiance pour lui remettre le commandement de leur ville. Quand Sextus se vit ainsi maître de la place, il envoya demander à son père comment il devait s'y prendre pour la lui livrer. Tarquin reçut l'envoyé dans son jardin, et, sans lui répondre, il se mit à abattre devant lui les têtes de pavots qui s'élevaient au-dessus des autres, le chargeant seulement de raconter ce fait à son fils. Sextus comprit la pensée de son père et fit périr les citoyens les plus importants de Gabies. La ville, privée de ses meilleurs défenseurs, tomba d'elle-même entre les mains des Romains.

3. BRUTUS A DELPHES. — Tarquin avait, comme son père, le goût des arts; il enrichit Rome de plusieurs monuments célèbres. Il fit achever le grand cirque et les égouts commencés par Tarquin l'Ancien, et éleva le Capitole au milieu des plus heureux présages. En creusant les fondements de la

citadelle, on avait trouvé une tête humaine fraîchement coupée, et les augures jouant sur le mot *caput*, qui signifie tout à la fois *tête* et *capitale*, en avaient conclu que Rome serait la capitale du monde. Cette tête portant sur le front le nom de *Tolus*, on donna à la montagne le nom de Tête de Tolus, en latin *Capitolium*. On avait aussi remarqué que le dieu Terme avait refusé de se déplacer devant les autres dieux qui étaient venus prendre possession du nouveau temple; on vit dans ce fait une preuve de la stabilité de la puissance romaine.

Tarquin voulut savoir si ses enfants hériteraient de son pouvoir; il envoya ses fils Aruns et Sextus consulter à ce sujet l'oracle de Delphes. Junius Brutus, leur oncle, qui contrefaisait l'insensé pour échapper aux soupçons du tyran, demanda à les accompagner dans ce long voyage. L'oracle ayant déclaré que la puissance suprême était réservée à celui d'entre eux qui baiserait le premier sa mère, Brutus comprit le sens mystérieux de ces paroles. Il se laissa tomber et embrassa la terre, la mère commune des humains. Les prêtres de Delphes avaient pu s'apercevoir que le pauvre fou était moins insensé qu'il ne le paraissait, car il leur avait offert en présent un bâton grossier qui paraissait sans valeur, mais dans l'intérieur duquel il avait introduit un lingot d'or. Ils appliquèrent à Brutus lui-même ce symbole, et comprirent que, sous son enveloppe grossière, se cachait le génie qui devait être le libérateur de sa patrie.

4. Mort de Lucrèce. — A leur retour de Delphes, Aruns et Sextus trouvèrent leur père occupé à faire le siége d'Ardée, capitale des Rutules. Ils s'y rendirent. A la suite d'un festin, Sextus, corrompu à l'excès, vint à Collatie où il attenta à l'honneur de Lucrèce, épouse de Tarquin Collatin, son parent. Cette femme vertueuse ne put survivre à un pareil affront. Elle raconta l'outrage qui lui avait été fait à son mari, à sa famille et à ses amis, et, après leur avoir fait promettre d'en tirer vengeance, elle s'enfonça un poignard dans le cœur. Junius Brutus, dont le père et le frère avaient été assassinés par Tarquin, arracha le poignard du sein de Lucrèce et jura, sur le cadavre de cette infortunée, une haine éternelle à la royauté. Collatin et ses amis firent le même serment.

5. Chute de Tarquin (510). — Aussitôt les conjurés transportèrent à Rome le corps de Lucrèce et l'exposèrent devant le peuple sur la place publique. Brutus, rappelant aux sénateurs et au peuple toutes les vexations dont ils avaient été l'objet, leur fit prononcer la déchéance du tyran et son exil. Il se rendit ensuite au milieu de l'armée et la souleva contre son chef. Tarquin fut obligé de prendre la fuite et de se retirer à Cœré, chez les Etrusques. Dès lors les rois furent expulsés à jamais de Rome et la république fut proclamée (1).

(1) Rois de Rome : Romulus (754-715) ; Numa Pompilius (714-672) ; Tullus Hostilius (672-640) ; Ancus Martius (639-614) ; Tarquin l'Ancien (614-578) ; Servius Tullius (578-534) ; Tarquin le Superbe (534-510).

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut le caractère de Tarquin le Superbe? Comment traita-t-il les peuples du Latium?

2. Quelle résistance lui fit Gabies? A quel moyen eut recours Sextus pour lui livrer cette ville?

3. Quels sont les travaux que Tarquin fit faire à Rome? D'où est venu le nom du Capitole? Dans quel but Tarquin envoya-t-il ses fils à Delphes? Quelle fut la réponse de l'oracle?

4. Quel crime commit Sextus? Comment mourut Lucrèce? Quel serment firent Brutus et ses amis?

5. Quels discours Brutus adressa-t-il au peuple et aux sénateurs? Que fit l'armée? Où se retira Tarquin après sa déchéance?

SYNCHRONISMES PRINCIPAUX.

VIIIe SIÈCLE.

Mort de Sardanapale et chute du premier empire d'Assyrie. . 759
Archontat décennal à Athènes. 754
Ere de Nabonassar, roi de Babylone. 747
Première guerre de Messénie. 744
Déjocès roi des Mèdes. 733
Destruction du royaume d'Israël. 718

VIIe SIÈCLE.

Deuxième guerre de Messénie. 684
Archontal annuel à Athènes. 684
Manassès roi de Juda est emmené captif à Babylone. 678
Les douze rois d'Egypte. 673
Mort de Phraorte, roi des Mèdes. 655
Prise de Ninive par Nabopolassar, roi de Babylone. 625
Dracon à Athènes. 624
Cylon s'empare de la citadelle d'Athènes. 612
Commencement de la captivité de Babylone. 606

VIe SIÈCLE.

Archontat de Solon. 593
Destruction du royaume de Juda. 587
Pisistrate usurpe l'autorité à Athènes. 561
Cyrus renverse Crésus, roi de Lydie. 548
Prise de Babylone par Cyrus. 538
Fin de la captivité de Babylone. 536
Conquête de l'Egypte par Cambyse. 525
Massacre des mages. 522
Darius roi des Perses. 521
Meurtre d'Hipparque à Athènes. 514
Expédition de Darius contre les Scythes. 514
Révolte de l'Ionie. 501

DEUXIÈME PARTIE

LA RÉPUBLIQUE (510-30).

PREMIÈRE PÉRIODE

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DU CONSULAT JUSQU'AUX GUERRES CONTRE LES SAMNITES. LUTTES INTÉRIEURES (510-342).

CHAPITRE I

GUERRES CONTRE TARQUIN (510-496).

Etablissement de la république. Consulat de Brutus. Mort de Brutus. Valérius Publicola. Invasion de Porsenna. Mucius Scævola. Retraite de Porsenna. Dictature. Soulèvement du Latium. Bataille du lac Régille.

1. ÉTABLISSEMENT DE LA RÉPUBLIQUE (510). — Après l'expulsion des rois, fut proclamée la république, mais ce fut une république aristocratique. Le pouvoir passa tout entier entre les mains des patriciens. Brutus, pour s'attacher le peuple, fit entrer dans cet ordre les membres les plus influents de l'ordre équestre, et leur assigna au sénat les places que le despotisme de Tarquin avait rendues vacantes. On appela dès lors les sénateurs *pères conscrits*, parce que, dans les appels nominaux, on désignait les anciens sous le nom de *pères*, et les nouveaux sous celui de *conscrits*. On

donna au reste du peuple les terres du roi exilé pour l'intéresser à la révolution qui venait de se faire.

Le sénat avait seul le droit de faire des lois, et le pouvoir exécutif était confié à deux magistrats annuels qui avaient le nom de consuls. Ils commandaient les armées, convoquaient le sénat et le peuple et présidaient aux assemblées. Ils marchaient précédés de douze licteurs et avaient les mêmes attributs que les rois, sauf le diadème. Ils étaient élus dans les assemblées par centuries, et on devait les choisir parmi les patriciens.

2. Consulat de Brutus. — Les deux premiers consuls furent Brutus et l'époux de Lucrèce, Tarquin Collatin. Leur premier acte fut de faire jurer au peuple la proscription de la royauté. Brutus, soupçonnant ensuite Tarquin Collatin de conserver quelque attachement pour Tarquin le Superbe, son parent, lui retira le consulat, et s'adjoignit Publius Valérius. Les Tarquins ayant demandé la restitution de leurs domaines, une conspiration en leur faveur se forma parmi les jeunes patriciens. Le complot allait éclater lorsqu'un esclave, nommé Vindex, découvrit aux consuls ce qui se passait et leur permit d'arrêter les coupables. Les deux fils de Brutus se trouvaient du nombre. Ce père, étouffant dans son cœur tout sentiment d'humanité, les condamna lui-même à mort et ne craignit pas d'assister à leur supplice.

3. Mort de Brutus. — Après avoir jeté l'effroi dans les cœurs par cette sévérité farouche, Brutus

marcha contre les Véiens, qui avaient pris la défense de Tarquin. Dans le combat qu'il leur livra, ayant aperçu Aruns, fils de ce dernier, il se précipita sur lui. Le choc fut si violent, qu'ils se percèrent mutuellement de leurs dards. Les Véiens, vaincus, prirent la fuite. On ramena en pompe, à Rome, le corps de Brutus, et les dames romaines, pour honorer le vengeur de Lucrèce, prirent le deuil pour un an.

4. VALÉRIUS PUBLICOLA. — Cependant Valérius n'avait pas donné un successeur à Brutus ; on crut qu'il aspirait à la tyrannie. On disait qu'il voulait, pour se défendre, changer en forteresse une maison qu'il élevait sur le mont Vélia. Pour dissiper ces soupçons, il la fit démolir ; il prononça la peine de mort contre quiconque aspirerait à la royauté, et porta d'autres lois favorables aux plébéiens. Ces mesures le rendirent très-populaire et lui valurent le surnom de *Publicola*.

5. INVASION DE PORSENNA. — Tarquin, après la défaite des Véiens, avait rallié à sa cause Porsenna, roi des Étrusques. Celui-ci s'avança jusqu'aux portes de Rome avec une armée formidable. Il était près d'y entrer, lorsqu'un jeune Romain, Horatius Coclès, défendit seul, contre une multitude d'assaillants, l'accès du pont Sublicius, pendant qu'on le coupait derrière lui. Puis il se jeta tout armé dans le Tibre, et rejoignit les siens. Porsenna n'ayant pu emporter la ville d'assaut, changea le siége en blocus.

6. MUCIUS SCÉVOLA. — Lorsque les assiégés fu-

rent pressés par la famine, un jeune patricien, Caïus Mucius, résolut de délivrer Rome par un meurtre audacieux. Il part, armé d'un poignard caché sous sa robe, traverse le camp ennemi et pénètre jusque dans la tente de Porsenna. Par méprise, il frappe le secrétaire du roi, qu'il a pris pour le roi lui-même. On le condamne à être brûlé vif, s'il ne dénonce ses complices. Mais lui, étendant avec fermeté sa main droite sur le brasier déjà allumé: « Vois, dit-il à Porsenna, le cas qu'on fait du corps, quand on n'a que la gloire en vue! » Il l'assura, en outre, que trois cents autres Romains avaient juré de l'imiter, s'il échouait dans sa tentative.

7. Retraite de Porsenna. — Le roi, frappé du courage indomptable de Caïus Mucius, le renvoya à Rome, où il reçut le surnom de *Scévola* (*Gaucher*). Puis il fit des propositions de paix. On lui donna des otages, parmi lesquels était une jeune fille de haute naissance, nommée Clélie, qui, regrettant sa patrie, résolut de s'échapper des mains des ennemis. Elle traversa le Tibre à la nage, sous les flèches des Étrusques, et arriva saine et sauve à l'autre bord. Les Romains la renvoyèrent à Porsenna; mais le roi, admirant son courage, lui rendit la liberté et lui donna, entre autres présents, un cheval richement harnaché.

8. Dictature. — Abandonné de Porsenna, Tarquin souleva tout le Latium; aussi trente cités de la contrée jurèrent la ruine de Rome. Dans ce péril, le sénat sentit la nécessité d'une autorité plus forte que celle des consuls, et l'on eut recours à

la dictature (498). Cette magistrature, empruntée aux Albains et aux Latins, donnait à celui qui en était revêtu une puissance absolue. Il avait droit de vie et de mort sur tous les citoyens, décidait de la paix et de la guerre, et choisissait lui-même son lieutenant appelé *maître de la cavalerie.* Il allait à pied, mais, il ne sortait jamais sans être précédé de vingt-quatre licteurs, armés de haches, pour faire comprendre tout ce que sa puissance avait de terrible. Le premier Romain investi de cette dignité fut Titus Lartius. Il abdiqua seize jours après son élection, et on élut à sa place Posthumius, qui eut pour maître de la cavalerie Titus Œbutius.

9. Bataille du lac Régille (496). — On rencontra les ennemis près du lac Régille, sur le territoire de Tusculum. Cette bataille fut plus rude et plus terrible que toutes celles qu'on avait livrées jusqu'alors. Les généraux eux-mêmes se jetèrent dans la mêlée, et il n'y eut que le dictateur qui ne fut pas blessé. Après de généreux efforts, les Romains l'emportèrent et dictèrent la loi à tout le Latium. Le second fils de Tarquin et son gendre succombèrent dans la lutte. Tarquin fut lui-même blessé et se retira dans la ville de Cumes, chez le tyran Aristodème où il mourut de vieillesse. A partir de cette époque, la cause de la royauté fut définitivement perdue à Rome. Posthumius et Œbutius obtinrent les honneurs du triomphe, et avec eux fut victorieuse la république fondée par Brutus.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut le caractère de la république fondée par Brutus? A qui le pouvoir appartint-il? Pourquoi a-t-on désigné les sénateurs sous le nom de Pères conscrits? Quel était le pouvoir des consuls?

2. Quels furent les deux premiers consuls? Par qui Brutus remplaça-t-il Collatin? Quelle faute firent les enfants de Brutus? Comment furent-ils traités par leur père?

3. Comment mourut Brutus? Quels honneurs lui rendit-on après sa mort?

4. Comment Valérius fut-il reçu à Rome? D'où lui vint le surnom de Publicola?

5. Qu'était Porsenna? Quelle résistance Horatius Coclès opposa-t il à son armée?

6. Que fit Mucius Scævola? Comment intimida-t-il Porsenna?

7. Quelles furent les conditions de la paix conclue avec Porsenna? Quelle fut la conduite de Clélie? Quels dons lui fit Porsenna?

8. A quelle occasion établit-on la dictature? Quels étaient les pouvoirs du dictateur? Comment se nommait son lieutenant? Qui fut investi le premier de cette charge? Par qui fut-il remplacé?

9. Où les Latins furent-ils vaincus? Que devint Tarquin? Quelles furent les conséquences de cette victoire?

CHAPITRE II

CRÉATION DU TRIBUNAT. — HISTOIRE DE CORIOLAN.

Révolte des plébéiens. Apologue de Ménénius Agrippa. Création du tribunat. Des édiles plébéiens. Coriolan.

1. Révolte des plébéiens. — La bataille du lac Régille avait délivré les patriciens de la tyrannie des Tarquins, et les avait mis en possession de toutes les richesses et de toutes les dignités de l'État. Le peuple, au contraire, avait vu ses champs ravagés et ses chaumières incendiées dans les dernières guerres par les soldats du Latium, et se trouvait plongé dans la plus affreuse misère. Chaque plébéien avait donné généreusement son sang

pour la patrie, mais avait été obligé, après toutes ces victoires et pour réparer ses pertes, à faire de gros emprunts aux patriciens. Ceux-ci traitèrent avec dureté leurs malheureux débiteurs et abusèrent de leur détresse pour les dépouiller de ce qui leur restait.

Un jour, un vieillard se présenta sur le Forum dans un état affreux, montrant tout à la fois les blessures que lui avait faites le fouet d'un de ses créanciers, et les décorations que lui avait méritées sa bravoure. Il disait à la foule qui se pressait autour de lui que dans la guerre des Latins, ses récoltes avaient été détruites, sa ferme brûlée, ses bestiaux et son mobilier enlevés, qu'il avait été forcé d'emprunter de l'argent pour payer l'impôt, que ses dettes, grossies de l'intérêt usuraire qu'on avait exigé de lui, avaient dévoré son patrimoine, et que son créancier l'avait ensuite jeté en prison et meurtri de coups. Son histoire était celle de mille autres; en l'entendant, le peuple poussa un cri de rage, tous les débiteurs se soulevèrent, les soldats quittèrent les consuls pour se retirer sur le mont *Sacré* (1), et les plébéiens qui n'étaient pas enrôlés dans l'armée, occupèrent le mont Aventin.

2. Apologue de Ménénius Agrippa. — La Rome patricienne étant devenue déserte, les sénateurs s'effrayèrent et députèrent aux soldats révoltés dix personnages consulaires, parmi lesquels on distinguait Ménénius Agrippa, qui était fort po-

(1) Cette colline est à une lieue nord-est de Rome, sur la rive droite de l'Anio.

pulaire, d'une éloquence habile et insinuante. Pour toute harangue, Ménénius raconta aux séditieux l'apologue suivant :

« Un jour, il y eut une conspiration générale des membres contre l'estomac. Indignés de ce que tous leurs soins et leur ministère n'étaient que pour lui seul, tandis que, spectateur tranquille de leurs travaux, il se bornait à jouir des plaisirs qu'ils lui procuraient, ils décidèrent que la main ne porterait plus les aliments à la bouche, que la bouche cesserait de les recevoir et les dents de les broyer. Le résultat de cet emportement aveugle fut qu'on voulut dompter l'estomac par la faim : les membres eux-mêmes et le corps entier tombèrent dans une langueur extrême. Ils s'aperçurent alors que l'estomac n'était pas aussi oisif qu'il le paraissait, et que s'il était nourri, il nourrissait à son tour en reportant à toutes les parties du corps le sang qui en fait la force et la vie. »

3. Création du tribunat (493). — Les rebelles se firent à eux-mêmes l'application de cette fable et comprirent qu'en s'obstinant dans leur révolte, ils compromettraient la république entière et sacrifieraient leurs propres intérêts en même temps que ceux des patriciens. Les esprits se calmèrent ; mais, avant de rentrer dans Rome, l'un d'eux proposa d'élire des magistrats chargés de garantir leurs droits, et de défendre leurs intérêts et leur personne. On donna à ces magistrats le nom de *tribuns du peuple*, parce que les premiers furent choisis parmi les tribuns des soldats. Il n'y en eut

d'abord que deux, mais le nombre en fut ensuite porté jusqu'à dix. Ils étaient élus pour un an dans les comices par curies, et devaient être choisis parmi les plébéiens. Pendant la durée de leur charge, leur personne était inviolable; mais ils pouvaient être mis en accusation quand ils en étaient sortis. Ils avaient le droit de convoquer les assemblées, de proposer au peuple des lois sous le nom de *plébiscites*, et de citer les magistrats devant les assemblées, pour leur faire rendre compte de leur conduite. Ils se tenaient à la porte du sénat pendant ses délibérations et pouvaient par leur *veto* arrêter l'exécution de ses décrets. Cette magistrature mettait entre les mains du peuple une arme terrible qui devait être funeste aux patriciens.

4. DES ÉDILES PLÉBÉIENS. — On établit en même temps deux autres magistrats plébéiens, appelés *édiles*. Ceux-ci avaient pour fonctions de suppléer les tribuns du peuple dans les affaires administratives qu'ils leur renvoyaient. Ainsi ils s'occupaient des édifices sacrés et des édifices privés (*ædes*), d'où leur vint leur nom d'*édiles*. Ils veillaient en outre à l'approvisionnement et à la police des marchés, fixaient le prix des denrées et réglaient la célébration des jeux publics. Ces fonctions, qui n'avaient pas tout d'abord beaucoup d'importance, en prirent par la suite, et ce fut un immense progrès pour les plébéiens d'avoir leurs magistrats, et de prendre ainsi part à la direction des affaires publiques.

5. CORIOLAN. — Ces concessions eurent pour effet de réconcilier, du moins pour un temps, les patriciens et les plébéiens, ce qui permit de pousser avec activité la guerre contre les Volsques, qui, par leurs incursions continuelles, ne cessaient d'inquiéter la république naissante. Les Romains leur enlevèrent d'abord Polusca, leur capitale, et s'emparèrent ensuite de Corioles, grâce à la valeur d'un jeune patricien nommé Caïus Marcius. Les soldats, après lui avoir décerné une couronne, lui donnèrent, en souvenir de ses exploits, le surnom glorieux de *Coriolan*.

Se croyant digne du consulat, Marcius le demanda ; mais le peuple ne l'ayant pas élu, il résolut de se venger de cet affront. Une famine terrible ayant éclaté à Rome, il voulut profiter de la détresse du peuple pour lui ravir ses droits. « Plus de tribuns, s'écria-t-il, ou pas de pain. » Ces imprudentes paroles exaspérèrent le peuple qui se plaignait de ce qu'on le traitait en ennemi avec une effroyable barbarie. Il voulait, dans son indignation, mettre à mort Coriolan, mais les tribuns le calmèrent en citant ce patricien devant une assemblée générale de la nation. Coriolan fut banni et obligé d'aller chercher un refuge chez les Volsques qu'il avait autrefois combattus.

Leur chef, Actius Tullus, encouragé par ses discours, reprit les armes contre les Romains et remit à Coriolan lui-même le commandement de ses troupes. En quelques jours, l'intrépide guerrier emporta d'assaut les villes que les Romains avaient prises, et alla camper à cinq milles de

Rome. A cette nouvelle, les patriciens et les plébéiens furent également consternés. Ils lui envoyèrent plusieurs ambassades pour le fléchir, mais ni les sénateurs, ni les prêtres ne parvinrent à calmer son courroux.

Dans cette extrémité, les dames romaines vont trouver Véturie, sa mère, et Volumnie, sa femme, et les conjurent d'aller elles-mêmes solliciter auprès de l'inflexible guerrier le salut de Rome. A la vue de sa mère, de sa femme et de ses enfants, Coriolan court à leur rencontre et veut les serrer dans ses bras. Mais Véturie lui crie aussitôt : « Arrête, avant de recevoir tes embrassements, je veux savoir si je parle à l'ennemi de Rome ou au fils de Véturie ; si je suis la mère de Coriolan ou sa captive. » En même temps, sa femme et ses enfants se jettent à ses genoux et le conjurent, par leurs prières et par leurs larmes, d'épargner sa patrie. Coriolan, vaincu par le sentiment de la nature, accorde ce qu'on lui demande, mais il s'écrie : « O ma mère, vous sauvez Rome, mais vous perdez votre fils. » Il se retira et périt, dit-on, victime du ressentiment des Volsques.

QUESTIONNAIRE.

1. Quelle fut la situation du peuple après l'expulsion des rois ? De quelle manière les patriciens traitèrent-ils les plébéiens ? Où se retirèrent ces derniers ?

2. Quels sont les députés que leur envoyèrent les sénateurs ? Quel discours leur adressa Ménénius Agrippa ?

3. Quels sont les magistrats que le peuple exigea ? Quels étaient les droits des tribuns du peuple ?

4. Quels sont les autres magistrats que le peuple put encore choisir dans son sein ? Quelles étaient les fonctions des édiles ?

5. Quel fut l'effet de ces concessions ? Comment Corio-

lan mérita-t-il son surnom? pourquoi le peuple l'exila-t-il? Où alla-t-il se réfugier? Quelle impression fit-il sur Rome quand il fut à la tête des Volsques? Qui lui envoya-t-on pour le fléchir? Racontez son entrevue avec Véturie. Quelle fut sa mort?

CHAPITRE III

LOI AGRAIRE. — CINCINNATUS.

Loi agraire. Gloire des Fabius. Progrès de la puissance tribunitienne. Loi Térentilla. Nouvelles concessions faites au peuple. Guerre contre les Eques Q. Cincinnatus. Des députés sont envoyés chez les Grecs pour y chercher des lois.

1. Loi agraire. — Après la retraite de Coriolan, Rome reprit ses luttes intérieures. Les patriciens ayant affermé les terres qu'on avait enlevées au peuple du Latium, s'étaient insensiblement affranchis de l'obligation de payer leurs redevances annuelles, et étaient ainsi devenus propriétaires des domaines de l'Etat. Le consul Spurius Cassius proposa de leur reprendre ces terres, et de les partager entre les Latins et les plébéiens. C'est ce qu'on appela la *loi agraire*. Les patriciens ne pouvaient manquer de combattre cette loi, puisqu'elle avait pour objet de leur enlever une partie de leur fortune : mais ce qu'il y eut d'étonnant, c'est qu'elle déplut tout d'abord au peuple. Il fut choqué de voir que le consul mettait sur la même ligne les Latins et les citoyens romains, et crut que Cassius n'avait d'autre but que d'arriver par là à la royauté, comme les patriciens l'en accusaient. Aussi à peine fut-il

sorti du consulat que le peuple le mit en accusation, et le condamna à être précipité du haut de la roche Tarpéienne.

2. Gloire des Fabius. — Le projet d'une loi agraire ne périt pas avec lui. Les tribuns ne cessaient de faire retentir ce mot aux oreilles du peuple, et d'exciter par là son ressentiment contre les patriciens. L'illustre famille de Fabius s'efforça de calmer ces divisions à l'intérieur, pendant qu'elle s'immortalisait au dehors par ses victoires sur les Eques, les Volsques et les Véiens. Ces derniers ne cessant d'inquiéter le territoire de Rome par leurs excursions, tous les Fabius, au nombre de trois cent six, se présentèrent au sénat, et le consul Fabius Cæso offrit, au nom de la famille entière, de se charger de l'extermination de ce peuple. « Que la république, dit-il, réserve pour d'autres circonstances son argent et ses soldats ; pour nous, nous ferons tous les frais de cette guerre. »

Cette proposition ayant été acceptée, on vit sortir de Rome cette armée si petite par le nombre, et si grande par la renommée. Ces trois cent six patriciens, suivis de leurs quatre mille clients, marchaient contre un peuple entier au milieu des applaudissements du peuple romain qui leur promettait des consulats et des triomphes. Ils allèrent s'établir sur les bords du fleuve Crémère, en face de Véies. Leurs premiers succès les enivrèrent, et les firent tomber dans une embuscade où l'ennemi avait attiré leur trop présomptueuse bra-

voure. Ils furent tous massacrés sans que le consul Ménénius fît rien pour les sauver. De toute cette grande famille, il n'échappa qu'un enfant de dix à douze ans qu'ils avaient laissé à Rome, et qui devint la tige des Fabius que nous retrouverons plus tard dans le chemin de la gloire, au temps des Scipion et des Annibal.

3. PROGRÈS DE LA PUISSANCE TRIBUNITIENNE. — Le peuple regretta vivement les Fabius, mais il profita de la douleur publique pour augmenter sa puissance. Le consul Ménénius s'étant déshonoré par une lâche défection, les tribuns firent rendre une loi qui soumettait au jugement du peuple les consuls qui auraient agi pendant leur charge d'une manière opposée à ses intérêts. Le tribun Voléro fit ensuite décider qu'à l'avenir les magistrats plébéiens seraient élus, non dans les comices par centuries, mais dans les comices par tribus. Le peuple étant tout-puissant dans ces sortes d'assemblées, c'était le rendre maître de ces élections, et affaiblir d'autant l'influence des patriciens.

Le consul Appius vit avec peine cette concession nouvelle, et ne cessa d'attaquer ouvertement les prétentions des plébéiens. Les tribuns l'ayant traduit en jugement, pour qu'il eût à rendre compte de sa gestion au peuple, ce fier patricien comparut avec tant de majesté et de sang-froid, que les menaces des plébéiens et les prières du sénat ne purent le porter à changer ni de vêtement, ni de langage. Son courage et sa fermeté

impressionnèrent profondément la multitude. Les tribuns prononcèrent d'eux-mêmes le sursis, et laissèrent ensuite languir cette affaire. Dans l'intervalle, une maladie ayant emporté l'illustre accusé, le peuple fut assez magnanime pour demander qu'on rendît à ce grand homme les honneurs qui lui étaient dus.

4. Loi Térentilla (462). — Après la mort d'Appius, on vit se continuer les guerres contre les Eques et les Vòlsques, aussi bien que les discordes intérieures provoquées par la loi agraire. En l'année 462, une peste horrible ayant enlevé à Rome ses consuls, le tribun Térentillus Arsa profita de la vacance du consulat pour essayer de remédier aux abus qui s'étaient introduits dans l'administration de la justice. On n'avait pour lois que des coutumes vagues et mal définies ; les patriciens, chargés de toutes les affaires judiciaires, les décidaient comme ils le jugeaient convenable. Ils reconnaissaient eux-mêmes la nécessité d'une législation positive qui mît un frein à cet arbitraire; mais quand le tribun Térentillus proposa de nommer une commission chargée de présenter au peuple un code régulier, le sénat craignit qu'on ne profitât de cette circonstance pour restreindre encore les droits des patriciens, et chercha pour ce motif à éluder cette mesure.

5. Nouvelles concessions faites au peuple. — La lutte dura dix ans, mais pendant ce temps les patriciens firent au peuple plusieurs conces-

sions. Le nombre des tribuns fut doublé, et on abandonna le mont Aventin aux plébéiens pour y bâtir des maisons. Au milieu des débats soulevés par cette dernière loi, le tribun Icilius entra dans la curie pour défendre son plébiscite, et dès lors les tribuns eurent le droit de parler devant le sénat. La loi Icilia passa, et l'on vit s'élever sur l'Aventin une Rome plébéienne, en face de la Rome patricienne du Palatin.

6. Guerre contre les Eques. — Q. Cincinnatus (454). — Ces luttes intérieures encouragèrent les peuples voisins de Rome à reprendre les armes. Le consul Minucius s'était laissé cerner par les Eques, et cet événement jeta le sénat et le peuple dans la consternation. Dans cette extrémité, on fut d'avis de nommer un dictateur. Tous les suffrages tombèrent sur Q. Cincinnatus. Cet ancien consul vivait retiré dans sa métairie, où il cultivait de ses mains un champ de quatre arpents, son unique richesse. Les députés du sénat le trouvèrent courbé sur sa bêche. Après les salutations d'usage, ils le prient de revêtir sa toge pour recevoir plus convenablement les ordres du sénat. Cincinnatus purifie son corps de la poussière et de la sueur qui le couvrent, jette son vêtement sur ses épaules, et apprend qu'il est élu dictateur.

Il quitte aussitôt sa chaumière, se montre sur le Forum accompagné de ses licteurs, somme tous les Romains en âge de porter les armes de se trouver avant le coucher du soleil au champ

de Mars, et se dirige rapidement du côté des ennemis. En arrivant au lieu du combat, son armée pousse un grand cri qui glace d'effroi les Eques, et remplit d'espérance les soldats de Minucius. On en vient aux mains, les Eques sont vaincus et obligés de se rendre. Cincinnatus les fait passer sous le joug et va triompher à Rome. Il abdique la dictature qu'il ne possédait que depuis seize jours, et s'en retourne à sa charrue.

7. Des députés sont envoyés chez les Grecs pour y chercher des lois. — Après cette victoire, les tribuns demandèrent aux patriciens de consentir à la promulgation d'une législation nouvelle. Leur proposition fut acceptée, et il fut décidé qu'on enverrait dans les principales villes de la Grèce des députés chargés d'étudier les lois de Solon et des autres législateurs. Posthumius Albus, Aulus Manlius, et Sulpicius Camérinus, furent chargés de cette mission. Les plébéiens et les patriciens cessèrent toute discussion entre eux jusqu'à leur retour. Lorsqu'ils furent revenus, on convint de nommer dix hommes qui devaient rédiger un corps de lois civiles propre à servir de règle pour l'administration de la justice. Ce sont ceux qui furent chargés de ces fonctions qu'on a appelés les *décemvirs*. Ils furent investis pour un an de la puissance souveraine qu'ils devaient exercer tour à tour pendant dix jours. Leurs décisions étaient sans appel, et pendant cette année-là les autres magistratures furent suspendues.

QUESTIONNAIRE.

1. Que se passa-t-il à Rome après la retraite de Coriolan? Qu'est-ce que la loi agraire? Quel fut le sort de celui qui proposa le premier cette loi?

2. La loi agraire fut-elle abandonnée? Que fit la famille des Fabius? par quels exploits se distingua-t-elle? Où périt-elle.

3. Quel parti le peuple tira-t-il du désastre de cette famille? Quelle loi porta le tribun Volero? Quelle fut la conduite du patricien Appius? Comment le peuple se conduisit-il à sa mort?

4. Quel fut l'objet de la loi Térentilla? pourquoi les patriciens l'éludèrent-ils?

5. Quelles sont les concessions nouvelles qu'ils firent au peuple? Qu'obtint le tribun Icilius?

6. A quelle occasion Cincinnatus fut-il nommé dictateur? Où lui apprit-on son élection? Quelle fut sa conduite?

7. Que demandèrent ensuite les tribuns? Quels sont les députés qu'on envoya en Grèce? Qu'a-t-on appelé décemvirs? Quelle était leur puissance?

CHAPITRE IV

DES DÉCEMVIRS.

Election et travaux des premiers décemvirs. Lois des Douze Tables. Appius et les nouveaux décemvirs. Tyrannie d'Appius. Chute des décemvirs. Progrès de la puissance du peuple. Du tribunat consulaire.

1. Election et travaux des premiers décemvirs. — Les décemvirs furent choisis parmi les patriciens. Le plus influent d'entre eux, Appius Claudius, dissimula d'abord son caractère cruel et superbe pour se faire le courtisan de la multitude. Ses collègues se piquèrent de la justice la plus scrupuleuse dans l'exercice de leurs fonctions judiciaires, et traitèrent sur le pied de la plus stricte égalité les petits et les grands. Ils s'occupèrent en même temps sans relâche de la préparation d'une législation nouvelle, et s'effor-

cèrent de donner satisfaction aux droits et à tous les intérêts légitimes.

2. Loi des Douze Tables. — Quand leurs travaux furent en partie terminés, ils rédigèrent leurs nouvelles lois en dix tables qu'ils portèrent à la connaissance du peuple dans une assemblée générale, engageant les citoyens à les lire avec soin, à les discuter entre eux, et à leur faire connaître leur sentiment. Quand l'opinion générale se fut manifestée, les décemvirs recueillirent les observations qui leur avaient été adressées, et firent les modifications que leur avaient indiquées les hommes les plus sensés. Ils promulguèrent ensuite les dix tables dans une assemblée des comices par centuries, et elles furent sanctionnées par la nation. On reconnut néanmoins que telle qu'elle était, la législation se trouvait encore incomplète, et deux nouvelles tables achevèrent cette œuvre.

3. Appius et les nouveaux décemvirs. — Comme le pouvoir des premiers décemvirs expirait avec la promulgation des dix premières tables, on résolut de faire une élection nouvelle, et de maintenir cette espèce de gouvernement jusqu'à ce que le code de la république fût complet. Appius usa de l'influence qu'il avait sur le peuple et le sénat pour se faire réélire, et écarter ses anciens collègues qu'il remplaça par des hommes obscurs entièrement dévoués à ses volontés. Peu à peu, la justice, l'affabilité disparurent et firent place à la plus odieuse tyrannie.

4. TYRANNIE D'APPIUS. — Peu de jours après son élection, Appius déploya un appareil de terreur qui jeta tout le monde dans la consternation. Ses collègues et lui parurent précédés chacun de douze faisceaux, et remplirent le Forum de leurs cent vingt licteurs. Le poids de leur tyrannie tomba d'abord sur les plébéiens, et on vit se renouveler à Rome les excès de Tarquin le Superbe, les violences, les confiscations, les emprisonnements et les supplices. Les patriciens voyant que ces injustices et ces vexations ne frappaient que le peuple, prirent un certain plaisir à voir la plèbe victime d'un gouvernement qu'elle avait elle-même sollicité. Comme on ne convoquait plus le sénat, les sénateurs se retirèrent dans leurs villas, laissant ainsi la Rome plébéienne à la merci des tyrans qui la dévoraient.

5. MEURTRE DE VIRGINIE. — Mais un crime, semblable à celui qui avait été cause de l'expulsion des Tarquins, amena la chute d'Appius et de ses collègues. Une jeune plébéienne, nommée Virginie, fille de Virginius, un des premiers centurions de l'armée, avait été fiancée à Icilius, le tribun que nous avons vu défendre avec tant de succès les intérêts du peuple. Appius, touché de sa beauté, chargea un de ses clients, M. Claudius, de revendiquer cette jeune fille pour son esclave, et de l'enlever à sa famille en l'absence de son père.

Un jour qu'elle se rendait au Forum, Claudius arrêta Virginie, et la traîna devant le tribunal

d'Appius, sous prétexte qu'elle lui appartenait. L'inique décemvir se prononça contre la liberté de la jeune fille. Aussitôt un cri d'indignation s'élève dans l'assemblée; on demande que le père soit au moins entendu, et Appius est forcé à différer sa sentence jusqu'à l'arrivée de Virginius qui était à l'armée.

Ce malheureux père ayant appris qu'on voulait lui ravir son enfant, revient à Rome, conduit lui-même sa fille au forum, et parle à ses concitoyens pour leur faire partager sa douleur et son ressentiment. Appius ayant maintenu sa première sentence, Virginius ne demande qu'une grâce, c'est qu'on lui permette de s'entretenir un instant avec sa fille dont il va être séparé pour toujours. A peine le tyran a-t-il consenti à ce désir, que Virginius s'éloigne un peu de la foule, et, s'approchant de l'étal d'un boucher, saisit un couteau qu'il plonge dans le cœur de Virginie : « Ma fille, s'écrie-t-il, il ne me reste plus d'autre moyen d'assurer ton honneur et ta liberté. »

6. Chute des décemvirs. — Ce meurtre glace tout le monde d'épouvante. Virginius, montrant son couteau dégouttant du sang de sa fille, dévoue la tête d'Appius aux dieux infernaux. Une foule de jeunes gens se pressent autour de lui, et à la vue du corps inanimé de cette enfant, tous jurent la mort du tyran. Appius veut d'abord résister à l'orage, mais bientôt le courage lui manque; il s'enveloppe la tête de son manteau et va chercher un refuge dans une maison voisine du forum.

Pendant que la sédition éclate dans la ville, Virginius court au camp, raconte à ses compagnons ce qui s'est passé, enflamme leur courage par ses paroles et ses sanglots, et les entraîne à Rome pour délivrer cette ville des maîtres qui la faisaient gémir. Ils se placèrent sur le mont Aventin, nommèrent parmi eux des tribuns militaires, et se disposèrent à résister au sénat, si le gouvernement était maintenu. Les décemvirs furent obligés d'abdiquer. Appius fut jeté en prison où on l'étrangla le lendemain; les autres décemvirs eurent la vie sauve.

7. Progrès de la puissance du peuple. — Malgré la tyrannie de ses auteurs, la loi des Douze Tables était favorable au peuple. Elle avait établi en principe l'égalité de tous les citoyens devant la loi, et avait supprimé les priviléges. Elle laissait pourtant subsister l'interdiction du mariage entre les deux ordres, et l'inégalité politique, puisque les plébéiens restaient exclus du consulat et des hautes magistratures de l'Etat. Cette double prohibition ne tarda pas être vivement attaquée.

Deux ans après la chute des décemvirs, le tribun Canuléius demanda, tout à la fois, l'abolition de la loi qui défendait les mariages entre les patriciens et les plébéiens, et le partage du consulat. C'était rompre toutes les barrières qui séparaient les deux ordres. Pour détourner le coup qui le menaçait, le sénat fit grand bruit d'une invasion des Volsques et des Eques; mais la fermeté de

Canuléius rassura le peuple, et l'abolition de la loi sur les mariages fut prononcée.

8. Du tribunat consulaire. — Les sénateurs avaient espéré que cette concession calmerait le peuple et le porterait à se désister de ses prétentions au consulat. Il en fut tout autrement; les tribuns, excités par leur victoire, n'en devinrent que plus inflexibles. Alors les sénateurs imaginèrent un expédient afin de ne pas laisser tomber aux mains des plébéiens la première magistrature de la république. Ils proposèrent de substituer aux consuls des magistrats qui en auraient le pouvoir, et qu'on désignerait sous le nom de *tribuns militaires revêtus de la puissance consulaire*. Ils pouvaient être pris par moitié parmi les patriciens et les plébéiens, et on avait le droit d'en élire trois, quatre ou six suivant les circonstances. Le peuple se montra si modéré dans l'exercice du pouvoir qu'il avait d'élire des plébéiens, que pendant plus de quarante ans il laissa les patriciens en possession de cette charge, parce qu'il croyait qu'eux seuls étaient capables d'en bien remplir les fonctions; de plus et pendant les soixante-dix-huit ans que dura le tribunat consulaire, il revint très-souvent, et selon les besoins de la république, au consulat.

9. De la censure. — L'établissement du tribunat consulaire était déjà un démembrement du consulat; on affaiblit encore cette charge, en donnant une partie de ses attributions à deux magistrats nouveaux qui reçurent le nom de *cen-*

seurs. Ils devaient être l'un et l'autre patriciens, et avoir été consuls ou préteurs. Ils étaient élus pour cinq ans, et étaient chargés non-seulement de faire le *cens*, c'est-à-dire de dresser l'état de la population, celui des biens meubles et immeubles de chaque citoyen, mais encore de veiller au maintien des mœurs et de la discipline, de changer de classe les citoyens, de dégrader les chevaliers et les sénateurs d'après l'appréciation morale de leur conduite, et de remanier la distribution du peuple dans les tribus, ce qui avait une grande influence sur les assemblées. Plus tard on leur attribua la levée et la répartition des impôts, l'administration des finances de l'Etát et la surveillance des écoles, ce qui rendit cette charge très-importante.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut le plus influent des décemvirs ? Quelle fut la conduite des premiers décemvirs ?
2. Que firent-ils après la rédaction des dix premières tables ? Que manquait-il à ces dix tables ?
3. Quels furent les nouveaux décemvirs ? Quel changement s'opéra-t-il ?
4. Quelle fut la tyrannie d'Appius ? Sur qui frappa-t-elle ? Que firent les sénateurs ?
5. A quelle occasion cette tyrannie fut-elle renversée ? Racontez l'histoire de Virginie. Quel était son père ? A qui était-elle fiancée ? Quelle fut sa mort ?
6. Quel effet sa mort produisit-elle sur le peuple ? — sur l'armée ? Quel fut le sort d'Appius ?
7. Qu'est-ce que le peuple gagna à la loi des Douze Tables ? Quelles sont les prohibitions qu'elle maintenait ? Quelles lois proposa le tribun Canuléius ? Quel en fut le résultat ?
8. Pourquoi les sénateurs proposèrent-ils le tribunat consulaire ? Quel était le caractère de cette charge ? Avec quelle modération le peuple en usa-t-il ?
9. Quelle charge créa-t-on ensuite en faveur des patriciens ? Quelles étaient les fonctions des censeurs ? Quelles attributions a-t-on ensuite ajoutées à cette magistrature ?

CHAPITRE V

GUERRES CONTRE LES VÉIENS ET LES FALISQUES. — CAMILLE.

Guerres extérieures. Prise de Véies. Camille. Fierté de Camille. Guerre contre les Falisques. Exil de Camille.

1. GUERRES EXTÉRIEURES. — Les concessions que le sénat avait faites au peuple enflammèrent le courage des soldats, et les nations voisines de Rome s'en aperçurent à la rapidité des coups qui leur furent portés. Au lieu de se tenir comme auparavant sur la défensive, la république, sentant sa constitution plus solidement établie, ne craignit pas d'attaquer les peuples du Latium, dont les incursions compromettaient à chaque instant sa tranquillité. Elle attaqua d'abord les Fidénates, s'empara de Fidènes leur capitale et la détruisit de fond en comble. Elle enleva aux Eques Labicum, Bola, Ferentinum, où elle établit des colonies. Anxur (*Terracine*) fut ensuite prise aux Volsques. C'était une ville opulente et forte, où les Romains trouvèrent d'immenses trésors. Les généraux les distribuèrent aux soldats, et cette libéralité rendit encore plus étroite l'union des plébéiens et des patriciens. Le sénat établit qu'à l'avenir il y aurait une solde pour chaque légionnaire. C'était le moyen de faire de l'art militaire une carrière, et, rendre les armées permanentes, c'était permettre à l'Etat de tenter de plus grandes entreprises.

2. Prise de Véies. Camille — (405-395). — Aussi résolut-on immédiatement d'attaquer Véies, capitale des Véiens, qui, malgré les revers qu'ils avaient éprouvés les années précédentes, faisait encore l'effroi des Romains. Les chevaliers et les plébéiens se présentèrent à l'envi devant le sénat pour briguer l'honneur d'attaquer cette fière cité. Malgré cette ardeur, l'inexpérience des chefs fit durer ce siége dix ans, pendant lesquels Rome eut à déplorer de terribles revers. On commençait à désespérer, lorsque le sénat investit de la dictature un jeune patricien nommé Camille, qui avait révélé autrefois son génie et son courage dans une guerre contre les Eques et les Volsques. Le nouveau général fit appel à tous les Romains en état de porter les armes, les conduisit sous les murs de Véies, et s'empara de la citadelle au moyen d'une mine.

3. Fierté de Camille. — Ce succès le rendit fier et hautain envers les patriciens comme envers les plébéiens. Il ne voulut rentrer dans Rome que sur un char traîné par quatre chevaux blancs comme celui d'une divinité, et choqua tout le monde par le faste et l'éclat de son triomphe. Les tribuns auraient voulu que les plébéiens habitassent la ville qu'on venait de prendre, mais il s'y opposa avec dureté et irrita le peuple. Il mécontenta en même temps l'armée en lui faisant rendre, sous prétexte qu'il en avait fait don à Apollon, la dixième partie du butin qu'elle avait reçu. L'indignation générale était sur le point

d'éclater, lorsqu'une attaque des Falisques rendit nécessaire cet homme impérieux dont on reconnaissait la supériorité militaire, tout en maudissant la dureté de son caractère.

4. Guerre contre les Falisques. — Dans cette nouvelle guerre Camille se couvrit de gloire autant par sa générosité que par son courage. Ayant vaincu les Falisques et mis le siége devant Falérie, leur capitale, les assiégés portaient la présomption si loin qu'ils laissaient leurs enfants sortir hors des murs, pour se promener avec leur maître d'école. Celui-ci, qui voulait livrer les Falisques aux Romains, au moyen de leurs enfants, approchait chaque jour plus près de l'ennemi, comme, s'il eût voulu aguerrir ses élèves contre le danger. Enfin il donna à dessein dans les premières gardes, leur remit les enfants qui lui avaient été confiés, et, espérant recevoir la récompense de son odieuse trahison, il demanda à être conduit devant Camille.

Le général romain, indigné d'une aussi basse perfidie, lui dit d'un ton sévère : « La victoire ne doit jamais s'obtenir par des moyens impies et criminels. Un grand général doit l'attendre de sa valeur et non de la méchanceté d'autrui. » En même temps, il ordonna qu'on déchirât ses habits, qu'on lui liât les mains derrière le dos, et qu'on donnât des verges et des courroies aux enfants, chargés de le ramener à Falérie en le frappant sans relâche. La belle action de Camille lui valut l'affection des Falisques, qui se remirent

à sa discrétion, et s'en rapportèrent à sa sentence. L'illustre guerrier se contenta d'exiger d'eux une légère contribution, et reprit le chemin de Rome.

5. Exil de Camille. — Camille ayant conservé à l'égard de ses concitoyens la même arrogance et la même dureté, on oublia bientôt ses services, et on ne se rappela que ses dédains et ses violences. P. Apuléius l'ayant accusé d'avoir détourné à son profit une partie du butin de Véies, il ne trouva personne pour le défendre. Ses clients eux-mêmes l'abandonnèrent. Alors, sans attendre la sentence du peuple, il embrassa sa femme et ses enfants, sortit de sa maison, et prit le chemin de l'exil. On dit qu'en quittant sa patrie il se retourna vers la ville, et que d'une voix suppliante il conjura tous les dieux qui l'habitaient, de faire tomber sur ses concitoyens le châtiment que méritait leur ingratitude. Ses vœux ne tardèrent pas à être exaucés; car l'année suivante les Gaulois entrèrent dans Rome.

QUESTIONNAIRE.

1. Quels sont les peuples que les Romains attaquèrent ? A qui les généraux distribuèrent-ils les trésors d'Anxur ? Que fit le sénat pour l'armée ?

2. Quelle est la ville que les Romains assiégèrent ? Combien de temps dura le siége de Véies ? Par qui cette ville fut-elle prise ?

3. Quels furent les sentiments de Camille après sa victoire ? Par quoi indisposa-t-il le peuple ? Comment mécontenta-t-il l'armée ? Qu'est-ce qui empêcha l'indignation générale d'éclater ?

4. Quels furent ses succès contre les Falisques ? Racontez le trait de générosité qui lui valut l'affection de ce peuple. Quelle fut l'issue de cette guerre ?

5. Quelle accusation éleva-t-on contre Camille ? Quels furent ses sentiments en s'éloignant de Rome ? Ses vœux furent-ils exaucés ?

CHAPITRE VI

PRISE DE ROME PAR LES GAULOIS (1).

De la gaule cisalpine. Attaque de Clusium. Expédition des Gaulois contre Rome. Bataille de l'Allia. Prise de Rome. Siége du Capitole. Manlius Capitolinus. Retraite des Gaulois. Camille second fondateur de Rome.

1. De la Gaule cisalpine. — Pendant que Rome luttait au centre de l'Italie contre les peuples du Latium, le nord de la péninsule avait été envahi par les Gaulois. Leur première émigration au delà des Alpes s'était faite sous la conduite de Bellovèse, qui s'était emparé du pays compris entre le Tésin et l'Adda, et avait jeté les fondements de Médiolanum (*Milan*) dont il avait fait sa capitale. D'autres tribus avaient ensuite chassé les Etrusques de la Transpadane et fondé les villes de Brescia et de Vérone. Ces barbares s'étant rendus maîtres de tous les pays en deçà et au delà du Pô, l'Italie septentrionale reçut le nom de *Gaule cisalpine*.

2. Attaque de Clusium. — Les Gaulois, en s'établissant dans cette contrée, conservèrent leurs habitudes de guerre et de pillage. Chaque printemps voyait leurs hordes aventureuses dévaster les villes opulentes de l'Etrurie, de la Campanie et de la Grande Grèce. Se trouvant trop à l'étroit

(1) Voyez dans notre Atlas la carte de *l'Italie ancienne*.

dans leur territoire, trente mille guerriers sénonais franchirent l'Apennin, et vinrent demander des terres aux habitants de Clusium. Cette ville implora le secours des Romains.

Le sénat envoya pour négocier cette affaire les trois Fabius, dont le caractère violent et dédaigneux était peu fait pour une semblable mission. Les Gaulois les reçurent avec de grands honneurs, par égard pour le nom romain et pour leur réputation personnelle. Mais l'aîné ayant eu l'insolence de leur demander de quel droit ils étaient venus attaquer Clusium : « Notre droit, répondit le Brenn sénonais, c'est celui qui vous a fait attaquer les Véiens, les Eques, les Volsques, et tous les peuples que vous avez réduits en esclavage : nous le portons à la pointe de nos épées; tout appartient aux braves. » A ces mots, les Romains demandèrent à entrer dans la place, excitèrent les Clusiens à la résistance, et combattirent eux-mêmes dans leurs rangs, contrairement au droit des gens.

3. Expédition des Gaulois contre Rome. — Le Brenn envoya demander à Rome réparation de cet outrage. Le sénat, les prêtres et les féciaux voulaient qu'on livrât les Fabius aux barbares, parce qu'ils avaient violé toutes les lois divines et humaines. Mais le peuple, ébloui par le prestige de leur nom, les renvoya absous, et les créa tribuns militaires pour diriger eux-mêmes la guerre qu'ils avaient suscitée. Quand les Gaulois surent qu'au lieu de punir ceux qui les avaient

offensés, on leur avait accordé les plus brillants honneurs, ils marchèrent sur-le-champ contre Rome. Ils ne firent aucun mal aux villes et aux campagnes qu'ils traversèrent, s'efforçant par là de faire comprendre aux autres peuples qu'ils ne voulaient de mal qu'aux Romains qui les avaient insultés.

4. Bataille de l'Allia (390). — Ils les rencontrèrent à l'endroit où l'Allia se jette dans le Tibre, à douze milles de Rome. Dès le premier choc, ils précipitèrent l'aile gauche dans le fleuve, et enfoncèrent le centre qui manquait de profondeur. L'aile droite s'étant repliée en désordre fut ensuite massacrée. Les fuyards traversèrent Rome sans s'arrêter, en disant que l'armée était anéantie, et se retirèrent au Capitole. C'en était fait de la république, si les Gaulois eussent aussitôt marché contre la ville; mais ils passèrent les deux jours suivants, à piller, à boire et à élever des trophées. Leurs espions leur ayant ensuite annoncé qu'on ne voyait faire dans Rome aucun préparatif de défense, ils craignirent qu'il n'y eût dans cette inaction un stratagème, et différèrent encore.

5. Prise de Rome. — S'étant enfin décidés à entrer dans la ville, ils furent surpris de voir les rues et tous les carrefours déserts. Ils s'avancèrent avec précaution jusqu'au Forum, y placèrent quelques détachements pour éviter une surprise de la part des Romains enfermés dans la citadelle, et se répandirent alors dans les divers

quartiers pour en faire le pillage. Ils trouvèrent les portes des plébéiens fermées et les brisèrent. Les palais des sénateurs étaient ouverts, et à l'entrée du vestibule étaient assis ces vieillards vêtus de tous les insignes de leur dignité, gardant un profond silence et restant immobiles, appuyés sur leur bâton d'ivoire. Les Gaulois, étonnés, n'osèrent d'abord s'approcher de ces illustres personnages, qui leur semblaient autant de divinités. Mais l'un d'eux ayant passé doucement sa main sur la barbe blanche de Papirius, le Romain prit cette familiarité pour une insulte, et le frappa rudement de son bâton. Le barbare irrité le tua. Ce fut le signal du massacre; les Gaulois se jetèrent sur tous les autres sénateurs et les égorgèrent.

6. Siége du Capitole. — Ils saccagèrent la ville entière, et, après en avoir passé au fil de l'épée tous les habitants, ils firent le siége du Capitole. Ayant vainement tenté d'emporter d'assaut cette citadelle, ils convertirent le siége en blocus. Pendant sept mois, leurs hordes dévastèrent le Latium, et commencèrent à causer l'effroi des peuples voisins de Rome, qui s'étaient tout d'abord réjouis de leur victoire. Les Ardéates, chez lesquels Camille s'était réfugié, lui ayant donné le commandement de leurs troupes, il battit les barbares et les força de respecter le territoire d'Ardée.

Cette victoire fit comprendre aux Romains toute l'étendue de la faute qu'ils avaient faite en éloignant de leur cité un aussi grand homme. Ceux

qui s'étaient réfugiés à Véies et dans les autres villes du Latium, lui offrirent la dictature. Mais il fallait que cette élection fût sanctionnée par ceux qui se trouvaient au Capitole, et qui représentaient alors tout le peuple romain. Un jeune plébéien, nommé Pontius Cominius, se chargea d'aller les instruire de ce qui s'était passé à Ardée. Il traversa le Tibre à la nage, et gravit le Capitole par le côté le plus escarpé, en s'aidant des ronces et des épines qui tapissaient la colline. Sa présence remplit de joie les sénateurs, et il revint par le même chemin rapportant le décret du peuple et du sénat, qui rappelait Camille et lui confiait la dictature.

7. Manlius Capitolinus. — Cette belle action faillit pourtant révéler aux Gaulois le moyen de prendre le Capitole. D'après les traces que Cominius avait laissées de son passage, les barbares avaient remarqué que le rocher était accessible aux hommes courageux et adroits. Ils se mirent donc à le gravir en silence pendant la nuit. Déjà ils étaient arrivés au sommet, quand les oies sacrées réveillèrent les Romains en poussant de grands cris. Manlius fut le premier qui parut sur le rempart pour repousser l'ennemi. Il résista seul pendant quelque temps aux efforts des assaillants, et mérita par cet acte de courage le glorieux surnom de *Capitolinus*.

8. Retraite des Gaulois. — Cet échec rebuta les Gaulois. La famine et la peste s'étant mises dans leur armée, ils engagèrent leur Brenn à faire

la paix. Les Romains leur promirent mille livres pesant d'or; mais quand il fallut les peser, les barbares apportèrent de faux poids et usèrent de supercherie pour faire pencher un des bassins de la balance. Les Romains s'étant plaints de cette fraude, le Brenn prit son épée et la jeta du côté des poids en disant : « Malheur aux vaincus ! »

Camille étant arrivé sur ces entrefaites, usa de son autorité de dictateur pour annuler le traité. Puis il dit fièrement au Brenn : « Des Romains se rachètent avec du fer et non avec de l'or. » C'était une nouvelle déclaration de guerre. De part et d'autre on courut aux armes, et un combat terrible s'engagea. Les Romains furent victorieux, et Rome, après avoir été sept mois entre les mains des barbares, fut délivrée de ses ennemis.

9. Camille, second fondateur de Rome. — Camille entra en triomphe à Rome. Les citoyens qui en étaient sortis y rentrèrent avec lui. Ceux qui étaient restés au Capitole accoururent à leur rencontre, les serrèrent dans leurs bras en versant des larmes de joie. Les prêtres des dieux rapportèrent les choses sacrées qu'ils avaient cachées pendant que la ville était entre les mains des ennemis, et rétablirent les cérémonies du culte qu'ils avaient été forcés d'interrompre. On donna à Camille le titre glorieux de *second fondateur de Rome*, et chacun travailla à faire renaître l'ancienne cité de Romulus. Quelques-uns, effrayés des travaux qu'il y avait à faire, proposèrent de se retirer à Véies. Mais Camille combattit de

toutes ses forces ce malheureux dessein, et triompha des hésitations de la multitude, en évoquant surtout ses souvenirs religieux, et en lui rappelant les merveilleux présages qui, dès l'origine de Rome, avaient annoncé sa future grandeur.

Ces imposants souvenirs enflammèrent les Romains et exaltèrent leur patriotisme jusqu'à l'enthousiasme. On se mit à l'œuvre avec tant d'ardeur et de précipitation, qu'on ne garda presque aucune régularité dans la construction de la nouvelle ville.

1. Quelles sont les villes que les Gaulois fondèrent dans le nord de l'Italie? Quel nom donna-t-on à cette partie de la Péninsule?

2. Par qui Clusium fut-elle attaquée? Quels sont les ambassadeurs que les Romains envoyèrent aux Clusiens? Quelle fut la conduite des Fabius?

3. Comment les Romains traitèrent-ils les Fabius? Quel parti prirent les Gaulois?

4. Où rencontrèrent-ils les Romains? Quelle faute commirent-ils après la bataille de l'Allia?

5. Quel spectacle leur offrit Rome quand ils y entrèrent? Comment traitèrent-ils les sénateurs?

6. Que fit Camille à la tête des Ardéates? Quels sont les Romains qui le nommèrent dictateur? Comment ce titre fut-il sanctionné par le sénat et le peuple?

7. Quel est le fait qui suggéra aux Gaulois l'idée d'emporter d'assaut le Capitole? Par quoi en furent-ils empêchés? Quel fut le surnom de Manlius?

8. Quel traité les Romains firent-ils avec les Gaulois? Comment fut-il rompu? Que fit Camille?

9. Quelle fut la joie des Romains après leur délivrance? Quel surnom donna-t-on à Camille? Comment empêcha-t-il les Romains de se transporter à Véies?

CHAPITRE VII

PARTAGE DU CONSULAT. DERNIÈRES INVASIONS DES GAULOIS.

Supplice de Manlius Capitolinus. Deuxième invasion des Gaulois. Partage du consulat. Manlius Imperiosus. Troisième invasion des Gaulois. Manlius Torquatus. Dernière invasion des Gaulois. Valérius Corvus.

1. Supplice de Manlius Capitolinus. — Après la retraite des Gaulois, Camille vainquit les Volsques, les Eques et tous les peuple du Latium, que les derniers revers des Romains avaient engagés à se coaliser contre eux. Ce grand homme avait fait de sérieuses réformes dans l'armée, et tout en soutenant au dehors la gloire du nom romain, il s'efforçait de calmer à l'intérieur toutes les divisions, en donnant aux plébéiens et aux patriciens de patriotiques conseils. Manlius Capitolinus, las de n'entendre retentir à ses oreilles que le nom de Camille, et mécontent des honneurs que le sénat lui décernait, passa dans le parti populaire, et flatta la multitude en demandant l'abolition des taxes qui pesaient sur les citoyens.

Le dictateur Cornélius Cossus le fit arrêter comme rebelle; mais le peuple, qui le regardait comme son père, prit le deuil et lui rendit la liberté. Cet événement ne fit qu'augmenter l'ambition de Manlius, dont le but était d'arriver au souverain pouvoir; il excita des troubles, et se

crut assez sûr du succès, pour ne plus prendre la peine de dissimuler son dessein. Alors les tribuns du peuple eux-mêmes devinrent ses accusateurs, et il fut cité devant l'assemblée du peuple, dans le Champ de Mars.

Manlius se présenta avec fierté, et quoique les preuves de sa conspiration fussent évidentes, quand le peuple l'entendit énumérer ses trophées, rappeler ses victoires, citer les citoyens dont il avait payé les dettes, et qu'il le vit, les mains tournées vers le Capitole, implorer le secours des dieux, il n'eut pas le courage de le condamner. On transporta alors les comices dans le bois de Pétilie, d'où l'on ne voyait plus le Capitole, et là il fut déclaré coupable. Les tribuns le firent précipiter de la roche Tarpéienne. C'est ainsi qu'il trouva la mort à quelques pas de l'endroit qui avait été le théâtre de son plus beau fait d'armes.

2. Deuxième invasion des Gaulois. — Les tribuns Sextius et Licinius Stolo firent revivre les prétentions du peuple au sujet du partage du consulat. Ils demandèrent qu'un des deux consuls fût pris parmi les plébéiens, et, pour intéresser le peuple à cette question, ils le déchargèrent d'une partie de ses dettes, et présentèrent une loi agraire qui devait adoucir sa condition. Après avoir résisté pendant dix ans, le sénat était sur le point de céder, quand on apprit que les Gaulois envahissaient de nouveau le territoire de la république.

A cette nouvelle, la consternation fut générale ;

les patriciens et les plébéiens oublièrent leurs querelles pour courir aux armes. Camille, malgré ses quatre-vingts ans, fut élu dictateur. Il accepta avec confiance cette charge redoutable, et marcha contre les ennemis, qu'il tailla en pièces sur les bords de l'Anio (367).

3. PARTAGE DU CONSULAT. — Les sénateurs auraient voulu que Camille usât de son autorité souveraine, et du prestige de sa victoire, pour forcer le peuple à renoncer à ses prétentions. Mais ce grand homme comprit que les idées de liberté étaient trop avancées pour les comprimer, et qu'il fallait admettre les plébéiens aussi bien que les patriciens aux premières charges de la république. Le partage du consulat entre les deux ordres fut donc reconnu, et Camille sanctionna lui-même l'élection du premier consul plébéien Sextius.

Pour se dédommager de cet échec, les sénateurs créèrent deux nouvelles magistratures patriciennes : la *préture* et l'*édilité curule*. Les préteurs devaient rendre la justice et administrer l'État en l'absence des consuls. Les édiles curules avaient un rang plus élevé que les édiles plébéiens, et étaient chargés des jeux, de l'entretien des temples et du soin des subsistances. Toutefois ces dignités nouvelles ne tardèrent pas à être, comme toutes les autres, accessibles aux plébéiens.

4. MANLIUS IMPERIOSUS. — Après avoir fait ces concessions au peuple, Camille éleva sur le Forum un temple à la Concorde, en signe de l'union des deux ordres. Rome fut alors en proie à une épidé-

mie effrayante que les partisans des patriciens ne manquèrent pas de regarder comme un effet de la vengeance des dieux qu'ils disaient irrités des innovations qu'on avait faites. Camille, un censeur, un édile curule, trois tribuns furent emportés par le fléau en quelques jours.

Pour apaiser le courroux des dieux, on imagina de faire venir d'Étrurie des histrions et de leur faire représenter des jeux scéniques. Ces jeux n'étaient que des danses bouffonnes qu'on exécutait au son de la flûte avec des gestes grossiers. On mêla quelques vers malicieux à ces farces grotesques, et tel fut le début de l'art dramatique à Rome. Le fléau n'en ayant pas moins continué ses ravages, des vieillards proposèrent d'enfoncer dans le côté droit du temple de Jupiter le *clou sacré*. On crut qu'il fallait un dictateur pour accomplir cette action expiatoire, et le sénat nomma à cet effet Manlius Imperiosus. L'imagination du peuple fut calmée par ces superstitions ; le fléau cessa d'ailleurs de sévir.

5. Troisième invasion des Gaulois. — Manlius Torquatus. — Les Gaulois ayant reparu sur les bords de l'Anio, les Romains allèrent à leur rencontre. Les deux armées étaient en présence de chaque côté du fleuve, lorsque un Gaulois, d'une taille gigantesque, s'avança en criant d'une voix éclatante : « Que le plus brave des Romains vienne ici se mesurer avec moi. » Ce défi intimide les plus braves guerriers ; mais T. Manlius, un des descendants de Capitolinus, quitte son rang

et va demander au dictateur la permission de combattre le barbare. « Brave jeune homme, lui répond Posthumius, va et prouve, avec l'aide des Dieux, que les Romains sont invincibles. » Manlius était de petite taille, mais agile. Il laisse son adversaire frapper inutilement de grands coups, et profite du moment où il a le bras levé pour le traverser de son épée. Le Gaulois tombe à la renverse ; Manlius lui enlève son collier d'or, le passe tout ensanglanté autour de son cou, et revient au milieu de ses compagnons qui le surnomment *Torquatus* (1). Quelque temps après les Gaulois furent vaincus, et le dictateur envoya au Capitole l'or qu'on trouva dans leur camp.

6. Dernière invasion des Gaulois. — Valérius Corvus. — Ces barbares s'étant fortifiés sur le mont Albain, le consul Popilius Lænas réunit sous ses ordres une armée considérable et marcha contre eux. Dans cette campagne, le tribun militaire, M. Valérius, se mesura avec un Gaulois, comme l'avait fait Manlius Torquatus. A peine le combat était-il engagé, qu'un corbeau vint, dit-on, se poser sur le casque de Valérius, en face de son adversaire ; à chaque assaut l'oiseau soulevait ses ailes, et atteignait du bec et des ongles le visage et les yeux du Gaulois, jusqu'à ce que le barbare, effrayé de ce prodige, tomba sous les coups du Romain. Cette victoire valut à Valérius le surnom de *Corvus* (corbeau).

Quant au consul, il sut atteindre les ennemis en rase campagne, et les obligea à prendre la fuite.

(1) Du mot latin *torques*, qui signifie *collier*.

Après cette défaite, les Gaulois signèrent une trêve de cinquante ans qu'ils observèrent.

QUESTIONNAIRE.

1. Quels furent les exploits de Camille après la retraite des Gaulois? Que fit Manlius Capitolinus? Comment fut-il condamné? Quelle fut sa mort?

2. Que proposèrent les tribuns? Qu'est-ce qui fit ajourner le succès de leurs desseins? Par qui les Gaulois furent-ils vaincus?

3. Quelle concession Camille fit-il au peuple? Quelles magistratures patriciennes créa le sénat? Quelles étaient les fonctions des préteurs? Quelles étaient celles des édiles curules?

4. Comment mourut Camille? A quelles superstitions eut-on recours pour faire cesser le fléau? Que fit Manlius Imperiosus?

5. Racontez l'histoire de Manlius Torquatus. D'où lui est venu son surnom?

6. Quel événement signala la dernière invasion des Gaulois? Quel fut le surnom de Valérius? Quelle trêve fit-on avec les Gaulois?

SYNCHRONISMES PRINCIPAUX.

Révolte de l'Ionie. Commencement des guerres médiques.	504
Première invasion des Perses dans la Grèce.	496
Expédition de Mardonius en Grèce.	492
Bataille de Marathon.	490
Condamnation de Miltiade.	489
Bannissement d'Aristide.	485
Seconde invasion des Perses dans la Grèce.	481
Combat des Thermopyles. Bataille de Salamine.	480
Batailles de Platée et de Mycale.	479
Exil de Thémistocle.	473
Mort de Xerxès.	471
Exil de Cimon.	461
Fin des guerres médiques.	449
Guerre du Péloponèse.	431
Mort de Périclès.	429
Alcibiade.	428
Paix de Nicias.	422
Expédition contre la Sicile.	415
Prise d'Athènes.	404
Bataille de Cunaxa. Retraite des Dix-Mille.	401
Mort de Socrate.	400
Agésilas en Asie.	395
Platon chez Denys l'Ancien.	389
Traité d'Antalcidas. Puissance de Sparte.	387
Délivrance de Thèbes par Pélopidas.	379
Epaminondas. Défaite des Spartiates à Leuctres.	371
Bataille de Mantinée. Mort d'Epaminondas.	363
Philippe, roi de Macédoine.	359
Guerre sacrée. Naissance d'Alexandre.	356
Mort de Platon.	347

DEUXIÈME PÉRIODE

DEPUIS LA GUERRE DES SAMNITES JUSQU'AUX GRACQUES (342-133).

CHAPITRE I

PREMIÈRE GUERRE CONTRE LES SAMNITES. — CONQUÊTE DU LATIUM (1).

État de la république après l'union des deux ordres. Des Samnites. Conquête de Capoue. Prétentions des Latins. Défaite des Latins. Dévouement de Décius. Conquête définitive du Latium.

1. ÉTAT DE LA RÉPUBLIQUE APRÈS L'UNION DES DEUX ORDRES. — Pendant la première période de la république, les plébéiens n'avaient pas cessé d'obtenir des concessions de la part des patriciens. La loi des Douze Tables avait reconnu l'égalité civile en établissant que tous les citoyens seraient égaux devant la loi, et qu'il n'y aurait plus, sous ce rapport, aucune distinction de rang ni d'origine. On avait proclamé l'égalité naturelle en levant l'interdiction des mariages entre les patriciens et les plébéiens; et l'égalité politique avait existé dès qu'on avait admis le partage du consulat. Il ne restait plus à conquérir que l'égalité judiciaire et l'égalité religieuse. En moins d'un demi-siècle, le peuple devait faire ces deux nouvelles conquêtes. Pour le moment, les luttes inté-

(1) Voyez dans notre Atlas la carte de l'*Italie ancienne*.

rieures se trouvaient calmées, et la république, parfaitement unie au dedans, put employer au dehors ses forces et ses ressources, et commencer la conquête de l'Italie.

2. DES SAMNITES. — Les Romains attaquèrent d'abord les Samnites. Ce peuple, de race sabellienne, était tout à la fois guerrier et pasteur. Il habitait des cabanes éparses dans les gorges de l'Apennin, et quand il ne trouvait plus de quoi vivre dans ses montagnes, il descendait dans la plaine où il faisait d'affreux ravages. Ces rudes montagnards finirent par envier la vie douce et voluptueuse des habitants de la plaine, et se précipitèrent sur Téanum et sur Capoue, capitale de la Campanie. Dans leur détresse, les Campaniens implorèrent le secours des Romains. Le sénat leur ayant répondu que les Samnites étaient les alliés de Rome, et qu'il ne pouvait leur faire la guerre sans violer la foi qui leur avait été donnée, Capoue se donna aux Romains avec tout son territoire, et força ainsi la république à se déclarer contre ses ennemis.

3. CONQUÊTE DE CAPOUE. — On envoya aussitôt dans le Samnium deux armées, l'une sous la conduite du consul Valérius, et l'autre sous les ordres de Cornélius, son collègue. Les Romains éprouvèrent une vive résistance de la part de ces montagnards, que les jouissances matérielles n'avaient pas encore amollis. Malgré les victoires dont Tite-Live fait honneur aux armées romaines, il est probable que, dans cette première campagne,

les succès furent balancés, car la paix fut signée à des conditions également avantageuses aux deux parties. Rome garda Capoue, et les Samnites le pays de Téanum, c'est-à-dire la plaine qu'ils avaient convoitée.

4. Prétentions des Latins. — Les soldats romains, enivrés des délices de Capoue, conspirèrent pour ne plus retourner à Rome. Le consul Rutilius découvrit ce complot. Les coupables, croyant qu'il n'y avait de salut pour eux que dans la révolte, marchèrent contre Rome; mais quand ils furent en face de leurs concitoyens, leur patriotisme se réveilla. Ils déposèrent les armes, en conjurant le peuple de leur pardonner ce moment d'égarement. On leur accorda leur demande, et la paix fut rétablie.

A la nouvelle de cette sédition, les petits peuples du Latium avaient cru le moment venu de ressaisir leur indépendance. Ils avaient appelé les Campaniens à leur secours, et avaient envoyé au sénat une députation pour demander qu'on leur reconnût les mêmes droits civils et politiques qu'aux Romains. Ils auraient voulu pouvoir siéger dans la curie, et partager avec les Romains le consulat et toutes les autres magistratures de la république. Les sénateurs reçurent cette demande avec indignation; il se fit même un tel tumulte dans l'assemblée, que le député des Latins en sortit effrayé; dans son trouble il fit, du haut de l'escalier, une chute dont il mourut.

5. Soulèvement de ces peuples. — Ce refus provoqua un soulèvement général des peuples du Latium. Rome, de son côté, arma tous les citoyens en état de porter les armes. Les deux consuls, T. Manlius Torquatus et Décius, se mirent à la tête des armées, et donnèrent des ordres très-sévères pour faire observer par les troupes la discipline la plus rigoureuse. Pour éviter une méprise, et comme les Latins avaient les mêmes armes, les mêmes vêtements et le même langage que les Romains, il avait été défendu à tout soldat de combattre hors des rangs, sans la permission de son chef. Le fils du consul Manlius, n'écoutant que sa bravoure, eut le tort de se battre avec un Latin sans y avoir été autorisé. Après sa victoire, il se présenta à son père pour recevoir la récompense qu'il méritait. Le consul le loua de son courage, mais, n'écoutant que ses devoirs, il ordonna de le faire décapiter en présence de toute l'armée, pour que personne ne fût tenté de l'imiter.

6. Défaite des Latins. — Dévouement de Décius. — On consulta ensuite les augures, et quand ils parurent favorables, on engagea le combat à Vésèris, près du Vésuve. L'aile gauche de l'armée romaine, commandée par Décius, commençait à plier, lorsque cet intrépide guerrier apprit des prêtres que, pour assurer la victoire, il fallait aux dieux une victime. Alors, sans hésiter, il se dévoua lui-même en se précipitant au milieu des ennemis. Cette action héroïque enflamma le courage des Romains, et jeta

la terreur du côté des Latins, qui se mirent à prendre la fuite. Leurs pertes furent immenses. En vain essayèrent-ils de rallier les débris de leur armée, Manlius Torquatus les écrasa de nouveau près de Minturnes.

7. CONQUÊTE DÉFINITIVE DU LATIUM. — Les Romains se trouvèrent dès lors maîtres à jamais du Latium et de la Campanie. Ils châtièrent l'ancienne colonie de Vélitres, et sévirent avec la même rigueur contre les villes de Tibur, Préneste et Antium. Les galères des Antiates furent brûlées ; mais on en réserva les éperons, qui servirent à décorer la tribune aux harangues, d'où lui est venu le nom de *rostres* (*rostra*, éperons). Quelques villes furent gratifiées du droit de cité, sans avoir le droit de suffrage. Pour prévenir toute nouvelle ligue, il fut défendu aux habitants des villes latines de tenir des assemblées générales, de former des alliances, de faire la guerre et de contracter des mariages hors de leur territoire.

QUESTIONNAIRE.

1. Quelles concessions furent faites aux plébéiens pendant la première période de la république ? Quel fut le résultat de ces concessions ?

2. Quel était le caractère des Samnites ? Pourquoi attaquèrent-ils Capoue ? Comment les Romains furent-ils amenés à leur faire la guerre ?

3. Quels furent les événements de la première campagne ? A quelles conditions la paix fut-elle signée ?

4. Que firent les soldats romains en Campanie ? Quelles prétentions élevèrent les Latins ? Comment furent-elles accueillies ?

5. Quels sont les consuls qui furent mis à la tête des armées romaines ? Quelle faute fit le fils de Manlius Torquatus ? Quelle fut la barbarie de son père ?

6. Où la bataille générale s'engagea-t-elle contre les Latins ? Quel fut le dévouement de Décius ? Quelles défaites essuyèrent les Latins ?

7. De quelles contrées les Romains s'emparèrent-ils? D'où est venu à la tribune le nom de rostres? Quel moyen prit-on pour empêcher les Latins de se soulever de nouveau?

CHAPITRE II

DEUXIÈME GUERRE CONTRE LES SAMNITES. — CONQUÊTE DE L'APULIE.

Siége de Palépolis. Le proconsulat. Papirius Cursor et Fabius. Fourches Caudines. Vengeance des Romains. Conquête de l'Apulie.

1. Siége de Palépolis.—Le proconsulat.—Les Romains, maîtres du Latium et de la Campanie, vinrent mettre le siége devant Palépolis, près de Naples. Cette ville leur ayant résisté plus longtemps qu'ils ne pensaient, le consul Publilius Philo fut prorogé dans son commandement sous le titre de *proconsul*. Cette innovation, en permettant aux consuls de conserver leurs fonctions au delà d'une année, les mettait à même de concevoir de plus grandes entreprises et d'en assurer l'exécution. Palépolis ayant été obligée de se rendre, les Samnites prirent ombrage de ces nouvelles conquêtes des Romains, et la guerre recommença avec une effroyable fureur. Les Èques, les Lucaniens, les Marses, les Péligniens et toutes les tribus des montagnes s'unirent aux Samnites, et déclarèrent la guerre aux Romains.

2. Papirius Cursor et Fabius. — Le sénat investit de la dictature Papirius Cursor, qui choisit pour maître de la cavalerie Fabius Rullianus. Il

était sur le point d'entrer dans le Samnium, mais les augures n'ayant pas paru favorables, Papirius retourna à Rome pour y accomplir certaines cérémonies sacrées, défendant au maître de la cavalerie de rien entreprendre pendant son absence. Cependant Fabius, ayant remarqué que les Samnites n'étaient pas sur leurs gardes, crut qu'il était de son devoir de saisir la victoire qui s'offrait à lui. Il marcha donc contre les ennemis, les tailla en pièces et envoya annoncer son triomphe au sénat.

Papirius accusa son lieutenant d'avoir manqué à la discipline militaire en engageant le combat contre ses ordres. Celui-ci cherchait en vain à se justifier par le succès; Papirius restait inexorable. L'affaire fut portée devant l'assemblée du peuple, et il fallut les supplications des sénateurs, des tribuns et de tous les magistrats pour désarmer le terrible dictateur. « Vous avez votre grâce, dit-il à Fabius, mais félicitez-vous de ce que le peuple tout entier s'est réuni pour défendre vos jours, plutôt que de la victoire dont vous vous étiez follement enorgueilli. »

3. Fourches Caudines (321). — Après ce premier revers, les Samnites commençaient à perdre courage; Pontius, leur chef, ranima leurs espérances en leur promettant de leur livrer bientôt l'ennemi. Il se dirigea vers Caudium (1), sur les frontières de la Campanie, et fit répandre le bruit

(1) Caudium, dans le Samnium, à l'est de Capoue.

que Lucérie(1) était assiégée. Les Romains s'empressèrent de voler au secours de cette ville qui était leur alliée, et, voulant s'y rendre par le chemin le plus court, ils s'engagèrent dans les montagnes. Le consul Posthumius eut l'imprudence de s'enfoncer avec ses légions dans l'étroite et sombre gorge des *Fourches Caudines*. A peine y fut-il entré qu'il en trouva l'issue fermée par des troncs d'arbres et d'énormes blocs de rochers. Il voulut retourner sur ses pas, mais il s'aperçut que l'ennemi l'enveloppait de toutes parts, et qu'il ne lui était pas plus possible de reculer que d'avancer.

Les soldats tombèrent dans un profond abattement. Le père de Pontius, le vieux Hérennius, était d'avis qu'on les exterminât ou qu'on leur accordât un pardon généreux. « Votre générosité, dit-il, en fera des alliés éternels, ou bien votre sévérité, en privant Rome de ses meilleurs défenseurs, la mettra pour longtemps dans l'impuissance de venger ses injures. » Pontius eut le tort de ne pas suivre cet avis qui lui semblait trop extrême. Il fit passer les Romains sous le joug, désarmés, n'ayant pour vêtement qu'une tunique, et il les renvoya après les avoir ainsi humiliés.

4. Vengeance des Romains. — Posthumius, de retour à Rome, fut le premier à conseiller au sénat de ne pas ratifier le traité qu'on lui avait imposé, et de recommencer la guerre. Les soldats, furieux de l'affront qu'ils avaient reçu, ne deman-

(1) Lucérie, dans le pays des Dauniens, au nord-est de Caudium.

daient qu'à se venger. Pour mettre le droit du côté des Romains, Posthumius demanda à être livré aux Samnites, comme captif, avec ceux qui avaient juré l'observation du traité. Le fécial le conduisit ainsi devant Pontius. Quand il fut en présence du chef des Samnites, l'intrépide général frappa du genou le fécial en disant à haute voix que lui Posthumius était désormais Samnite, et que, par cette insulte, il violait lui-même le droit des gens. Il voulait donner aux Romains un motif de reprendre les hostilités.

5. Conquête de l'Apulie. — Le consul Publilius Philo battit les Samnites, et mit le siége devant Lucérie. Il s'empara de cette ville où il retrouva les six cents otages, les armes et les enseignes que les Romains avaient perdues à Caudium. Il fit prisonnier Pontius lui-même, et lui rendit l'affront qu'il avait fait aux légionnaires, en le faisant passer à son tour sous le joug avec sept mille de ses soldats. L'Apulie, qui était alliée aux Samnites, tomba dès lors au pouvoir des Romains.

QUESTIONNAIRE.

1. A quelle occasion établit-on le proconsulat ? Pour quel motif la guerre recommença-t-elle contre les Samnites ?

2. A qui le sénat confia-t-il la dictature? Quelle faute commit Fabius? Comment obtint-il son pardon ?

3. Que fit Pontius pour attirer les Romains aux Fourches Caudines? Quel était l'avis d'Hérennius ? Quel parti prit Pontius?

4. Quel conseil Posthumius donna-t-il au sénat? Comment le traité fut-il rompu?

5. Quels furent les succès des Romains ? Quelle humiliation infligèrent-ils à Pontius? Quelle province tomba sous la domination romaine à la suite de cette guerre?

CHAPITRE III

DERNIÈRE GUERRE CONTRE LES SAMNITES. — CONQUÊTE DE L'ITALIE CENTRALE.

Victoires de Fabius Rullianus. Dictature de Papirius Cursor. Défaite des Samnites. Soumission définitive des Èques et des Herniques. Nouvelle coalition contre Rome. Bataille de Sentinum. Dévouement du second Décius. Bataille d'Aquilonie. Soumission définitive des Samnites. Extermination des Sénonais.

1. VICTOIRES DE FABIUS RULLIANUS. — Pour se relever de leurs défaites, les Samnites eurent recours à l'alliance des Étrusques. Le sénat envoya contre cette nation Fabius Rullianus, qui avait eu tant de peine à se faire pardonner par le dictateur Papirius son infraction à la discipline militaire. L'illustre consul traversa la forêt Ciminienne, où les Romains craignirent pendant quelque temps de retrouver de nouvelles Fourches Caudines, et il pénétra en Etrurie. Il tailla en pièces une foule de paysans qui voulaient l'arrêter dans sa marche, défit près de Pérouse une armée d'Ombriens, et jeta si bien le découragement et la consternation dans les principales cités étrusques, qu'elles envoyèrent demander la paix au peuple romain. On leur accorda une trêve de trente années.

2. DICTATURE DE PAPIRIUS CURSOR. — Le collègue de Fabius, Marcius Rutilus n'avait pas été aussi heureux dans le Samnium. Les Samnites l'avaient vaincu, et le sénat, consterné de cette défaite, avait senti la nécessité d'élire un dic-

tateur. Il avait confié cette charge à Papirius, malgré son grand âge, mais il fallait que le consul ratifiât cette élection. On craignait que Fabius n'écoutât son ressentiment contre Papirius qui l'avait traité si sévèrement autrefois. Quand on lui présenta le décret du sénat, il demanda quelque temps pour réfléchir; mais, le patriotisme l'emportant, il approuva le choix qui avait été fait.

3. Défaite des Samnites. — L'Achille romain reçut avec confiance le commandement de l'armée, et annonça fièrement à l'avance la défaite de l'ennemi. Il rencontra les Étrusques près du lac Vadimon et les mit en fuite. Il pénétra ensuite dans le Samnium, où il rencontra l'armée des Samnites qui s'étaient imaginé intimider les Romains par l'éclat de leurs vêtements et de leurs armures. Ils avaient la poitrine couverte d'une cotte de mailles, la jambe gauche protégée par une bottine en fer, le casque rehaussé d'un panache, et les contours de leurs boucliers revêtus d'or et d'argent. Les Romains renversèrent ces bataillons au premier choc, et s'enrichirent de leurs dépouilles.

4. Soumission définitive des Èques et des Herniques. — Les Samnites voyant leur pays dévasté implorèrent la paix, en reconnaissant la majesté du peuple romain, c'est-à-dire la suprématie de Rome. Les Èques et les Herniques s'étaient mêlés aux Samnites dans cette dernière guerre; le sénat profita de ce motif de plainte pour détruire leurs

villes, s'emparer de leur territoire et les priver de leur indépendance. On ne leur laissa que le privilége onéreux du droit de cité ; on les déclara citoyens romains, après les avoir privés du droit de suffrage.

5. NOUVELLE COALITION CONTRE ROME. — Rome, ayant anéanti les petits peuples du Latium et soumis les Samnites, crut que sa domination ne devait avoir d'autres limites que l'Italie. Appius l'avait dit en plein sénat, et cette imprudente parole alarma tous les peuples indépendants de la Péninsule, et les engagea à se coaliser pour repousser l'ennemi commun de leur liberté. Les Samnites s'allièrent avec les Étrusques et les Ombriens, et envoyèrent des ambassadeurs aux Gaulois établis dans la Gaule cisalpine, pour leur proposer de s'unir à eux.

La nouvelle de cette coalition glaça Rome d'effroi. Le nom de Gaulois jetait parmi le peuple les plus vives alarmes. En outre et de toutes parts on racontait des prodiges sinistres ; on disait que la statue de la Victoire était descendue de son piédestal comme si elle avait voulu quitter la ville. On choisit pour consuls Fabius et Décius, dont les noms rappelaient les plus grandes victoires.

6. BATAILLE DE SENTINUM. — DÉVOUEMENT DU SECOND DÉCIUS. — Les deux consuls franchirent l'Apennin, et établirent leur camp sur le territoire de Sentinum, dans l'Ombrie, à une lieue des ennemis. Après deux jours d'hésitation, les Gallo-Samnites déployèrent leurs cohortes et

présentèrent la bataille. Fabius prit la droite de l'armée romaine, qui faisait face aux Samnites ; Décius prit la gauche, contre les Gaulois. Après une lutte acharnée, les Romains commençaient à plier quand Décius, imitant l'exemple de son père, se dévoua. « Que devant moi, dit-il, se précipitent la terreur et la fuite, le sang et la mort. » Et aussitôt il se jeta au plus épais de la mêlée. Cet acte de courage ranima les Romains et leur inspira une terreur superstitieuse qui finit par être fatale aux ennemis. Ceux-ci furent vaincus, et cette défaite anéantit la coalition qui avait tant effrayé les Romains.

7. Bataille d'Aquilonie. — La guerre se concentra dans le Samnium. Les Samnites, encouragés par plusieurs combats partiels qui leur avaient été favorables, résolurent de tenter un dernier effort. Ils appelèrent à Aquilonie tous les jeunes gens en état de porter les armes, et leur firent jurer par les serments les plus terribles de combattre jusqu'à la mort. Les Romains, sous la conduite de Papirius Cursor, les ayant attaqués, ces héros, au nombre de quarante mille, se battirent comme des lions, et, fidèles à leur serment, plus de trente mille restèrent sur le champ de bataille. C'en fut fait de leur province; Aquilonie et Cominium tombèrent entre les mains des vainqueurs, et une foule de bourgades furent dépeuplées et incendiées.

8. Soumission définitive des Samnites (290). —

Curius Dentatus reçut l'ordre de ravager le Samnium que Fabius et Décius avaient si rudement maltraité. Les Samnites qui avaient échappé au désastre d'Aquilonie s'étant dispersés dans les Apennins, on les traqua comme des bêtes auves dans les cavernes où ils s'étaient retirés, et on les fit prisonniers. Curius imposa aux Samnites un traité qui faisait d'eux des alliés du peuple romain. La république n'avait jamais ajouté à son territoire d'aussi vastes contrées; elle accorda à Curius les honneurs du triomphe deux fois dans un an, ce qui avait été jusque-là sans exemple.

9. Extermination des Sénonais. — Les armées romaines portèrent ensuite la guerre en Étrurie. La plupart des cités étrusques acceptèrent la paix; mais les Gaulois Sénonais offrirent leur appui à celles qui refusèrent de déposer les armes. Le sénat envoya contre eux deux armées, commandées, l'une par le consul Dolabella, et l'autre par Métellus. Cette dernière s'étant laissé battre, les Gaulois, encouragés par ce succès, résolurent de marcher contre Rome. « C'est à Rome, s'écrièrent-ils, qu'il faut aller; les Gaulois savent la prendre. » Dolabella les rencontra près du lac Vadimon, les défit et envahit leur territoire; hommes, femmes, enfants, vieillards, tout fut passé au fil de l'épée. Une colonie romaine fut établie à Séna, leur capitale, et Rome se trouva maîtresse de toute l'Italie centrale.

QUESTIONNAIRE.

1. A quelle alliance les Samnites eurent-ils recours? Quels furent les succès de Fabius? Comment se termina cette campagne contre les Étrusques?

2. Pourquoi le sénat nomma-t-il dictateur Papirius Cursor? Quelle victoire Fabius remporta-t-il sur lui-même?

3. Où Papirius défit-il les Samnites? Qu'avaient fait les ennemis pour effrayer les Romains?

4. Quelle avait été la conduite des Èques et des Herniques? Quelles conditions Rome leur imposa-t elle?

5. Quelle nouvelle coalition se forma contre Rome? Quel effet produisit-elle sur les Romains? Quels sont les consuls que l'on nomma?

6. Où la coalition fut-elle vaincue? Quel fut le dévouement du second Décius?

7. Où la guerre se concentra-t-elle? Quel fut le dernier effort des Samnites? Où furent-ils massacrés?

8. Par qui leur pays fut-il définitivement soumis? Quels honneurs rendit-on à Curius?

9. Où les Romains portèrent-ils la guerre? A quelle occasion firent-ils la guerre contre les Gaulois? Quel fut le sort des Gaulois Sénonais? Sur quels pays Rome domina-t-elle?

CHAPITRE IV

GUERRES DE PYRRHUS. — CONQUÊTE DE L'ITALIE MÉRIDIONALE (1).

Pyrrhus en Italie. Entretien de Cinéas et de Pyrrhus. Bataille d'Héraclée. Vertu de Fabricius. Cinéas à Rome. Bataille d'Asculum. Expédition de Pyrrhus en Sicile. Bataille de Bénévent. Soumission de l'Italie méridionale.

1. PYRRHUS EN ITALIE. — Les Romains, maîtres de l'Italie centrale, entrèrent en relation avec les villes grecques qui occupaient l'Italie méridionale, qu'on appelait pour ce motif *Grande-Grèce*. Tarente, une des villes les plus opulentes de cette contrée, se crut assez forte pour provoquer Rome, et s'empara de quelques galères romaines qui avaient doublé le promontoire de Lacinie. Le sé-

(1) Voyez dans notre Atlas la carte de l'*Italie ancienne*.

nat envoya des féciaux pour demander réparation de cette injure; les Tarentins s'y étant refusés, la guerre fut déclarée. Quand ce peuple inconstant et léger se fut rendu compte de la gravité de la situation, il ne se sentit pas en état de résister à une nation aussi forte et aussi courageuse que celle des Romains, et il se hâta d'appeler à son secours Pyrrhus, roi d'Épire.

2. ENTRETIEN DE CINÉAS ET DE PYRRHUS. — Ce roi conquérant, qui rêvait depuis longtemps de s'emparer de l'Italie, de la Sicile et de Carthage, accueillit avec transport les ambassadeurs des Tarentins, et leur promit de voler à leur secours. Il fit part de ses projets à Cinéas, son premier ministre. « Seigneur, lui dit Cinéas, quand nous aurons pris l'Italie, que ferons-nous? — La Sicile, reprit Pyrrhus, est tout près et nous tend les bras. — Mais bornerez-vous vos expéditions à la conquête de la Sicile? — Ah! repartit Pyrrhus, que Dieu nous accorde la victoire, et ces premiers succès ne seront qu'un acheminement à de plus grandes choses. Qui pourrait nous empêcher alors de passer en Afrique et d'aller à Carthage? L'Afrique soumise, y aurait-il un seul ennemi capable de nous résister? — Non, assurément, répondit Cinéas; avec une aussi grande puissance il vous sera facile de recouvrer la Macédoine et de régner paisiblement sur toute la Grèce. Mais après toutes ces conquêtes que ferons-nous? — Alors, cher Cinéas, dit Pyrrhus en souriant, nous vivrons

dans un grand repos ; nous passerons tous nos jours dans les banquets, dans les fêtes et les charmes de la conversation. — Eh! seigneur, qui nous empêche dès aujourd'hui de vivre en repos, de faire bonne chère et de nous réjouir? » La leçon n'était pas du goût de l'ambitieux monarque, et il se prépara à exécuter ses projets.

3. Bataille d'Héraclée (280). — Les Tarentins avaient cru que Pyrrhus se battrait pour eux et qu'ils n'auraient pas besoin de prendre part à la guerre ; mais à peine fut-il arrivé dans leur ville, qu'il fit fermer les bals, les bains, les théâtres et tous les lieux de plaisir pour forcer ce peuple voluptueux à substituer la vie austère des camps à ses habitudes molles et efféminées. Avant d'engager le combat, il envoya un héraut au consul Lévinus pour offrir sa médiation entre Rome et les Tarentins; les Romains ayant repoussé toute proposition, la bataille s'engagea près d'Héraclée (1). Les éléphants de Pyrrhus, que dans leur simplicité les Romains appelaient des *bœufs de Lucanie*, jetèrent le désordre parmi eux, et quinze mille légionnaires périrent dans ce combat. En voyant ces braves guerriers étendus dans la poussière, mais conservant, même après leur mort, un air fier et menaçant, Pyrrhus s'écria avec admiration : « Avec de tels hommes je serais bientôt maître du monde. »

4. Vertu de Fabricius. — Le sénat lui envoya immédiatement des ambassadeurs pour traiter de

(1) Héraclée, dans la Lucanie, sur le golfe de Tarente.

la rançon des prisonniers. Fabricius était à la tête de cette ambassade. Pyrrhus, qui connaissait son mérite, le reçut avec distinction, et essaya de le retenir à son service à force de promesses : « Si vous me croyez homme de bien, dit l'austère Romain, pourquoi voulez-vous me corrompre? et si vous me supposez capable de trahir mes devoirs, qu'avez-vous à faire de moi? »

Un soir, à souper, la conversation étant tombée sur divers sujets, Cinéas parla d'Épicure et de sa doctrine. Il dit que ses disciples regardaient la volupté comme le souverain bien, qu'ils fuyaient les charges publiques et tout ce qui pouvait troubler le repos, et qu'ils supposaient que les dieux ne prenaient aucun souci des actions des hommes. « Puissent Pyrrhus et les Samnites, s'écria Fabricius, avoir de tels sentiments tant qu'ils seront en guerre avec nous. »

5. Cinéas a Rome. — Pyrrhus fut si frappé de la grandeur et de la magnanimité du caractère romain, qu'il désira faire la paix avec Rome. Il y envoya Cinéas, dont l'éloquence lui avait gagné plus de villes que son épée. Ce brillant disciple de Démosthène avait déjà gagné quelques sénateurs, et il croyait le succès de sa mission à peu près assuré, lorsque le vieil Appius se fit porter au sénat par ses quatre fils qui tous avaient été consuls. Il se récria si fort contre le parti qu'on voulait prendre, qu'on se rangea de son avis, en répondant à Pyrrhus qu'avant de parler de paix et d'alliance au peuple romain, il devait sortir de

l'Italie. Cinéas reçut l'ordre de quitter Rome le jour même. A son retour, Pyrrhus lui ayant demandé ce qu'il pensait de Rome et des Romains, le philosophe répondit : « Le sénat m'a paru une assemblée de demi-dieux, et Rome un temple digne de les recevoir. »

6. Bataille d'Asculum (279.) — Il fallut de nouveau tenter la fortune des armes. Pyrrhus se mit donc en marche avec son armée, et rencontra les Romains près d'Asculum (1). Le combat fut très-vif de part et d'autre; les Romains furent battus, mais ils vendirent chèrement la victoire. Le roi d'Épire, effrayé des pertes qu'il avait faites, répondait à ceux qui le félicitaient : « Encore une pareille victoire, et nous sommes perdus sans ressources. » Cette bataille le décida à quitter l'Italie et à tenter la conquête de la Sicile.

7. Expédition de Pyrrhus en Sicile. — Des ambassadeurs d'Agrigente, de Syracuse et de Léontium étaient venus le prier de délivrer leur île de la domination des Carthaginois. Quand il parut, la plupart des villes allèrent à sa rencontre et le saluèrent comme un libérateur. Il emporta d'assaut la ville d'Eryx, la plus forte place de la Sicile, battit les Mamertins près de Messine, et vit les Carthaginois se jeter à ses genoux pour implorer la paix. Il signifia à ces derniers qu'il ne traiterait avec eux que quand ils se seraient retirés en Afrique, et se prépara à envahir le continent. Pour réunir les forces et l'argent néces-

(1) Asculum ville d'Apulie.

saires à cette entreprise, il se livra à toute espèce d'exactions, de telle sorte que les Syracusains et ceux qui avaient imploré son secours devinrent ses ennemis. Sa situation commençait à être très-difficile, lorsque les Tarentins et les Samnites le rappelèrent en Italie.

8. Bataille de Bénévent (275). — Les Romains avaient repris les armes, et étaient campés dans le Samnium. Pyrrhus, arrivé à Tarente avec vingt mille hommes de pied et trois mille chevaux, fortifia son armée de l'élite des Tarentins, et marcha contre le consul Curius Dentatus qu'il rencontra près de Bénévent. Il fit avancer ses éléphants contre les légions; mais les Romains, qui avaient eu le loisir de s'aguerrir contre ces animaux, leur lancèrent une grêle de traits qui les forcèrent à se retourner contre leurs propres bataillons, où ils jetèrent la plus grande confusion. Curius profita de ce désordre pour remporter une victoire éclatante. Pyrrhus se retira en Épire, et de là à Argos où il mourut de la main d'une vieille femme.

9. Soumission de l'Italie méridionale (265). — Après son départ, les Romains écrasèrent ses malheureux alliés, Crotone et Locres furent prises, et Tarente se rendit à discrétion. La chute de cette ville entraîna la ruine des autres colonies grecques, qui offrirent d'elles-mêmes leur soumission. Rome, ayant achevé la conquête de l'Italie méridionale, se vit maîtresse de toute la Péninsule depuis le Pô jusqu'au détroit de Messine.

Ces succès lui attirèrent les félicitations et l'alliance du roi d'Égypte, Ptolémée Philadelphe, et les richesses de Tarente permirent à Rome de frapper pour la première fois une monnaie d'argent.

QUESTIONNAIRE.

1. Par qui l'Italie méridionale était-elle occupée ? A quelle occasion les Romains déclarèrent-ils la guerre aux Tarentins ?

2. A qui les Tarentins demandèrent-ils du secours ? Quels étaient les projets de Pyrrhus ? Qu'en pensait Cinéas ?

3. Quels changements Pyrrhus introduisit-il dans Tarente ? Où les Romains furent-ils défaits ? Que pensa Pyrrhus de leur courage ?

4. Quels ambassadeurs le sénat lui envoya-t-il ? Quelle réponse lui fit Fabricius ? Que pensait ce Romain de la doctrine d'Epicure ?

5. Dans quel but Pyrrhus envoya-t-il Cinéas à Rome ? Par qui les espérances de l'habile ambassadeur furent-elles déçues ? Quelle impression lui firent Rome et les Romains ?

6. Quelle est la seconde victoire que Pyrrhus remporta sur les Romains ? S'en réjouit-il ?

7. A quelle occasion passa-t-il en Sicile ? Quels furent ses succès ? Par qui fut-il rappelé en Italie ?

8. Où rencontra-t-il les Romains ? Que devint-il après sa défaite ?

9. De quelles villes les Romains s'emparèrent-ils après son départ ? Quelle fut l'étendue de leur domination ? Quel roi sollicita leur alliance ?

CHAPITRE V

DES GUERRES PUNIQUES. — ÉTAT DE ROME ET DE CARTHAGE.

Force des Romains. Des mœurs des Carthaginois. De leurs armées. De la constitution de Carthage. De la religion des Carthaginois.

1. FORCE DES ROMAINS. — Au commencement des guerres puniques la république romaine était dans toute sa puissance. Les plébéiens partici-

paient avec les patriciens à toutes les dignités de l'État. Après avoir obtenu le partage du consulat, ils étaient successivement arrivés à la censure, à la préture et au sacerdoce, de telle sorte que l'égalité politique la plus complète existait entre les deux ordres. Une union parfaite régnait entre tous les citoyens, et chacun professait le respect le plus sincère pour la constitution, les lois et la religion de l'État.

Rome s'était assuré la possession de ses nouvelles conquêtes en établissant partout des colonies, qui n'étaient autre chose que des places fortes gardées par des soldats romains. Des routes militaires reliaient ces forteresses entre elles, et permettaient, en cas d'attaque, de leur porter un prompt secours. La république pouvait mettre sous les armes près de trois cent mille hommes. La meilleure discipline régnait dans ses armées, et ce qui les rendait invincibles, c'est que chaque Romain portait jusqu'à l'héroïsme l'amour de son pays. Les nouveaux conquérants possédaient les plus riches cités de la Toscane et de la Grande-Grèce, mais dédaignant la richesse, ils n'estimaient que la gloire et la puissance. « J'aime mieux, disait Curius Dentatus aux ambassadeurs des Samnites, commander à ceux qui ont de l'or que d'en avoir moi-même. »

2. Des mœurs des Carthaginois. — A Carthage, tout au contraire, on n'estimait que l'argent. Les charges y étaient vénales, et les services que les particuliers rendaient à l'État y étaient payés par

le trésor public. Cette république, essentiellement commerçante, n'avait d'autre pensée que d'acquérir. C'était dans ce but qu'elle avait étendu sa domination sur la Sardaigne, les îles Baléares, la Corse, la Sicile; qu'elle avait fondé des établissements en Espagne, et couvert de ses comptoirs tout le bassin occidental de la Méditerranée. Par ses caravanes, elle était en rapport avec l'Égypte et l'Inde, pendant que sa marine lui assurait le monopole du commerce dans la Méditerranée et l'Océan.

3. DES ARMÉES CARTHAGINOISES. — La guerre n'était pour Carthage qu'une affaire commerciale. Avant d'entreprendre une expédition, on calculait ce qu'elle coûterait et ce qu'elle pourrait rapporter; si la recette paraissait supérieure à la dépense, la chose était résolue. Le Carthaginois, qui était négociant, sans être soldat, ne prenait jamais les armes. Il achetait à l'étranger des soldats pour défendre ses intérêts; la république n'avait donc que des troupes mercenaires; mais son opulence lui permettait d'acheter les hommes les plus distingués dans chaque arme. Ainsi, elle tirait de la Numidie une cavalerie impétueuse et légère; des îles Baléares, d'habiles frondeurs; de l'Espagne, une redoutable infanterie; de l'Italie et des Gaules, des guerriers vigoureux; de la Grèce, des hommes aussi bons pour l'action que pour le conseil. Cependant, comme ces soldats ne combattaient pas pour leur pays, ils ne pouvaient avoir le patriotisme et la constance qui

faisaient faire des prodiges aux Romains, lorsque la fortune leur devenait contraire.

4. DE LA CONSTITUTION DE CARTHAGE. — Il y avait à Carthage, comme à Rome, trois grandes autorités : les suffètes, le sénat et le peuple. Les *suffètes* étaient deux magistrats annuels, nommés par l'assemblée générale du peuple, et qui avaient sans doute, comme les consuls à Rome, remplacé les rois. Ils rendaient la justice, et demandaient compte de leur administration à ceux qui étaient en charge. Le sénat était composé d'un nombre de membres indéterminé ; parmi ces membres on formait le conseil des Cent, qui était investi de la principale autorité politique et judiciaire. La république carthaginoise était aristocratique ; le sénat se divisait en cinq comités, chargés de l'administration et de toutes les affaires importantes. L'aristocratie était divisée en deux factions contraires : celle qui avait pour chefs les Hannon aurait toujours voulu la paix ; l'autre qui formait la faction des Barca, à laquelle appartenait Annibal, désirait au contraire toujours la guerre ; « cela était cause, comme l'a si bien dit Montesquieu, qu'il était impossible d'y jouir de l'une, et de bien faire l'autre. »

5. DE LA RELIGION DES CARTHAGINOIS. — Les Carthaginois adoraient le Moloch (Saturne), l'Astarté (Vénus) des Phéniciens et l'Hercule tyrien. Ils avaient aussi un dieu de la mer dont le nom est resté inconnu. Leurs pratiques religieuses n'étaient qu'un mélange des affreuses supersti-

tions de la Libye avec les infamies des cités phéniciennes. Dans les jours de bataille, la statue de Baal recevait des enfants sur ses bras enflammés, et les laissait tomber dans le brasier qu'on avait allumé à ses pieds. Des fanatiques se jetaient en même temps dans les flammes pour se rendre les dieux propices. Les généraux qui avaient eu le malheur d'être vaincus, étaient mis en croix.

La législation pénale était d'une sévérité barbare; cependant, et malgré les châtiments cruels qu'elle infligeait, la justice n'était pas mieux observée, ni les mœurs moins dissolues. La mauvaise foi des Carthaginois était si connue, que, dans tout le monde ancien, le mot de *foi punique* a été employé pour désigner la fourberie la plus insigne.

Malgré les défauts de sa constitution et la corruption qu'avait entraînée son opulence, cette république avait une puissance immense au moment où elle entra en lutte avec Rome. Maîtresse de l'Afrique et de la Méditerranée, elle travaillait à la conquête de la Sicile, d'où elle aurait sans doute étendu ses prétentions sur l'Italie ; mais Rome ne lui en laissa pas le temps, et ce fut à l'occasion de cette grande île que commença la guerre.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel était l'état intérieur de la république romaine avant les guerres puniques ? En quoi consistait sa force ?

2. Quelles étaient les mœurs des Carthaginois ? Dans quel but faisaient-ils la guerre ?

3. Comment formaient-ils leurs armées ? A quelles nations achetaient-ils leurs soldats ?

4. Quel était le gouvernement de Carthage? Qu'étaient les suffètes? Quelle division régnait dans cette république?
5. Quelle était leur religion? Quels sacrifices offraient ils? Quel était le caractère de leur législation? A quelle occasion entrèrent-ils en lutte avec les Romains?

CHAPITRE VI

PREMIÈRE GUERRE PUNIQUE. — CONQUÊTE DE LA SICILE (264-241).

Les Romains en Sicile. Première victoire navale des Romains. Les Romains en Afrique. Régulus. Défaite de Claudius Pulcher. Amilcar Barca. Victoire des Romains aux îles Égates. Traité de paix.

1. Les Romains en Sicile. — En quittant la Sicile, Pyrrhus avait dit : « Quel beau champ de bataille nous laissons là aux Romains et aux Carthaginois. » Cette île devait être, en effet, le théâtre de la première guerre entre ces deux peuples. Les Mamertins, se voyant menacés dans leur indépendance par les Carthaginois, implorèrent le secours des Romains leurs alliés. Le sénat, qui se trouvait lié envers Carthage par plusieurs traités solennels, n'osait manquer à ses engagements; mais le peuple, moins scrupuleux, résolut d'attaquer cette puissance formidable qui commençait à inquiéter l'Italie elle-même.

Le consul Appius somma les Carthaginois de rendre la liberté aux Mamertins ; sur leur refus, la guerre fut déclarée. Appius battit Hiéron, l'allié des Carthaginois, et lui imposa un traité auquel le tyran resta fidèle pendant cinquante

6.

ans. Ce succès encouragea les Romains, qui conférent à Valérius une nouvelle armée. Celui-ci s'empara de Catane, de Tauroménium, de Ségeste, d'Agrigente, et de toutes les villes qui se trouvaient à l'intérieur de l'île. Ses exploits, près de Messine, lui valurent le surnom de *Messala*.

2. Première victoire navale des Romains. — Pour conserver leurs conquêtes, les Romains avaient besoin d'être maîtres de la mer; le sénat ordonna de former une flotte. On prit modèle sur une quinquérème carthaginoise; l'art était alors fort grossier, cependant en moins de deux mois on put équiper cent soixante galères. Le consul Duilius en reçut le commandement. Comprenant l'infériorité des Romains sur les Carthaginois pour toute manœuvre sur mer, il imagina d'adapter à ses navires des mains de fer (*corvi*) qui, en s'accrochant aux vaisseaux ennemis, les rendaient immobiles et faisaient ainsi d'un combat naval un combat de terre ferme, où le soldat romain retrouvait tout son avantage.

Cet expédient lui réussit. La flotte carthaginoise fut défaite, et Annibal, qui la commandait, n'échappa qu'avec peine au massacre de toute son armée. Cette victoire était la première que les Romains remportaient sur mer. Le sénat combla d'honneurs le consul qui l'avait gagnée. Il fit élever sur le Forum une colonne de marbre blanc de Paros, qui subsiste encore aujourd'hui, et sur laquelle on grava le nom de Duilius, et le nombre de vaisseaux qu'il avait pris aux Car-

thaginois. On lui accorda en même temps le droit de se faire reconduire chez lui tous les soirs à la lueur des flambeaux et au son des flûtes.

3. Les Romains en Afrique. — La victoire navale de Duilius inspira aux Romains l'espoir de se rendre aussi redoutables sur mer que sur terre. Ils s'emparèrent de la Corse et de la Sardaigne, et, après avoir remporté de nouveaux triomphes en Sicile, ils conçurent l'audacieux projet de porter la guerre en Afrique. Le consul Attilius Régulus, chargé de cette expédition, aborda à Messine avec une flotte de trois cents vaisseaux. Il se disposait à faire voile pour Carthage, lorsque le général Hannon se présenta devant lui pour lui fermer le passage. Le combat s'engagea près d'Ecnome (1); les Carthaginois furent vaincus, et les Romains abordèrent sans obstacle en Afrique.

4. Régulus. — Ils débarquèrent à Clypée, dont ils firent une place d'armes. Comme les Carthaginois avaient eu le tort de démanteler toutes les villes qu'ils possédaient en Afrique, une victoire suffit à Régulus pour arriver jusque sous les murs de Carthage et la réduire au désespoir. Cette république de marchands se croyait perdue, quand le Lacédémonien Xantippe s'engagea à la sauver, si elle voulait s'en rapporter à lui. On fut frappé de la justesse de ses conseils; on lui confia le commandement de l'armée, et en peu de temps

(1) Ecnome, promontoire sur la côte sud de la Sicile.

il épuisa Régulus par une foule de combats partiels et il le fit prisonnier.

Fort heureusement les Romains remportèrent alors, près de Panorme (*Palerme*), une grande victoire qui les releva de ce désastre. Les Carthaginois furent les premiers à demander la paix, et ils chargèrent Régulus de la conclure, après lui avoir fait jurer de venir reprendre ses fers, s'il ne réussissait pas dans sa mission. L'illustre général eut assez de grandeur d'âme pour conseiller au sénat de ne pas accepter les propositions qui lui étaient faites.

Cet avis fut adopté, mais les amis de ce grand homme avaient voulu l'empêcher de retourner à Carthage. Le grand pontife lui assura qu'il pouvait manquer sans parjure à la parole qu'il avait donnée ; sa femme Marcia et ses enfants lui adressèrent leurs prières entrecoupées de sanglots et de gémissements, mais rien ne put le détourner de ce qu'il regardait comme un devoir. On dit que les Carthaginois se vengèrent du rejet de leurs propositions en lui faisant endurer les plus cruels supplices. Ils lui coupèrent les paupières, et, après l'avoir jeté dans un obscur cachot, ils l'exposèrent aux rayons brûlants du soleil. On l'enferma ensuite dans un coffre hérissé à l'intérieur de pointes de fer, et on le priva en cet état de repos et de sommeil, jusqu'à ce qu'il eût rendu le dernier soupir.

Pour consoler Marcia, femme de Régulus, les Romains lui livrèrent les prisonniers carthagi-

nois. Elle exerça sur eux les représailles les plus barbares : elle les fit enfermer dans une armoire hérissée de fer, et les laissa périr de faim, après leur avoir fait endurer les plus cruelles tortures.

5. DÉFAITE DE CLAUDIUS PULCHER. — Après leur victoire de Panorme, les Romains s'étaient trouvés maîtres de toute la Sicile, à l'exception de Drépane et de Lilybée (1). Ils avaient concentré leurs forces autour de ces deux villes, et faisaient le siége de cette dernière, lorsque le consul Claudius Pulcher voulut aller surprendre une flotte carthaginoise dans le port de Drépane. Avant le combat, les présages n'étaient pas favorables ; on vint annoncer au consul que les poulets sacrés ne mangeaient pas. « Jetez-les à la mer, répondit-il, du moins ils boiront. » Cette impiété consterna les soldats superstitieux ; persuadés qu'ils avaient le ciel contre eux, ils n'essayèrent même pas de résister à l'ennemi. Toute la flotte romaine fut détruite ; quatre-vingt-treize vaisseaux furent pris et coulés à fond.

6. AMILCAR BARCA. — Carthage envoya alors en Sicile Amilcar Barca, qui eût été le premier des généraux carthaginois, s'il n'avait été le père d'Annibal. Pendant sept ans, cet intrépide guerrier tint en échec toutes les forces des Romains. Il passa en Italie, ravagea les terres de Locres et de l'Abruzze, et revint placer son camp entre Eryx et Palerme. De là, il livrait chaque jour aux Romains de nouveaux combats, et déconcer-

(1) Villes situées au nord-ouest de la Sicile.

tait leurs projets en exterminant leurs légions.

Rome avait renoncé à la mer depuis les pertes qu'elles avait essuyées ; mais les citoyens, convaincus que c'était le seul moyen d'abattre la puissance carthaginoise, firent tous leurs efforts pour construire une nouvelle flotte. Tout riche particulier fit faire une quinquérème à ses frais : ceux qui avaient moins de fortune donnèrent des armes ou des esclaves pour en faire des rameurs. Quand on eut ainsi formé une flotte considérable, le sénat en remit le commandement au consul Lutatius Catulus, qu'il chargea d'une expédition en Sicile.

7. Victoire des Romains aux îles Égates. — Ce général eut le bonheur de rencontrer près des îles Égates, vis-à-vis de Lilybée, une flotte carthaginoise plus chargée de provisions et de vivres que d'armes et de soldats. Cette flotte allait au secours d'Amilcar, qui, après l'avoir débarrassée de ses munitions, devait la remplir de l'élite de ses troupes. Lutatius n'eut pas de peine à vaincre ces vaisseaux qui ne pouvaient se mouvoir, et qui étaient sans défenseurs. D'après Polybe, les Romains détruisirent cent vingt galères, et tuèrent presque tous les hommes qui les montaient. Cette victoire les rendait maîtres de la mer, et leur permettait d'affamer Amilcar dans les villes qu'il conservait encore.

8. Traité de paix. — Carthage aurait pu réparer ce désastre avec un homme de génie comme Amilcar ; mais elle aima mieux faire la paix que

de consentir à de nouveaux sacrifices d'argent et de troupes. Les Romains victorieux en dictèrent ainsi les conditions: « Les Carthaginois payeront aux Romains trois mille deux cents talents en dix ans: ils rendront sans rançon tous les prisonniers; ils quitteront la Sicile et toutes les îles voisines, et ils respecteront Hiéron de Syracuse, l'allié des Romains. » La Sicile carthaginoise fut réduite en province romaine; on y envoya un questeur pour lever les impôts, et un préteur pour rendre la justice et commander les troupes. Ainsi se termina la première guerre punique qui avait duré vingt-trois ans (264-241).

QUESTIONNAIRE.

1. A quelle occasion les Romains passèrent-ils en Sicile? Quel fut leur premier succès? Que fit Valérius Messala?

2. Quel fut le consul qui remporta la première victoire navale? A quel stratagème eut-il recours? Quels honneurs le sénat accorda-t-il à Duilius?

3. De quelles îles les Romains s'emparèrent-ils? Quel est le projet qu'ils conçurent? Quelle victoire remporta Régulus?

4. Où débarqua-t-il en Afrique? Quels furent ses succès? Par qui fut-il fait prisonnier? Quel conseil donna-t-il à ses concitoyens? Comment mourut-il? Quelles représailles exerça sa femme Marcia?

5. Quelle était la position des Romains en Sicile après leur victoire de Panorme? Où Appius Pulcher attaqua-t-il la flotte carthaginoise? Quelle fut la cause de sa défaite?

6. Quel est le général que Carthage envoya en Sicile? Quels furent les succès d'Amilcar? Comment les Romains équipèrent-ils une nouvelle flotte?

7. A qui le commandement en fut-il confié? Quelle victoire remporta Lutatius? Quelles en furent les conséquences?

8. A quelles conditions Carthage fit-elle la paix? Que devint la Sicile carthaginoise? Quels sont les magistrats qui administrèrent cette province?

CHAPITRE VII

CONQUÊTES DE ROME ET DE CARTHAGE DANS L'INTERVALLE QUI S'ÉCOULA ENTRE LA PREMIÈRE ET LA SECONDE GUERRE PUNIQUE (241-218).

Révolte des mercenaires contre Carthage. La guerre inexpiable. Conquêtes des Carthaginois. Conquêtes des Romains. Expéditions dans la Gaule cisalpine. Soumission de l'Insubrie. Conquête de l'Istrie. Rupture de Carthage avec Rome.

1. RÉVOLTE DES MERCENAIRES CONTRE CARTHAGE. — Lorsque le traité de paix fut signé, Amilcar renonça au commandement des troupes carthaginoises. Son successeur, Giscon, renvoya de Sicile en Afrique ses soldats mercenaires non soldés. Il les fit passer par détachements sur le continent, afin de laisser à la république le temps de régler leurs comptes et de les licencier. Le trésor public était presque épuisé. On voulut marchander les services de ces guerriers, et leur faire une réduction. Ils refusèrent, et leur nombre s'étant accru tous les jours par suite des nouveaux débarquements, ils devinrent menaçants. Les Carthaginois, tremblants, se livrèrent à leur discrétion.

Leurs exigences furent alors sans bornes. Après le payement de leur solde, ils voulaient qu'on les indemnisât de leurs chevaux, qu'on évaluât les vivres qui leur étaient dus au prix qu'ils s'étaient vendus pendant la guerre, et ils élevèrent mille

autres prétentions qui désespérèrent l'avarice des Carthaginois.

2. La guerre inexpiable. — On leur envoya un de leurs anciens généraux, Giscon, qui avait leur confiance; ils le chargèrent de chaînes et s'emparèrent de l'or qu'il avait apporté. Dans sa détresse, la république fut obligée d'avoir recours au génie d'Amilcar.

Cet habile général gagna les Numides, et, en recevant les transfuges avec bonté, il encouragea la désertion parmi les rebelles, qu'il repoussa vers les montagnes; il les enferma dans le défilé de la Hache où ils furent en proie à toutes les horreurs de la faim. Ceux qui échappèrent à cette mort furent exterminés dans une grande bataille. Mathos, leur chef, fut fait prisonnier, et Amilcar le livra à la populace de Carthage, qui se vengea sur lui de toutes ses frayeurs. Les atrocités qui se commirent firent appeler cette guerre *la guerre inexpiable.*

3. Conquêtes des Carthaginois. — Après avoir délivré sa patrie de ces brigands, Amilcar fit la conquête de la Numidie et de la Mauritanie, et étendit ainsi jusqu'à l'Océan les possessions de Carthage en Afrique. Il passa ensuite le détroit de Gibraltar, et entreprit la conquête de l'Espagne. Il était déjà maître de toute la côte occidentale, lorsqu'il périt dans un combat contre les Lusitaniens.

Son gendre, Asdrubal, prit le commandement de l'armée. Négociateur habile, il s'attacha en peu

de temps presque tous les princes de la péninsule. Les Romains, inquiets de ses progrès, interposèrent leur médiation et conclurent avec lui un traité qui fixait l'Èbre comme limite aux possessions carthaginoises. Ce fut après ce traité qu'Asdrubal fonda sur la côte orientale de la péninsule l'opulente ville de Carthagène, destinée à affermir toutes ses conquêtes.

4. CONQUÊTES DES ROMAINS. — Pendant ce temps, Rome ajoutait à ses possessions la Sardaigne et la Corse, une partie de l'Illyrie, la Gaule circompadane et l'Istrie.

Pour pénétrer en Sardaigne, le sénat profita d'une révolte de ces insulaires contre les Carthaginois ; sous le prétexte de les secourir, il les réduisit sous sa domination. Il se fit aussi céder la Corse ; mais il lui fallut huit années pour la soumettre. Il fit de ces deux îles une province qu'il plaça comme la Sicile sous la juridiction d'un préteur.

Les Illyriens ayant exercé leurs pirateries sur des marchands italiens qui sortaient du port de Brindes, Rome profita de cette circonstance pour descendre sur le continent grec, et s'empara de Corcyre, d'Apollonie et de Dyrrachium. Elle fit part de ses succès aux Étoliens et aux Achéens. La Grèce fut flattée de cette déférence et admit le peuple romain aux jeux Isthmiques.

5. EXPÉDITIONS DANS LA GAULE CISALPINE. — Rome, touchant par l'Illyrie aux frontières de la Grèce, voulut s'emparer de l'Italie septentrio-

nale et s'étendre jusqu'à la barrière des Alpes; mais elle rencontra une résistance énergique. Les Boïens et les Insubres appelèrent à leur secours des Gaulois transalpins, qui n'avaient d'autres armes que le vieux *gèse* (1) et qu'on nomma pour ce motif *Gésates*. Cette coalition remplit d'effroi Rome tout entière. On avait consulté les livres sibyllins, et on y avait lu que les Gaulois prendraient deux fois possession du sol. Pour éluder l'oracle, les prêtres firent enterrer vivants deux Gaulois, un homme et une femme.

Le sénat déclara qu'il y avait *tumulte* (2), et on enrôla tous les hommes en état de porter les armes. On laissa les Barbares s'avancer jusqu'à la hauteur du cap Télamone, à trois journées de Rome. Ils furent vaincus, et laissèrent quarante mille hommes sur le champ de bataille.

6. Soumission de l'Insubrie. — Après cette victoire, Rome reçut la soumission des Cénomans, des Lingons et des Boïens. Seuls les Insubres résistèrent. Les Romains franchirent le Pô, et ravagèrent tout le pays jusqu'aux Alpes. Le consul Marcellus tua en combat singulier le roi des Gésates, Viridomar, et consacra à Jupiter Férétrien les troisièmes dépouilles opimes qui aient été offertes depuis Romulus.

Cette brillante action enflamma le courage de

(1) Le *gèse* était une espèce de lance ou d'épieu dont se servaient les Gaulois qui occupaient les bords du Rhône.

(2) Le sénat faisait cette déclaration quand il y avait un grand danger; dans ce cas tout le monde prenait l'habit de guerre, et les consuls faisaient des levées en masse.

ses soldats; ils taillèrent en pièces les Insubres et s'emparèrent de Médiolanum (Milan), leur capitale. Le sénat et le peuple honorèrent Marcellus, à son retour, du plus beau triomphe que l'on eût vu à Rome.

7. Conquête de l'Istrie. — On entreprit ensuite la conquête de l'Istrie, qui s'étendait de la Gaule cisalpine à l'Illyrie, et dont la possession devait rendre les Romains maîtres de l'une des portes de l'Italie. On prit pour prétexte les brigandages que les Istriens commettaient sur mer, et on leur reprocha d'avoir pris et pillé quelques vaisseaux chargés de blé, appartenant à la république. Les consuls Cornélius et Rufus soumirent cette province. Toutefois la victoire coûta cher aux Romains, et les deux consuls n'obtinrent pas les honneurs du triomphe.

8. Rupture de Carthage avec Rome. — Après la mort d'Asdrubal, son beau-frère, Annibal, fils du grand Amilcar, fut mis à la tête de l'armée carthaginoise en Espagne. Il se rendit maître de l'intérieur de ce pays, comme il l'était des côtes, puis il attaqua Sagonte, l'alliée des Romains, dont le dernier traité stipulait l'indépendance. Il employa 150,000 hommes au siége de cette ville, dont il ne put s'emparer qu'au bout de huit mois.

Les Romains lui avaient envoyé des ambassadeurs pour le sommer de respecter les anciens traités, il ne daigna pas même les recevoir, et les renvoya à Carthage.

Après la prise de Sagonte, Rome demanda haute-

ment satisfaction. Fabius, chef de l'ambassade, voyant la discussion se prolonger au sein du sénat carthaginois, releva un pan de sa robe et dit : « Je vous apporte ici la paix ou la guerre, choisissez ! » On lui répondit avec la même fierté : « Choisissez vous-même ! » Alors Fabius laissant retomber sa toge : « Je vous donne la guerre. — Eh bien ! reprirent les Carthaginois, nous l'acceptons, et nous saurons la soutenir. » Ainsi fut résolue la seconde guerre punique.

QUESTIONNAIRE.

1. Que se passa-t-il à Carthage après la conclusion de la paix ? Pourquoi les mercenaires se révoltèrent-ils ? Quelles furent leurs exigences ?
2. Par qui Carthage fut-elle sauvée ? Quel fut le sort des rebelles ? Comment se nomma cette guerre ?
3. Quelles conquêtes fit Amilcar ? Par qui fut-il remplacé ? Quelle ville Asdrubal fonda-t-il en Espagne ?
4. Quelles sont les îles dont les Romains s'emparèrent ? Quelle conquête firent-ils sur le continent grec ?
5. Pourquoi attaquèrent-ils la Gaule cisalpine ? Quelle résistance rencontrèrent-ils ? Où défirent-ils les Gaulois ?
6. De quel pays s'emparèrent-ils ? Par qui furent consacrées les troisièmes dépouilles opimes ?
7. A quelle occasion firent-ils la conquête de l'Istrie ?
8. Quel est le général carthaginois qui remplaça Asdrubal ? Quelle ville attaqua-t-il contrairement aux traités ? Comment Annibal reçut-il les ambassadeurs romains ? De quelle manière la seconde guerre punique fut-elle déclarée ?

CHAPITRE VIII

DE LA SECONDE GUERRE PUNIQUE (218-201).

Caractère d'Annibal. Annibal en Gaule. Passage des Alpes. Bataille du Tésin. Bataille de la Trébie. Bataille de Trasimène. Dictature de Fabius le Temporiseur. Bataille de Cannes.

1. Caractère d'Annibal. — Annibal ressemblait tellement à son père Amilcar, que les vieux soldats carthaginois croyaient voir en lui l'image vivante de leur ancien général. C'était le même feu dans les yeux, la même vigueur dans les traits du visage; on ne s'entretenait que de son génie et de son courage. C'étaient là ses seules vertus. On ne pouvait demander ni humanité, ni religion, ni moralité, ni bonne foi, à un homme élevé dans un camp où l'on ne connaissait ni culte ni serment. Dès son enfance son père lui avait inspiré la haine du nom romain. A neuf ans, il lui fit jurer qu'il serait éternellement l'ennemi de Rome; ce fut peut être le seul serment qu'Annibal observa religieusement.

Quand la guerre fut déclarée, il comprit que les Romains ne pouvaient être vaincus qu'en Italie, et il résolut d'aller les trouver au centre de leur empire, en s'ouvrant une route à travers les Alpes.

2. Annibal en Gaule. — Ayant réuni une armée de cent mille hommes, il partit de Cartha-

gène, franchit l'Èbre, descendit le versant septentrional des Pyrénées, et arriva jusque sur les rives du Rhône, sans rencontrer aucun obstacle. Les Volkes lui disputèrent le passage de ce fleuve; mais il eut l'adresse de tourner leur armée, et de les forcer à se disperser dans les bourgades voisines. Il évita également les légions romaines qui l'attendaient près de Marseille, et, après avoir passé le Rhône, il suivit la Durance, qu'il remonta jusqu'au pied des Alpes.

5. Passage des Alpes. — On était alors dans les derniers jours d'octobre. A l'aspect de ces montagnes couvertes de neige et de glace, et peuplées d'hommes à demi sauvages, le courage faillit manquer aux soldats de Carthage. Après neuf jours d'incroyables fatigues et de dangers sans nombre, ils arrivèrent au sommet. Pour les encourager, Annibal leur montrait de ces hauteurs les campagnes magnifiques arrosées par le Pô, et, plus loin, le lieu où devait être cette Rome qui, disait-il, serait bientôt leur proie.

La descente présenta également d'immenses difficultés. « Le revers italique des Alpes se trouva beaucoup plus roide et plus court que l'autre. Ce n'étaient que des rampes étroites et glissantes, qu'on osait à peine descendre, en tâtonnant des pieds et en s'accrochant aux broussailles. Tout à coup on se trouva arrêté par un éboulement de terre, qui avait formé un précipice de mille pieds. Il n'y avait pas moyen d'avancer ni de reculer; il était tombé de nouvelles neiges sur celles de l'hi-

ver précédent. La première, foulée par tant d'hommes, fondait sur l'autre et formait un verglas: les hommes ne pouvaient se soutenir, les bêtes de somme brisaient la glace et y restaient engagées comme dans un piége. Il fallut tailler un chemin dans le roc vif, en employant le fer et le feu. »

4. Bataille du Tésin. — En arrivant dans la Gaule cisalpine, Annibal n'avait plus que vingt-six mille hommes, mais il avait compté sur la défection des Gaulois. Pour engager ces tribus à se soulever, il comprit qu'il devait se signaler par une action d'éclat. Il attaqua sur le Tésin l'armée du consul Scipion; celui-ci s'était d'abord dirigé vers l'Espagne, mais il avait rebroussé chemin, en apprenant la marche audacieuse d'Annibal. Ce premier combat ne fut qu'un combat de cavalerie. Le consul fut blessé, et il aurait péri si son fils ne s'était jeté au-devant de lui pour le couvrir de son bouclier. Les Romains furent forcés de repasser le Pô; ils allèrent se joindre à une autre armée consulaire qui se trouvait derrière la Trébie.

5. Bataille de la Trébie. — Après sa victoire du Tésin, les Insubres, les Boïens et les Cénomans se joignirent à Annibal et renforcèrent son armée. Le général carthaginois attira dans une embuscade le consul Sempronius, qui venait de passer la Trébie, et le défit complétement. Trente mille Romains restèrent sur le champ de bataille, tandis qu'Annibal ne perdit que quatre mille

Gaulois auxiliaires. Cette nouvelle victoire décida toute la Gaule cisalpine à rompre sans retour avec Rome. Des guerriers accoururent en foule sous les étendards d'Annibal qui, au printemps suivant, se vit à la tête d'une armée de quatre-vingt-dix mille hommes.

6. Bataille de Trasimène. — Ces barbares auraient voulu marcher de suite contre Rome ; sur leurs instances, Annibal franchit l'Apennin et pénétra en Étrurie. Il eut à traverser d'immenses marais où, pendant quatre jours et trois nuits, l'armée resta enfoncée dans l'eau et la boue sans prendre ni repos ni sommeil. Annibal, monté sur le dernier éléphant qui lui restât, perdit un œil par suite de la fatigue des veilles et de l'humidité des nuits.

Enfin il rencontra les Romains près du lac de Trasimène (1). Ceux-ci avaient pour chef le consul Flaminius, qui se croyait fort de la victoire. Le rusé Carthaginois profita de la présomption de son adversaire pour l'attirer dans un vallon resserré où il pût envelopper son armée. Le choc fut si violent que les combattants ne sentirent pas un tremblement de terre qui eut lieu pendant l'action, et qui renversa des villes entières. Flaminius resta sur le champ de bataille avec quinze mille hommes ; il y eut autant de prisonniers.

7. Dictature de Fabius le Temporiseur. —

(1) Le lac de Trasimène, aujourd'hui *lac de Pérouse*, entre Clusium et Pérusia, dans l'ancienne Etrurie.

Quand on apprit cette défaite à Rome, la consternation fut générale. On élut pour dictateur Fabius Maximus, surnommé le *Temporiseur*, parce qu'il adopta pour plan systématique de fatiguer l'ennemi par des marches nombreuses et habiles, et de l'user peu à peu sans engager de grande bataille. Il ne campait que sur les hauteurs, coupait les vivres à l'ennemi, le harcelait sans cesse, et prétendait ainsi le détruire, en lui enlevant chaque jour une partie de ses forces.

Le peuple ne comprit pas tout d'abord la sagesse de ces lenteurs. Les soldats souffraient de se voir en face d'Annibal sans pouvoir en venir aux mains; on soupçonna même le dictateur de trahison. Son maître de la cavalerie, Minucius, ayant un jour remporté sur les Carthaginois un léger avantage, le peuple en profita pour égaler ses pouvoirs à ceux du dictateur. Minucius voulut s'empresser de justifier cette marque de confiance par quelque exploit, et il attaqua imprudemment Annibal. Il allait périr avec toute son armée, lorsque Fabius, touché du danger qu'il courait, s'empressa de voler à son secours. Il le tira des mains des Carthaginois, et Minucius, reconnaissant, le proclama son père et son sauveur.

8. Bataille de Cannes (216). — Fabius ayant abdiqué la dictature, on élut consuls Paul-Emile patricien et Térentius Varron, qui appartenait au parti populaire. Paul-Emile avait la même manière de voir que le Temporiseur; Varron,

au contraire, avait l'humeur impétueuse et bouillante du peuple. Cette division perdit l'armée romaine. Les lenteurs de Paul-Emile excitèrent l'ardeur de Varron, qui engagea témérairement la bataille sur les bords de l'Aufide, dans les plaines de Cannes, en Apulie. Annibal avait eu l'adresse de placer son armée de manière qu'elle eût à dos un vent impétueux qui, soulevant une poussière brûlante, la portait par-dessus les phalanges carthaginoises dans les bataillons des Romains. Ce fut moins un combat qu'une extermination. Paul-Emile resta sur le champ de bataille avec ses deux questeurs, quatre-vingts sénateurs et personnages consulaires, vingt et un tribuns légionnaires, une foule de chevaliers et soixante-dix mille soldats.

Après sa défaite, Varron se rendit à Rome. Ses concitoyens firent preuve en cette circonstance d'une grandeur d'âme admirable. Le sénat et le peuple allèrent à la rencontre du consul, et Fabius le loua, au nom de la république, de n'avoir pas désespéré d'elle dans une si grande calamité, et d'être revenu se mettre à la tête des affaires pour exécuter les lois et gouverner les citoyens qu'il ne croyait pas perdus sans ressource.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel était le caractère d'Annibal? Quel serment fit-il dans son enfance? Quel fut son plan d'attaque contre les Romains?

2. Quelle marche suivit-il? Quels fleuves franchit-il avant d'arriver au pied des Alpes?

3. Quelle impression les Alpes produisirent-elles sur ses soldats? Comment les passa-t-il?

4. Quelle fut la première bataille qu'il gagna? Que devinrent les Romains?

5. Que firent les Gaulois à

la suite de cette victoire ? Où Annibal défit-il Sempronius ? Quelles furent les conséquences de sa victoire à la Trébie ?

6. Où se dirigea Annibal ? Quelles fatigues eut-il à supporter ? Quelle fut sa troisième victoire ?

7. Qui les Romains élurent-ils dictateur ? Quelle était la tactique de Fabius ? Quelle faute fit Minucius ? Comment fut-elle réparée ?

8. Quels consuls élut-on après la dictature de Fabius ? Quel était leur caractère ? Quels furent les désastres de la bataille de Cannes ? Avec quelle constance Rome soutint-elle cette défaite ?

CHAPITRE IX

SUITE DE LA SECONDE GUERRE PUNIQUE (216-201).

État des forces d'Annibal après la bataille de Cannes. Ambassade de Magon à Carthage. Quadruple guerre excitée par Annibal. Siége de Syracuse. Archimède. Revers d'Annibal. Bataille du Métaure. Exploits de Scipion en Espagne. Son passage en Afrique. Rappel d'Annibal. Bataille de Zama. Traité qui met fin à la seconde guerre punique.

1. ÉTAT DES FORCES D'ANNIBAL APRÈS LA BATAILLE DE CANNES. — Après la bataille de Cannes, Annibal vit les Samnites, les Lucaniens, les Brutiens et tous les peuples de l'Italie méridionale se donner à lui, comme auparavant, les Gaulois de l'Italie septentrionale. Cependant ces nouveaux alliés ne lui fournissaient pas de soldats, et il voyait son armée réduite à vingt-six mille hommes. « Laissez-moi prendre les devants, lui disait l'impétueux Maharbal, et dans cinq jours vous souperez au Capitole. » Annibal crut plus prudent de se retirer à Capoue pour y passer l'hiver. Au lieu de s'y livrer à un repos énervant pour lui et pour ses troupes, comme on l'a

tant de fois répété, il ne cessa de déployer la plus grande activité.

2. Ambassade de Magon a Carthage. — Il envoya d'abord Magon son frère à Carthage, pour solliciter du sénat les renforts dont il avait besoin. Magon fit le récit des victoires d'Annibal, et, pour qu'on pût juger de l'importance de la dernière, il répandit au milieu de l'assemblée trois boisseaux d'anneaux d'or enlevés aux chevaliers romains morts sur le champ de bataille. Hannon, chef de la faction opposée, qui redoutait presque autant les victoires d'Annibal que celles des Romains, répondit : « Si Annibal est vainqueur, il n'a pas besoin de secours; s'il est vaincu, il nous trompe et n'en mérite pas. » Magon ne put triompher de ces dispositions fâcheuses, et n'obtint qu'un renfort insignifiant.

3. Quadruple guerre excitée par Annibal. — Se voyant abandonné de ses concitoyens, Annibal n'eut d'autre ressource que de susciter des ennemis aux Romains. Il souleva la Sardaigne, attira Syracuse dans son alliance, fit promettre à Philippe III, roi de Macédoine, de lui envoyer deux cents vaisseaux, et appela d'Espagne son frère Asdrubal. Cette quadruple guerre obligeait Rome à diviser ses forces, et permettait à Annibal d'agir plus vivement dans l'intérieur de l'Italie.

Ses alliés ne surent pas exécuter avec assez d'ensemble le plan que son génie avait conçu. Le roi de Macédoine perdit son temps au siége d'A-

pollonie, et se laissa surprendre par le général romain Valérius, qui brûla sa flotte et le contraignit à s'enfuir.

4. Siége de Syracuse. — Archimède. — En Sicile, la mort d'Hiéron, l'allié fidèle des Romains, fit prévaloir pendant quelque temps le parti carthaginois. Le sénat envoya contre Syracuse le consul Marcellus, que sa bravoure avait fait surnommer l'Épée de Rome, comme Fabius en avait été surnommé le Bouclier. Pendant trois ans le génie d'Archimède paralysa tous les efforts du consul.

Archimède était un célèbre géomètre, qui mit le comble à sa gloire en employant ses talents à la défense de sa patrie. Chaque jour il inventait de nouvelles machines qui causaient l'effroi des assiégeants. Tantôt il écrasait la flotte romaine en lançant des blocs de pierre énormes; ou bien, après avoir enlevé les vaisseaux dans les airs, il les laissait tomber dans la mer, où ils se brisaient. Il construisit des miroirs ardents, avec lesquels il brûlait à de grandes distances les flottes des Romains. Quand les soldats apercevaient un nouvel objet sur les murailles, ils prenaient la fuite, en disant que c'était encore une invention d'Archimède.

Il recula ainsi la prise de Syracuse, jusqu'à ce qu'enfin les Romains emportassent cette ville par surprise. Marcellus voulut rendre hommage au génie du célèbre mécanicien, en défendant qu'on se portât à la moindre violence envers

lui ; il promit même une récompense à ceux de ses soldats qui le lui amèneraient sain et sauf; mais ces précautions furent inutiles. Le profond géomètre, tout occupé de la solution d'un problème, ne s'aperçut même pas que l'ennemi était maître de la ville; il traçait quelques figures sur le sable, quand un soldat vint brusquement lui donner l'ordre de le suivre. Archimède le pria d'attendre qu'il eût fini son opération géométrique, mais le soldat, prenant son silence pour du dédain, le perça de son épée. Marcellus lui fit rendre avec pompe les derniers devoirs et lui éleva un tombeau.

5. Revers d'Annibal. — La prise de Syracuse rendit la Sicile aux Romains. On croyait Annibal abattu et renversé, lorsque, menaçant et terrible, il se releva tout à coup, surprit Tarente, et marcha contre Rome elle-même. Il pensait qu'Appius, effrayé de cette attaque, lèverait le siége de Capoue, et il espérait qu'après avoir fait trembler les Romains dans leurs murs, il se retournerait contre le consul, et l'écraserait dans sa route. Le courage des Romains déconcerta une fois encore ses calculs; les légions le défièrent au lieu de se laisser intimider par ses menaces, et Appius n'ayant point quitté ses retranchements, Capoue fut obligée de lui ouvrir ses portes. Fabius reprit ensuite Tarente, de sorte qu'Annibal se vit cerner dans l'Italie méridionale.

6. Bataille du Métaure. — Annibal sortit de

ce mauvais pas par une victoire qu'il remporta sur Marcellus. Asdrubal, son frère, avait quitté l'Espagne; après avoir franchi les Alpes, il était entré dans la Gaule cisalpine avec cinquante mille combattants. C'en eût été fait de Rome, s'il eût pu opérer sa jonction avec Annibal; mais il perdit du temps au siége de Placentia, et laissa les deux consuls Salinator et Néron réunir contre lui leurs armées.

Ils le rencontrèrent sur les rives du Métaure. Asdrubal, en voyant devant lui les deux consuls, crut que son frère avait été tué, et songea plutôt à battre en retraite qu'à combattre. Ce découragement mit le désordre dans son armée, qui fut taillée en pièces. Le lendemain de cette victoire, Néron retourna dans le Brutium avec plus de rapidité qu'il n'en était parti, et fit jeter dans le camp d'Annibal la tête d'Asrudbal. A cette vue, l'intrépide Carthaginois se contenta de dire amèrement : « Je reconnais la fortune de Carthage.» Il concentra toutes ses forces dans le Brutium, où il resta encore cinq années.

7. Exploits de Scipion en Espagne. —Depuis le commencement de la seconde guerre punique les Romains n'avaient eu que des revers en Espagne. Cnéus et Cornélius Scipion y avaient été successivement défaits, et la Péninsule paraissait perdue pour les Romains.

Publius Scipion, fils de Cornélius, s'offrit pour réparer les défaites de son oncle et de son père. A peine âgé de vingt-quatre ans, il fut néanmoins

élu préteur. A son arrivée en Espagne, il conçut le plan le plus audacieux. Il partit des bords de l'Ebre et, sans confier son dessein à personne, il arriva sous les murs de Carthagène, où se trouvaient le trésor et l'arsenal des Carthaginois. Il s'en empara, traita avec générosité les otages que les Carthaginois avaient exigés des Espagnols, et par sa bonté s'attacha tous ces peuples, qui lui donnèrent dans leur enthousiasme le titre de roi. Il battit successivement tous les généraux carthaginois, et leur enleva leurs possessions dans la Péninsule.

8. Son passage en Afrique (204). — Dans sa pensée, cette conquête n'était qu'un acheminement vers l'Afrique. De retour à Rome, il proposa au sénat de passer le détroit, bien convaincu que le seul moyen de faire sortir Annibal d'Italie, c'était d'attaquer Carthage. Fabius ne pouvait comprendre un pareil dessein; il le combattit de toutes ses forces, mais inutilement. Scipion fut élu consul, et on lui donna toute liberté d'action.

La flotte romaine aborda en Afrique au Beau-Promontoire. Scipion fit alliance avec Massinissa, roi des Numides, mais il eut contre lui Syphax, roi de la Numidie césarienne, que les Carthaginois avaient gagné. Les résultats de la première campagne furent assez insignifiants. Dans la seconde, Scipion surprit Asdrubal et Syphax, mit le feu dans leur camp, formé de huttes de paille et de jonc, et détruisit leur armée en une nuit. Il remporta une seconde victoire à la journée des

Grandes-Plaines, et se trouva maître du pays des Numides.

9. Rappel d'Annibal. — Les Carthaginois, inquiets, résolurent de rappeler Annibal d'Italie. L'irréconciliable ennemi des Romains frémit de rage en apprenant cette nouvelle. Ses adieux furent sanglants ; il fit égorger tous les soldats mercenaires qui refusèrent de le suivre. Il mit ensuite à la voile, vers la petite Syrte, et aborda heureusement en Afrique, où il était attendu comme un sauveur.

10. Bataille de Zama (202). — Annibal établit son camp à Zama, à cent cinquante kilomètres sud-ouest de Carthage, près d'un affluent du Bagradas. Avant d'en venir aux mains, il eut une entrevue avec Scipion pour lui proposer la paix. « Nous vous cédons, lui dit-il, la Sicile, la Sardaigne et l'Espagne, la mer nous séparera ; que vous faut-il encore? » Il fallait à Scipion l'honneur d'avoir vaincu Annibal, et il refusa les propositions qui lui étaient faites. Annibal, forcé de combattre, conçut un ordre de bataille dont les savantes combinaisons ont excité l'admiration des grands capitaines. Mais la fortune se déclara contre Carthage, et, malgré son génie, Annibal fut vaincu.

11. Traité de paix. — De retour à Carthage, trente-cinq ans après en être sorti, Annibal fut le premier à conseiller la paix. Spicion y mit pour condition que Carthage renoncerait à ses

possessions hors d'Afrique; qu'elle ne ferait aucune guerre même en Afrique sans la permission du peuple romain, qu'elle payerait en cinquante ans dix mille talents; qu'elle livrerait aux Romains ses prisonniers, ses transfuges, ses éléphants, et tous ses navires à l'exception de dix.

Les Carthaginois ne s'affligèrent que quand il fallut faire le premier payement du tribut convenu. Annibal se mit à rire. « C'est, dit-il, quand on nous enlevait nos vaisseaux et nos armes qu'il fallait pleurer; c'est le moindre de vos maux qui vous coûte le plus de regret. » Scipion donna le titre de roi et les États de ses ancêtres au Numide Massinissa, et alla jouir à Rome du triomphe le plus splendide. On lui donna le surnom d'*Africain*, et on décréta que sa statue serait placée dans le temple de Jupiter, et qu'on la porterait en triomphe chaque année à pareil jour.

QUESTIONNAIRE.

1. Quels peuples se joignirent à Annibal après la bataille de Cannes? Pourquoi ne marcha-t-il pas contre Rome? Où se retira-t-il?

2. Que demanda-t-il à ses concitoyens? Quelle réponse lui fit-on?

3. Quelles guerres suscita-t-il aux Romains? Quel désastre essuya Philippe III?

4. Quelle résistance fit Syracuse? Par qui était-elle défendue? Comment mourut Archimède?

5. Quel dessein conçut Annibal? Quels furent ses mécomptes?

6. Sur qui comptait-il encore? Où Asdrubal fut-il défait? Que dit Annibal à la vue de la tête de son frère?

7. Quels avaient été les revers des Romains en Espagne? Que fit Scipion pour les réparer?

8. Quel projet conçut-il? Par qui fut-il combattu? Où aborda la flotte romaine en Afrique? Quels furent les premiers succès de Scipion?

9. Quels furent les sentiments d'Annibal quand Carthage le

rappela d'Italie? Que fit-il de cruel avant son départ?
10. Où rencontra-t-il les Romains? Quelle proposition fit-il à Scipion?
11. Quelles conditions Scipion imposa-t-il aux Carthaginois? Quels furent les sentiments des vaincus? Quel surnom donna-t-on à Scipion? Que fit-on pour perpétuer le souvenir de sa victoire?

CHAPITRE X

GUERRES CONTRE LA MACÉDOINE ET LA SYRIE (201-146).

Guerre contre Philippe de Macédoine. Bataille de Cynoscéphales. Proclamation de la liberté de la Grèce. Annibal chez Antiochus. Batailles des Thermopyles et de Magnésie. Les Romains en Asie. Mort d'Annibal. Mort de Scipion.

1. Guerre contre Philippe de Macédoine. — Après avoir humilié Carthage, le peuple romain aurait voulu jouir en repos de ses triomphes; mais le sénat voyait dans le roi de Macédoine, Philippe III, un voisin redoutable. Il rappela son ancienne alliance avec Annibal, ses attaques contre les villes libres de la Grèce et de l'Asie, et fit partager son sentiment à la multitude. La guerre fut résolue. On n'obtint de brillants résultats que sous le consulat de Flamininus. Négociateur aussi habile qu'excellent général, Flamininus eut l'adresse de séparer la cause des Grecs de celle du roi de Macédoine, et de persuader aux Thessaliens, aux Achéens et aux Thébains, qu'il n'avait d'autre but que de les affranchir de la tyrannique domination de Philippe.

2. Bataille de Cynoscéphales. — Quand Flamininus eut fait alliance avec les villes grecques,

il s'avança en Thessalie contre le roi de Macédoine. Il rencontra son armée dans une plaine parsemée de collines, dont les sommets ressemblaient à des têtes de chiens, et qu'on appelait pour ce motif *Cynoscéphales* (1). Au commencement de l'action, les légions romaines plièrent, mais l'inégalité du terrain leur donna bientôt l'avantage sur la phalange, et 8,000 Macédoniens restèrent sur le champ de bataille. Philippe, n'ayant plus d'armée, dut accepter les propositions que Flamininus lui dicta. Il promit de renoncer à tout ce qu'il possédait en Grèce, de se restreindre à la Macédoine, de détruire sa flotte à l'exception de cinq vaisseaux, de réduire son armée à 500 hommes et de payer aux Romains mille talents en dix ans. C'était abdiquer la royauté et remettre ses États entre les mains de ses vainqueurs.

3. PROCLAMATION DE LA LIBERTÉ DE LA GRÈCE. — Flamininus se rendit ensuite à Corinthe, pour assister à la célébration des jeux Isthmiques. Aussitôt que le peuple y fut rassemblé, il fit annoncer par un héraut « Que le sénat et le peuple romain accordaient la liberté à tous les Grecs, et leur laissaient le pouvoir de vivre selon leurs lois. » Son but était de livrer ce pays à ses anciennes divisions, et d'en préparer l'asservissement, en paraissant défendre ses intérêts. Les Grecs accueillirent cette perfide concession avec les plus vifs transports. Dans leur enthousiasme,

(1) Ces collines sont près de Pharsale et de Larisse.

ils prodiguèrent à Flamininus les fleurs et les couronnes, et l'appelèrent le défenseur et le sauveur de la Grèce.

4. Annibal chez Antiochus. — Rome songeait d'ailleurs à porter ses armes d'un autre côté. Annibal régnait à Carthage en qualité de *suffète*. Cet homme extraordinaire, non moins étonnant pendant la paix que pendant la guerre, avait réréformé les institutions administratives de son pays, il avait rétabli l'ordre dans les finances et reconstitué l'armée. Il conseillait aux Carthaginois de profiter de la guerre des Romains contre la Macédoine pour rompre le dernier traité. Rome, inquiète des projets de son implacable ennemi, demanda son exil et l'obtint. Annibal se retira chez Antiochus, roi de Syrie.

Ce prince avait de grandes prétentions, mais il était d'un esprit peu élevé. Annibal voulait qu'il allât attaquer les Romains en Italie. « Donnez-moi seulement, disait-il, cent vaisseaux et onze mille hommes, et j'anéantis Rome et toute sa puissance. » Le roi de Syrie aima mieux en croire les Étoliens qui lui promettaient de lui livrer la Grèce, aussitôt qu'il s'y présenterait.

5. Batailles des Thermopyles, et de Magnésie (190). — Au lieu de pousser la guerre avec vigueur, il laissa les Romains achever leurs préparatifs et se fortifia aux Thermopyles, croyant avoir fermé tout accès à l'ennemi. Mais Caton, l'un des tribuns légionnaires, se rappelant le détour qu'avaient fait autrefois les Perses pour pé-

nétrer en Grèce, gravit les montagnes, et surprit les gardes avancées des Syriens et mit l'armée en fuite. Antiochus se retira à Chalcis, puis à Éphèse.

Les Romains passèrent l'Hellespont sous la conduite de Lucius Scipion, frère de l'Africain, et vinrent lui offrir la bataille près de Magnésie (1). Les Gaulois seuls combattirent avec courage ; les Syriens se laissèrent égorger, il en périt plus de cinquante-deux mille. Après une telle défaite, il fallut consentir à une paix humiliante. Antiochus s'engagea à abandonner toute l'Asie Mineure en deçà du Taurus, à payer aux Romains quinze mille talents et à livrer Annibal. Lucius Scipion reçut le surnom d'*Asiatique*.

6. Les Romains en Asie. — Pour étendre leur puissance sur l'Asie Mineure, les Romains attaquèrent les Galates, alliés d'Antiochus. Les Gaulois d'Asie firent la même faute que nos ancêtres ; ils se divisèrent, et Manlius n'eut que peu de peine à vaincre chaque tribu. Après avoir remporté deux grandes victoires, il leur dicta la paix à Apamée en Phrygie. Il se contenta de leur faire rendre les terres qu'ils avaient enlevées aux alliés des Romains, et de leur faire contracter avec Eumène, roi de Pergame et fidèle allié des Romains, une alliance intime et durable.

7. Mort d'Annibal (183). — Manlius alla triompher à Rome, où il étala les couronnes d'or qu'il avait reçues des villes d'Asie, et les immenses

(1) Magnésie, dans la Lydie, sur les bords de l'Hermus, au pied du Sipyle.

sommes qu'il avait retirées des dépouilles de l'ennemi. Après la défaite d'Antiochus, Annibal s'était réfugié chez Prusias, roi de Bithynie. Flamininus demanda à ce monarque la tête de l'illustre exilé. Prusias n'eut pas la force de résister, et aima mieux livrer le Carthaginois que de perdre sa couronne. Annibal, investi dans sa maison, vit qu'on en voulait à sa liberté; préférant la mort à l'esclavage, il prit du poison ou se fit tuer par un esclave.

8. MORT DE SCIPION (183). — Scipion, le vainqueur d'Annibal, mourut la même année dans sa villa de Linternum (1). Il s'était vu bien des fois attaqué par ses ennemis;. Caton le Censeur lui-même lui avait reproché des'être mis souvent au-dessus de la loi. Il fallut que le vainqueur d'Annibal se réduisît à soutenir le triste rôle d'accusé. Comme ses accusateurs, faute de preuves, se répandaient en reproches contre lui, il se contenta, le premier jour, de faire le récit de ses exploits; il fut écouté avec un applaudissenent universel. Le jour suivant fut encore plus glorieux pour lui. C'était l'anniversaire de la victoire de Zama; au lieu de se défendre, il s'écria : « Citoyens, c'est à pareil jour que j'ai vaincu Annibal et les Carthaginois, allons dans le Capitole en rendre grâces aux dieux ! » Le peuple le suivit avec enthousiasme. L'affaire fut cependant agitée une troisième fois; mais Scipion n'était plus à Rome.

(1) Ville ancienne de la Campanie, près de l'embouchure du Liris.

Fatigué de ces accusations, il s'était retiré dans sa maison de campagne. Il termina sa carrière dans ce modeste asile, prenant plaisir à entendre les vers d'Ennius et à en composer lui-même. Ne pouvant pardonner leur ingratitude à ses concitoyens, il demanda qu'on l'ensevelît dans le lieu de son exil, et qu'on gravât sur son tombeau ces mots amers : « Ingrate patrie, tu ne posséderas pas mes os. »

QUESTIONNAIRE.

1. Pourquoi Rome déclara-t-elle la guerre au roi de Macédoine ? Quelle fut la politique de Flamininus envers les Grecs ?

2. Où rencontra-t-il l'armée de Philippe ? Quelles conditions de paix imposa-t-il à ce roi vaincu ?

3. Quelle concession fit-il aux Grecs ? Quel en était le but ?

4. Où Annibal, chassé de Carthage, se réfugia-t-il ? Quels conseils donna-t-il à Antiochus ? Que fit ce prince ?

5. Où fut-il vaincu ? Qu'exigèrent de lui les Romains après la bataille de Magnésie ?

6. Comment les Romains triomphèrent-ils des Galates ? Quelles conditions leur imposèrent-ils ?

7. Où s'était réfugié Annibal après la défaite d'Antiochus ? Comment mourut-il ?

8. Où s'était retiré Scipion ? Que faisait-il sur la fin de sa vie ? Quelles paroles fit-il graver sur son tombeau ?

CHAPITRE XI

RÉDUCTION DE LA MACÉDOINE ET DE LA GRÈCE EN PROVINCES ROMAINES.

Projets de Philippe III. Persée. Troisième guerre de Macédoine. Bataille de Pydna. Terreur des rois à la chute de Persée. Réduction de la Macédoine en province romaine. Réduction de la Grèce en province romaine.

1. PROJETS DE PHILIPPE III. — PERSÉE. — Pour nourrir son ressentiment contre les Romains, Phi-

lippe III se faisait lire son traité deux fois par jour. Déjà il avait envoyé ses émissaires sur les rives du Danube pour acheter l'alliance des Bastarnes. Il voulait lancer ces hordes barbares sur l'Italie, pendant que lui-même soulèverait la Grèce et appellerait tous les rois à secouer le joug qui pesait sur leur tête. Il mourut au moment où il méditait ces vastes desseins.

Son fils Persée hérita de sa haine contre les Romains. Il travailla pendant six ans à accroître ses trésors, à augmenter ses armées, à remplir ses magasins et ses arsenaux. Il se mit en même temps en rapport avec le roi de Syrie, dont il épousa la fille, fit alliance avec les Épirotes et les Thessaliens, et envoya secrètement des ambassadeurs aux Carthaginois. Quand il crut le moment arrivé, il déploya les enseignes macédoniennes qu'on n'avait pas vues flotter depuis vingt ans, et commença la guerre.

2. Troisième guerre de Macédoine. — Il espérait que tous les opprimés se soulèveraient et se rangeraient sous ses étendards ; mais la crainte paralysa ces peuples qui lui avaient fait de si belles promesses, et il se trouva seul en face des Romains. Il n'en remporta pas moins tout d'abord de brillants succès. Deux armées romaines ayant été défaites, le sénat ordonna une levée de soixante mille hommes, et envoya le consul Mancinus réparer les fautes de ses prédécesseurs. Persée faillit l'envelopper dans les défilés de Tempé ; ce nouveau revers commença à

ébranler la fidélité de Prusias, des Rhodiens et d'Eumène lui-même. Le sénat comprit qu'il fallait vaincre un tel ennemi, et donna le consulat à Paul-Emile avec une armée de cent mille hommes.

3. Bataille de Pydna (168). — Cet illustre capitaine s'était signalé dans les guerres d'Espagne et de Ligurie ; on comptait à juste titre sur son génie et sa valeur. Plein de confiance, il entra en Macédoine et attaqua l'armée de Persée, campée près de Pydna, au pied du mont Olympe. La phalange fit des prodiges, mais l'inégalité du terrain la désunit encore, comme à Cynoscéphales ; Paül-Émile lança ses légionnaires dans les intervalles, et, au lieu d'une action unique, il se livra une foule de combats partiels funestes aux Macédoniens. Persée perdit trente mille hommes ; il s'enfuit dans un temple de Samothrace, d'où il sortit pour se livrer lui-même à Paul-Émile qui le conserva pour l'ornement de son triomphe.

4. Terreur des rois a la chute de Persée. — A la nouvelle de la chute de Persée, tous les rois furent saisis d'une indicible terreur. Antiochus Épiphane, roi de Syrie, qui venait de s'emparer de presque toute l'Egypte, reçut l'ordre de renoncer à sa conquête. Comme il hésitait, l'envoyé du sénat, Popilius Lænas, traça avec sa baguette un cercle autour du prince, en lui disant : « Avant de sortir de ce cercle, il faut que vous répondiez au sénat. » Antiochus promit d'obéir, et se retira de l'Egypte.

Le fils de Massinissa vint dire en plein sénat, au nom de son père, « qu'il n'avait point oublié qu'il devait son royaume au peuple romain, et que, content de l'usufruit, il reconnaissait que la propriété restait au donateur. » Puis arriva Prusias, la tête rasée, avec l'habit et le bonnet d'affranchi. « Vous voyez, dit-il, devant vous, un de vos affranchis prêt à exécuter vos ordres. » Eumène et les Rhodiens affectèrent la même soumission, pour se faire pardonner leur hésitation dans la dernière guerre.

5. Réduction de la Macédoine en province romaine (148). — Quoique le monde parût se précipiter à l'envi vers la servitude, Rome ne s'empressa pas d'incorporer à son empire les pays qu'elle avait conquis. Le sénat se borna à mettre la Macédoine hors d'état de se défendre. Il la divisa en quatre districts, et en fit une république. Vingt ans après, un imposteur du nom d'Andriscus, qui se vantait d'être le fils de Persée, ayant excité une révolte, on envoya contre lui Métellus, qui le battit et le fit prisonnier. Le sénat se décida alors à réduire ce pays en province romaine.

6. Réduction de la Grèce en province romaine (146). — Les Romains n'avaient rien entrepris contre la Grèce, tant qu'ils avaient eu à combattre la Macédoine. Après la chute de Persée, les agents de la république s'étaient emparés de l'administration des villes, et en avaient préparé l'asservissement, en habituant le peuple à obéir passivement aux ordres des Romains.

La ligue Achéenne retrouva un dernier reste de courage sous la conduite de Diœus et de Critolaüs, les seuls chefs qui se montrèrent sensibles à la voix de la liberté et du patriotisme. Elle fut vaincue une première fois à Scarphée en Locride par Métellus. Diœus en recueillit les débris et alla s'établir à Leucopétra, à l'entrée de l'isthme de Corinthe. Il fut vaincu par le consul Mummius, qui entra ensuite dans Corinthe, la détruisit de fond en comble, et proclama sur les débris fumants de cette malheureuse cité la réduction de la Grèce en province romaine.

QUESTIONNAIRE.

1. Quels étaient les projets de Philippe III? Quel fut son successeur? Quels préparatifs fit Persée?

2. Quels furent ses premiers succès? A qui le sénat remit-il le commandement de l'armée la plus puissante qu'il ait dirigée contre la Macédoine?

3. Où Paul-Emile vainquit-il Persée? Quel fut le sort de ce monarque?

4. Quelle impression sa chute produisit-elle sur les autres rois?

5. Comment la Macédoine fut-elle administrée après la chute de Persée? A quelle occasion fut-elle réduite en province romaine?

6. Quelle fut la politique du sénat envers la Grèce? Par qui la ligue Achéenne fut-elle vaincue? Qui détruisit Corinthe? Quel fut l'arrêt du vainqueur?

CHAPITRE XII

TROISIÈME GUERRE PUNIQUE (146).

Empiétements de Massinissa. Sentiment de Caton. Guerre contre Carthage. Siége de Carthage. Scipion Emilien. Prise de Carthage. Réduction de l'Afrique en province romaine.

1. EMPIÉTEMENTS DE MASSINISSA. —Les Romains avaient placé près de Carthage le Numide Massi-

nissa, pour empêcher leur infortunée rivale de réparer ses désastres. Ce roi barbare entendit sa mission à merveille. Sous le prétexte que les Carthaginois n'étaient que des étrangers établis en Afrique au détriment des indigènes, le Numide se croyait en droit de leur enlever leurs villes et leurs provinces. Il leur prit en une seule année la province de Tysca et soixante-dix villes. Les Carthaginois réclamèrent contre ces usurpations, et rappelèrent au sénat romain que les derniers traités leur garantissaient l'intégrité de leur territoire.

2. Sentiment de Caton. — Rome envoya des commissaires: Caton fut mis à la tête de l'ambassade. Sa rigide vertu ne l'empêcha pas de se montrer d'une partialité révoltante en faveur de Massinissa. Du reste il s'occupa beaucoup moins des démêlés du Numide avec Carthage que de la puissance et de la richesse de l'ancienne rivale de Rome. Il fut frappé de l'opulence de cette cité, et, en voyant la jeunesse qui la peuplait, les armes qui remplissaient ses arsenaux et les ressources qu'elle avait pour recommencer la lutte, il crut que Rome ne devait pas prendre de repos avant d'avoir anéanti cette république ambitieuse et fière. Aussi, à son retour, non content d'exposer ses impressions devant le sénat, il ne faisait plus une seule harangue sans la terminer par ces mots : « Il faut détruire Carthage. »

3. Guerre contre Carthage. — Les Scipions

étaient d'un sentiment contraire; ils prétendaient qu'il était bon à Rome d'avoir une rivale qui l'empêchât de se reposer sur ses lauriers. La pensée de Caton devait prévaloir parmi le peuple, et bientôt on n'attendit plus que l'occasion de mettre ses conseils à exécution. La guerre ayant éclaté entre Massinissa et les Carthaginois, Scipion fut envoyé en Afrique pour en surveiller les résultats. Si les Carthaginois étaient victorieux, il devait les obliger à déposer les armes; s'ils étaient vaincus, il devait encourager Massinissa à poursuivre ses succès.

Scipion arriva la veille de la bataille, et se plaça sur une colline voisine, où pendant toute une journée il contempla le plus affreux carnage. Jupiter, seul, disait-il, assis sur le sommet de l'Ida, avait joui d'un pareil spectacle pendant la guerre de Troie. Les Carthaginois ayant été vaincus, les Romains leur signifièrent de mettre bas les armes, et de s'en rapporter au sénat romain pour la défense de leur cité.

4. Siége de Carthage.—Ils apportèrent au consul Martius Censorinus vingt mille catapultes, deux cent mille armures complètes, et un nombre infini de traits de toute espèce. Quand ils se furent ainsi désarmés, on leur déclara que Carthage allait être détruite et qu'ils ne pourraient s'établir qu'à dix milles de la mer. A cette nouvelle, l'indignation transforme ce peuple de marchands en un peuple de héros. Ils rentrent dans leurs murs et se préparent à une résistance implacable. Les places pu-

bliques, les temples, les palais sont changés en ateliers, et partout on fabrique des armes avec une incroyable promptitude. Hommes, femmes, enfants, vieillards, tous travaillent sans relâche, Asdrubal dirigea ces efforts avec tant d'intelligence que l'armée romaine se vit réduite à la dernière extrémité.

5. SCIPION ÉMILIEN. — PRISE DE CARTHAGE. — Le sénat éleva au consulat Scipion Émilien, désigné à l'avance par Caton comme le destructeur de Carthage. Ce jeune général rétablit la discipline dans l'armée, rendit aux soldats leur ancien courage, et fit exécuter de gigantesques travaux pour fermer le port de Carthage et affamer ses habitants. Il poussa ensuite l'attaque avec tant d'activité, qu'il s'empara bientôt et successivement de la ville et de la citadelle. Il ne restait plus à prendre que le temple de Diane, où s'était retiré Asdrubal. L'illustre Carthaginois, se voyant dans l'impossibilité de se défendre, se décida à venir se jeter aux genoux de Scipion, une branche d'olivier à la main. Sa femme lui reprocha cet acte de soumission comme une lâcheté ; après l'avoir chargé d'imprécations, elle poignarda sous ses yeux ses deux enfants et se précipita elle-même dans les flammes.

6. RÉDUCTION DE L'AFRIQUE EN PROVINCE ROMAINE. — Carthage fut entièrement détruite, et l'on voua à l'anathème quiconque tenterait de la rebâtir. Les Carthaginois qui survécurent à la ruine de leur malheureuse cité, furent transportés en

Italie et dispersés dans les différentes provinces de l'empire. On démantela toutes les villes qui s'étaient alliées à Carthage, et l'on fortifia au contraire celles qui avaient défendu les intérêts des Romains. Les États de Carthage formèrent la province d'Afrique. On dit qu'en voyant les flammes dévorer cette ville, Scipion, songeant à l'avenir de Rome, prononça d'une voix tout émue ces mots d'Homère : « Un jour aussi verra tomber Troie la sainte, et Priam, et son peuple invincible. »

QUESTIONNAIRE.

1. Quelle était la mission de Massinissa vis-à-vis des Carthaginois ? Comment s'en acquitta-t-il ?
2. Que fit Caton en Afrique ? Quel fut son sentiment à son retour ?
3. Quelle était l'opinion des Scipions ? A quelle occasion la guerre éclata-t-elle ? Que firent les Romains après la défaite des Carthaginois ?
4. De quelle perfidie les Romains se rendirent-ils coupables ? Quels efforts firent les Carthaginois pour se défendre ?
5. Quel fut le consul qui prit Carthage ? Que fit Asdrubal après la perte de la citadelle ? A quelle fureur se livra sa femme ?
6. Que devint l'Afrique carthaginoise ? Quelle réflexion fit Scipion sur la ruine de Carthage ?

CHAPITRE XIII

SOUMISSION DE LA GAULE CISALPINE, DE L'ESPAGNE ET DU ROYAUME DE PERGAME.

Soumisssion de la Gaule cisalpine. Guerre en Espagne. Viriathe. Siége et prise de Numance. Réduction du royaume de Pergame en province romaine.

1. Soumission de la Gaule cisalpine. — Après la défaite d'Annibal à Zama, le Carthaginois Amilcar était dans la Gaule cisalpine à la tête de quarante mille volontaires, prêts à recommencer

la lutte contre Rome. Cette armée ayant été vaincue, les Cénomans se détachèrent de la confédération gauloise.

Les Boïens, les Insubres et les Ligures continuèrent à soutenir leur indépendance. Les premiers firent des prodiges de valeur; quand ils ne purent plus défendre le territoire qu'ils occupaient, ils traversèrent les Alpes Noriques et allèrent s'établir au confluent de la Save et du Danube. Les Insubres et les Vénètes firent la paix avec les Romains.

Les Ligures se retranchèrent dans leurs bois et leurs montagnes, et firent pendant trente ans encore la guerre aux légions romaines. On coupa leurs vignes, on dévasta leurs moissons, on mit le feu à leurs maisons, et il fallut transporter dans le Samnium ceux qui survécurent à ces désastres. La Cisalpine ne fut réduite en province romaine qu'après l'extermination de ce peuple.

2. Guerre en Espagne. — Après la seconde guerre punique, les Romains avaient cru pouvoir annexer l'Espagne à leurs possessions, et l'avaient divisée en deux provinces. A cette nouvelle, toute la Péninsule se souleva, et pendant soixante-quatre ans on eut à combattre l'énergie et le courage de ces peuples qui n'estimaient rien tant que leur indépendance et leur liberté. Caton fut envoyé contre eux, et se vanta d'avoir conquis quatre cents villes. Titus Sempronius Gracchus en prit encore trois cents, et pacifia en apparence le pays en l'inondant de sang.

Cependant les cruautés de Lucullus parmi les Celtibères et celles du préteur Galba parmi les Lusitaniens rendirent ces peuples furieux, et les poussèrent à d'atroces représailles.

3. Viriathe. Ils prirent pour chef un pâtre, nommé Viriathe, que les malheurs de son pays transformèrent en héros. Viriathe rassembla les Lusitaniens, qui tenaient plus à la liberté qu'à la vie, et commença contre les Romains une guerre terrible de surprises et d'escarmouches. Il connaissait parfaitement tous les passages, les haies, les défilés et toutes les montagnes. Il habitua ses troupes à être promptes et légères comme lui, à se réunir et à se disperser au moindre signal. Par cette habile tactique il défit successivement cinq préteurs et leurs lieutenants, et se donna le plaisir de dresser des trophées sur les montagnes avec des robes de pourpre et des faisceaux. Il eût pu passer au fil de l'épée toutes les légions du consul Fabius Servilianus, qu'il avait pris dans un de ses piéges, mais il aima mieux voir le sénat traiter d'égal à égal avec lui, le saluer du titre de roi, et reconnaître son autorité sur tous les pays qu'il avait conquis. Le consul Cépion délivra la république de ce dangereux ennemi, mais ce fut par le plus indigne moyen. Il acheta des officiers de Viriathe la tête de leur maître. Le sénat lui-même eut honte de tant de lâcheté, et refusa le triomphe à celui qui en était l'auteur.

4. Siége et prise de Numance (133). — Aprè-

la mort de Viriathe, la guerre se concentra dans le nord de la Péninsule autour de Numance, capitale des Arvaques (1). Cette ville n'avait, dit-on, que huit mille défenseurs, mais elle était dans une position inexpugnable. Ces héros battirent plusieurs consuls, et devinrent la terreur des Romains. Il fallut envoyer contre eux le destructeur de Carthage, le second Africain.

Scipion prit le parti de couper le Durius, qui passait à travers la ville, et de la bloquer. Les assiégés se trouvèrent réduits à une famine si horrible qu'ils se mangèrent entre eux. Ils mirent ensuite le feu à leurs maisons et se jetèrent dans les flammes. Numance fut rasée, et l'Espagne fut dès lors à peu près soumise aux Romains.

5. Réduction du royaume de Pergame en province romaine (129). — Quelque temps après, les Romains étendaient leur domination sur l'Asie Mineure, en s'emparant du royaume de Pergame. Ils avaient contribué à accroître la puissance des monarques qui régnaient sur ce pays, et depuis près d'un siècle ils se servaient de leur influence et de leur autorité contre tous leurs ennemis. Le dernier de ces rois, Attale III, ayant institué le peuple romain héritier de *tous ses biens*, le sénat prétendit qu'il avait désigné par là le royaume lui-même, et se crut en droit de s'en rendre maître. Le frère naturel d'Attale III, Aristonice, protesta contre cette interprétation

(1) Numance était située dans la Tarraconaise aux sources du Durius (*Douro*).

cupide; mais il dut se soumettre devant la force, et ce royaume, qui comprenait la Mysie, la Phrygie, la Lycaonie, la Lydie, et l'Ionie, forma ce qu'on a appelé depuis *la province d'Asie.*

QUESTIONNAIRE.

1. Que devinrent les Gaulois après la défaite d'Annibal? Quelle résistance firent les Boïens? Comment soumit-on les Ligures?

2. L'Espagne accepta-t-elle le joug des Romains? Quels furent dans ce pays les exploits de Caton et de Sempronius? Qu'est-ce qui amena une nouvelle révolte?

3. Quel en fut le chef? Quels furent les succès de Viriathe? Comment fut-il traité par le Sénat? Quelle fut sa mort?

4. Où se concentra la résistance après la mort de Viriathe? Par qui Numance fut-elle prise? Que devint alors l'Espagne?

5. Comment les Romains s'emparèrent-ils du royaume de Pergame? Quelles étaient les dispositions du testament d'Attale? Quelle province forma-t-on avec ses États?

TROISIÈME PÉRIODE

DEPUIS LES GRACQUES JUSQU'A AUGUSTE (133-30).

CHAPITRE I

LES GRACQUES (133-121).

État de Rome. Projets des Gracques. Leur naissance et leur éducation. Tribunat de Tibérius Gracchus. Opposition de la noblesse. Mort de Tibérius. Mort de Scipion Émilien. Tribunat de Caius Gracchus. Opposition de Livius Drusus. Meurtre de Caius.

1. État de Rome. — Au milieu de toutes ces guerres, qui avaient valu à Rome un si grand accroissement de territoire, l'ancienne population romaine s'était épuisée. Depuis le commencement jusqu'à la fin de la seconde guerre punique, il y avait eu constamment sous les drapeaux plus de 40,000 Romains. On avait ensuite envoyé ces légionnaires en Espagne, en Afrique, en Grèce, en Macédoine, et ils avaient péri pour la plupart. La classe moyenne ayant été décimée sur les champs de bataille, les petits propriétaires disparurent; les riches au contraire profitèrent de ces événements pour agrandir à l'infini leurs propriétés, en multipliant leurs usurpations. L'asservissement des pays conquis mit à leur disposition un nombre considérable d'esclaves, et ils n'eurent pas besoin de réclamer les services de

l'homme du peuple et de l'employer à cultiver leurs champs. Il en résulta que la république ne se composa bientôt plus que de deux sortes de citoyens : les indigents, qu'il fallait nourrir aux frais de l'État, et les hommes opulents, qui abusaient de leur immense fortune pour rendre leur pouvoir absolu.

2. Projets des Gracques. — Les Gracques auraient voulu faire renaître à Rome la classe moyenne, et, par elle, la petite propriété. Pour y parvenir, ils attaquèrent l'aristocratie, en essayant de retirer aux nobles les terres qu'ils avaient usurpées. Ils se proposaient en même temps de diminuer le nombre des esclaves, de peupler l'Italie d'hommes libres, de combattre la cupidité sordide des chevaliers, et de rappeler les anciennes mœurs qui s'étaient éteintes avec la constitution des premiers temps de la république. Mais, pour opérer de pareils changements, il ne suffisait pas d'imaginer quelques réformes politiques, il fallait une régénération morale de la société, ce qu'aucun homme ne pouvait entreprendre.

3. Leur naissance et leur éducation. — Les Gracques avaient pour mère Cornélie, fille de Scipion, le vainqueur d'Annibal, et pour père Tibérius Gracchus, qui fut honoré de la censure, de deux consulats et d'autant de triomphes. L'aîné se nommait Tibérius, le plus jeune, Caïus. Ils étaient encore en bas âge, quand ils perdirent leur père. Leur mère se chargea de les élever, et elle le fit avec tant de soin et de succès, qu'ils étonnèrent par les grâces de leur esprit et les heu-

reuses dispositions de leur cœur. Elle s'admirait dans ses enfants : « Voilà toute ma parure, » dit-elle un jour, en les montrant à une dame qui affectait d'étaler devant elle ses colliers et ses bracelets.

4. Tribunat de Tibérius Gracchus (133). — Tibérius n'avait que vingt ans, et déjà il s'était distingué au siége de Carthage, sous les ordres du second Africain. Il fut ensuite nommé questeur dans la guerre contre Numance, où il sauva le consul Mancinus et préserva son armée. Au retour de cette expédition le peuple le choisit pour tribun.

Le lendemain de son élection, les portiques, les murailles et les tombeaux furent couverts d'avis par lesquels on l'exhortait à promulguer une loi agraire. Après avoir pris conseil des personnes les plus graves, il porta une loi qui défendait à tout citoyen de posséder plus de cinq cents arpents de terre ; toutefois, il permettait aux anciens détenteurs du domaine public de garder en outre deux cent cinquante arpents pour chacun de leurs fils, et leur assurait une indemnité proportionnée aux améliorations qu'ils auraient faites dans les propriétés qu'on allait leur ravir.

5. Opposition de la noblesse. — Les riches et les nobles s'insurgèrent contre le tribun et sa loi, en s'écriant qu'on voulait leur arracher l'héritage et le tombeau de leurs pères, la dot de leurs filles, que c'était là un acte de spoliation odieuse. Tibérius ne put contenir son indignation, et,

dans sa colère, il remplaça sa première loi par une seconde, qui ordonnait aux usurpateurs de quitter sur-le-champ les terres qu'ils avaient envahies.

Les nobles gagnèrent le tribun Octavius, et le poussèrent à faire de l'opposition à son collègue. Tibérius le fit déposer par le peuple, et dès lors sa loi ne rencontra plus de résistance. On nomma trois commissaires pour rechercher les terres qui avaient appartenu au domaine public et pour en faire la distribution. Ce travail fut confié à Tibérius lui-même, à son beau-père Appius et à Caïus son frère.

6. MORT DE TIBÉRIUS. — Pendant ce temps, l'orage avait grossi autour de Tibérius. Au moment où il cherchait à se faire nommer tribun pour la seconde fois, le sénateur Fulvius Flaccus vint lui annoncer que le sénat avait résolu sa perte. A cette nouvelle, les amis du tribun, ceignant leurs robes, se partagent les demi-piques dont les licteurs étaient armés et se préparent à la résistance. En même temps, Tibérius porte la main à la tête pour indiquer à ses partisans que sa vie est en danger. Ses ennemis s'écrient aussitôt qu'il veut être roi, qu'il demande le diadème. Une foule immense se précipite sur lui, et il est assassiné avec trois cents de ses amis. Leurs cadavres furent refusés à leurs parents et jetés dans le Tibre, après avoir été couverts d'outrages.

7. MORT DE SCIPION ÉMILIEN. — Les nobles, ir-

rités, n'écoutèrent que leur vengeance, et condamnèrent les partisans de Tibérius à la mort ou à l'exil. On n'osa cependant pas toucher à la loi agraire. Le sénat nomma un autre commissaire, et les enquêtes continuèrent. Scipion Émilien, le vainqueur de Carthage et de Numance, ne put dissimuler le mépris que lui inspirait cette plèbe, qui s'était lâchement tournée contre ses anciens défenseurs. On ne lui pardonna pas sa franchise, et il fut un jour trouvé mort dans sa maison.

On lui refusa des funérailles publiques. Métellus, son plus mortel ennemi, voulut néanmoins que ses fils portassent eux-mêmes sur leurs épaules son lit funèbre. « Jamais, leur dit-il, vous ne rendrez un pareil service à un plus grand homme. »

8. Tribunat de Caïus Gracchus. — Une réaction s'était opérée dans le peuple en faveur des Gracques ; Caïus en profita pour briguer le tribunat. Aussitôt qu'il fut élu, il s'occupa avec la plus grande activité des intérêts du peuple. Il renouvela la loi agraire, fonda des colonies en faveur des citoyens pauvres, et leur distribua des terres; il décida que les soldats seraient à l'avenir habillés aux frais du trésor, sans que leur solde fût diminuée; il fit vendre au peuple le blé à bas prix, et établit des greniers publics pour prévenir toute disette; enfin, il multiplia dans l'Italie les ponts et les chemins, pour faciliter l'exploitation des propriétés et le commerce des denrées.

Après avoir acquis ainsi une immense popu-

larité, il s'attaqua au sénat lui-même, et voulut lui enlever le pouvoir judiciaire pour le remettre aux mains des chevaliers. Les sénateurs résolurent sa perte. Ils gagnèrent le tribun Livius Drusus, et l'engagèrent à lutter contre Caïus, et à rivaliser avec lui de libéralités envers le peuple.

9. Opposition de Livius Drusus. — Caïus ayant proposé l'établissement de deux colonies, Livius en demanda douze, composées de trois mille indigents chacune; Caïus avait assujetti à une rente annuelle les terres distribuées aux pauvres, Livius les déchargea de cet impôt; Caïus avait accordé le droit de citoyen à tous les peuples du Latium, Drusus défendit qu'on battît de verges un soldat latin. Le peuple se laissa prendre à ce piége, et Caïus perdit insensiblement sa popularité. Le sénat l'ayant ensuite envoyé en Afrique pour y fonder une colonie qui devait ressusciter Carthage, ses ennemis profitèrent de son absence pour lui enlever presque tous ses partisans.

10. Meurtre de Caïus. — A son retour, Caïus s'efforça de reconquérir l'affection du peuple. Il demanda un troisième tribunat qui lui fut refusé. Ses ennemis, encouragés par cet échec, multiplièrent leurs attaques. Un des licteurs du consul Opimius, son plus terrible adversaire, ayant été tué par les gens de Caïus, le sénat ordonna l'extermination des tyrans.

Caïus, retiré sur l'Aventin, voulait se donner la mort. Ses amis l'en empêchèrent, et se firent égorger pour lui donner le temps de prendre la

fuite. Il s'enfonça dans un bois consacré aux Furies, où il se fit tuer par son esclave. Opimius avait promis à celui qui lui apporterait la tête de Caïus son pesant d'or. Un certain Septimuléius prit la tête du tribun, en ôta la cervelle, y coula du plomb, et la porta au bout d'une pique au consul.

Tel fut le sort des Gracques; le peuple, qui n'avait pas su les seconder dans la défense de ses propres intérêts, leur éleva des statues, et consacra les lieux où ils avaient péri. Cornélie, leur mère, supporta son malheur avec résignation; elle disait souvent, en montrant les édifices sacrés qu'on avait érigés à ses fils : « Ils ont les tombeaux qu'ils méritent. »

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut l'état du peuple romain après la chute de Carthage? Que devint la classe moyenne?
2. Que se proposaient les Gracques? Qu'aurait-il fallu pour le succès de leurs projets?
3. De qui étaient-ils fils? Comment leur mère les éleva-t-elle?
4. Par quoi se distingua d'abord Tibérius? Quelles lois proposa-t-il quand il fut élevé au tribunat?
5. Quelle opposition lui fit-on? Qui chargea-t-on de l'exécution de la loi agraire?
6. Comment mourut Tibérius?
7. Comment mourut Scipion Emilien? Quels honneurs lui rendit Marcellus?
8. Que fit Caïus quand il fut élevé au tribunat? Quel droit voulut-il enlever au sénat?
9. Quelle fut la politique du sénat contre lui? Comment lui fit-il perdre sa popularité?
10. Quel échec essuya Caïus? A quelle occasion sa mort fut-elle décrétée? Que fit le peuple en l'honneur des Gracques?

CHAPITRE II

MARIUS. — LES GUERRES EXTÉRIEURES (110-102).

Marius. Guerre de Jugurtha. Le consul Métellus. Consulat et victoires de Marius. Invasion des Cimbres et des Teutons. Défaite des Teutons. Défaite des Cimbres.

1. MARIUS. — Né dans le bourg d'Arpinum (1) de parents obscurs et pauvres, Marius avait la rudesse et toute l'énergie des premiers Romains. Il dédaigna toujours le luxe et les richesses, et méprisait, comme un barbare, la science et les savants. Le second Africain avait deviné son génie au siége de Numance. Un jour qu'en présence de ses officiers on lui demandait quel était celui qui pourrait le remplacer à la tête des armées, il frappa doucement sur l'épaule de Marius, en disant : « C'est peut-être celui-ci. » Cette parole fut comme une voix divine, elle éveilla le génie militaire de Marius.

En effet, le seul talent que Marius possédât dans un degré éminent était celui de général : s'il parvint à une si grande puissance, c'est parce qu'il était le seul qui, par sa férocité, pût résister aux barbares du nord. Il avait le regard austère, le ton ferme et impérieux, l'abord repoussant. Il montrait une grande timidité dans les assemblées publiques, parce qu'il n'avait jamais cultivé l'éloquence.

(1) Arpinum, aujourd'hui *Arpino*, dans la terre de Labour.

On cite l'anecdote suivante pour preuve de sa fermeté. Souffrant d'un mal qui lui était survenu à la jambe, le chirurgien lui déclara qu'il fallait lui faire l'amputation : Marius tendit la jambe, et souffrit l'opération sans pousser un soupir.

2. Guerre de Jugurtha (110-102). — La première de ses expéditions fut dirigée contre Jugurtha, roi des Numides. Micipsa, qui avait régné auparavant sur ce pays, avait, à sa mort, laissé deux fils, Hiempsal et Adherbal, sous la tutelle de son neveu Jugurtha. Celui-ci avait fait périr Hiempsal, le plus jeune, et avait ensuite dépouillé Adherbal, qui se vit contraint d'implorer le secours du sénat.

Les Romains écoutèrent favorablement les plaintes d'Adherbal; mais Jugurtha acheta au poids de l'or la voix d'un grand nombre de votants, en sorte que le roi suppliant fut obligé de céder la plus belle moitié de ses États au meurtrier de son frère. Des commissaires furent envoyés en Afrique pour l'éxécution des ordres du sénat.

Jugurtha ne respecta pas le partage; bientôt même il fit poignarder Adherbal. Un cri général d'indignation s'éleva parmi le peuple de Rome. Jugurtha fut mandé; il vint; mais ses intrigues et ses largesses le sauvèrent de nouveau; l'affaire traîna en longueur, et Jugurtha put retourner en Afrique, où il fit d'immenses apprêts, en cas de guerre.

On dit qu'en s'éloignant de Rome, il marcha

longtemps en silence, puis se tournant vers elle, il dit : « Ville vénale, tu périrais bientôt, si tu trouvais un acheteur. »

3. Le consul Métellus. — La guerre fut déclarée, mais, soit négligence, soit incapacité, les légions qu'on envoya en Afrique furent battues et anéanties. Rome, consternée, était inquiète pour l'avenir. Le consul Métellus fut chargé de réparer ces désastres. Il eut d'abord de grands succès, après lesquels le Numide demanda lui-même la paix. Métellus lui en avait dicté les conditions, qu'il avait acceptées ; quand il fallut les exécuter, le barbare recommença les hostilités. La guerre se faisait avec lenteur, lorsque *Marius*, lieutenant de Métellus, lui demanda la permission d'aller à Rome pour y briguer le consulat. L'orgueil nobiliaire du consul se moqua des prétentions du grossier citoyen d'Arpinum, qu'il irrita par ses dédains.

4. Consulat et victoires de Marius. — Depuis ce moment, Marius ne cessa de décrier la tactique du consul. Il blâmait ses lenteurs, faisant prévaloir ses sentiments dans l'armée. Les soldats écrivirent à Rome que Marius était l'homme qu'il fallait pour terminer la guerre. Métellus, las de ses discours injurieux, accorda à son lieutenant le congé qu'il lui demandait, et Marius fut, pour ainsi dire, élu consul par acclamation.

De retour en Afrique, il gagna l'affection des troupes par ses largesses, leur fit attaquer tout d'abord des places faciles, afin d'exciter leur

courage par ces premiers succès, et pressa par des manœuvres habiles Jugurtha et son beau-père Bocchus, roi de Mauritanie, qui avait joint ses forces aux siennes. Ce dernier, fatigué des échecs continuels qu'il éprouvait, manda près de lui Sylla, questeur de Marius, et lui livra Jugurtha : la guerre fut ainsi terminée.

Marius rentra dans Rome en triomphe, suivi de Jugurtha captif. L'infortuné monarque perdit la raison de douleur et de honte. Lorsque la pompe fut terminée, on le jeta nu dans un cachot humide : « Par Hercule, dit-il en souriant, que vos étuves sont froides ! » Il mourut, après avoir lutté six jours contre la faim.

5. Invasion des Cimbres et des Teutons. — A peine était-on délivré à Rome de la guerre d'Afrique, qu'on fut effrayé par une invasion terrible de barbares. Les Cimbres et les Teutons, chassés de leur pays par un débordement de la Baltique, avaient franchi le Rhin au nombre de 300,000 et s'étaient jetés sur la Gaule, où ils avaient écrasé successivement six armées romaines.

Au lieu de marcher sur Rome, la horde victorieuse s'était enfoncée dans l'Illyrie, et l'avait ravagée pendant trois ans. On eut ainsi le temps de faire revenir Marius d'Afrique, et de le charger de la défense de l'Italie.

6. Défaite des Teutons (106). — Les barbares divisèrent leurs forces. Pendant que les Cimbres se dirigeaient vers l'Italie par les Alpes Tridentines, les Teutons et les Ambrons pénétrèrent

dans le midi de la Gaule. Elles devaient y écraser les légions de Marius, et rejoindre les autres barbares sur les bords du Pô en passant par les Alpes maritimes; mais le vainqueur de Jugurtha ne leur permit pas d'exécuter ce dessein. Il leur livra bataille près d'Aix, et en fit un tel carnage que leurs cadavres amoncelés, se putréfiant à la pluie et au soleil, firent donner à cette verte plaine le nom de Champs putrides (*Pourrières*). L'arc de triomphe d'Orange a perpétué le souvenir de ce mémorable événement.

Le consul victorieux fit choisir parmi les armes et les dépouilles des barbares ce qu'il y avait de plus précieux, et en fit aux dieux un magnifique sacrifice. Vêtu de pourpre et ceint à la romaine, il tenait un flambeau pour mettre le feu au bûcher, quand on vint lui annoncer qu'il était consul pour la cinquième fois.

7. Défaite des Cimbres (102). — Le peuple l'avait élu parce que la défaite des Teutons ne l'avait pas délivré de toutes ses craintes. Les Cimbres avaient détruit l'armée de Catulus dans la haute Italie, et menaçaient Rome. Marius marcha contre eux avec son armée, et les rencontra dans les plaines de Verceil. Comme ils ne voulaient pas en venir aux mains, sous le prétexte qu'ils attendaient leurs frères les Teutons, Marius leur dit avec ironie : « Ne vous inquiétez pas de vos frères, ils ont la terre que nous leur avons donnée, et ils la conserveront à jamais. » Et pour faire comprendre à leurs ambassadeurs le sens de ces pa-

roles, il leur montra les chefs de ces barbares chargés de chaînes.

Boirix, chef des Cimbres, donna le signal de la bataille. Marius eut l'adresse de mettre les barbares en face du vent et du soleil; la poussière les aveuglait; ils se laissèrent tous exterminer ou s'enfuirent dans leurs retranchements. Les Romains les y poursuivirent, et l'on vit alors le spectacle le plus affreux et le plus tragique. Les femmes, vêtues de noir et placées sur leurs chariots, tuaient elles-mêmes les fuyards, quoiqu'ils fussent leurs pères, leurs frères ou leurs maris. Elles étouffaient leurs enfants de leurs propres mains ou les jetaient sous les roues des chariots, sous les pieds des chevaux, et se tuaient elles-mêmes. On fit plus de soixante mille prisonniers, et plus de cent mille hommes restèrent sur le champ de bataille.

Les Romains accordèrent à Marius des honneurs proportionnés à la crainte dont il les avait délivrés. Ils l'appelèrent le troisième fondateur de Rome, l'égalant ainsi à Camille et à Romulus. Ils lui offrirent des prémices, et firent des libations en son honneur, comme s'il eût été un dieu. Les nobles eux-mêmes abaissèrent leur fierté devant son génie, et s'écrièrent avec un de ses historiens : « Rome n'a point à se repentir d'avoir produit Marius. »

QUESTIONNAIRE.

1. Où Marius naquit-il? Quel fut son caractère? Que pensait de lui Scipion Emilien?

2. Qu'était Jugurtha? Quelle fut sa conduite envers les fils de Micipsa? A quelle occasion

Rome lui déclara-t-elle la guerre ?

3. Quels furent les exploits de Métellus ? Que lui demanda Marius, son lieutenant ?

4. Que fit Marius après le refus de Métellus ? Comment fut-il élu consul ? Quels furent ses succès en Afrique ? Comment se termina la guerre contre Jugurtha ?

5. D'où venaient les Teutons et les Cimbres ? Quels sont les pays qu'ils dévastèrent ? Qu'est-ce qui sauva Rome ?

6. Où Marius défit-il les Teutons ? Que fit-il après sa victoire ?

7. Quels furent les succès des Cimbres en Italie ? Où Marius les défit-il ? Quels honneurs lui rendit-on ?

CHAPITRE III

MARIUS ET SYLLA.

Cause de la guerre sociale. Soulèvement des Italiens. Rivalité de Sylla et de Marius. Marius exilé et proscrit. Guerre de Sylla contre Mithridate. Retour de Marius à Rome. Sa mort. Proscriptions de Sylla. Sa dictature. Son abdication et sa mort.

1. CAUSE DE LA GUERRE SOCIALE. — Quand Rome eut fait la conquête de l'Italie, les Italiens devinrent les alliés (*socii*) du peuple romain ; mais ils n'eurent pas le croit de cité, c'est-à-dire les droits civils et politiques dont jouissaient les citoyens romains. Ils supportaient ainsi toutes les charges de la république sans en avoir les avantages. Le tribun Livius Drusus réclama contre ce qu'il y avait d'odieux dans cette exclusion, et proposa de ne faire des Italiens et des Romains qu'un seul et même peuple, en renversant la barrière qui les séparait. Les Romains se voyant enlever par là le plus précieux de leurs priviléges se soulevèrent contre le tribun, qu'ils assassinèrent. Les Italiens résolurent de soutenir

leurs droits les armes à la main; c'est ainsi que commença la guerre sociale, qu'on pourrait aussi appeler la guerre italique.

2. Soulèvement des Italiens. — Les Marses donnèrent l'exemple de la révolte, sous les ordres de Pompédius Silo, leur vaillant général. Les Picentins, les Pélignes, les Campaniens, les Apuliens, les Lucaniens, et surtout les Samnites, rivalisèrent d'ardeur pour réclamer leurs droits. L'insurrection prit Corfinium (1) pour capitale, se créa un forum, une curie, un sénat, frappant Rome d'une aussi grande crainte que l'avaient fait les Cimbres et les Teutons. On ordonna des levées considérables, et on offrit à Marius le commandement de l'armée. Mais le citoyen d'Arpinum, porté par éducation et par caractère à soutenir les petits contre les grands, et à attaquer les priviléges, ne voulut pas marcher contre les Italiens, dont les droits lui paraissaient d'ailleurs parfaitement fondés.

Le commandement fut remis à Sylla, l'homme de la noblesse, qui ne ménagea nullement les rebelles. Il sembla au contraire prendre plaisir aux massacres. Malgré ses victoires, les Romains se décidèrent cependant à reconnaître aux Italiens le droit qu'ils réclamaient.

3. Rivalité de Sylla et de Marius. — Toutefois, on établit une différence entre les anciens citoyens et les nouveaux. On divisa les Italiens en

(1) Corfinium, aujourd'hui *Serino*, dans le Samnium, capitale des Pélignes.

huit tribus particulières qui, dans les élections, devaient être nécessairement dominées par les trente-cinq tribus romaines. Marius voulait au contraire qu'on repartît les Italiens dans les trente-cinq tribus existantes, et que la fusion entre les Italiens et les Romains se fît de la manière la plus complète. Il eut contre lui Sylla, qui cherchait à déprécier sa gloire militaire, et s'attribuant l'honneur d'avoir pris Jugurtha et terminé la guerre de Numidie. Le sentiment de Marius prévalut, et le peuple lui confia le commandement de la guerre contre Mithridate.

Sylla, qui avait été auparavant chargé de cette guerre, s'indigna de l'injustice du peuple, et, ayant fait partager son ressentiment au sénat, il marcha contre Rome. A défaut d'armes le peuple monta sur les toits, et fit pleuvoir sur ses légions une grêle de tuiles et de pierres qui les empêchait d'avancer. Sylla commanda alors de mettre le feu aux maisons et en un instant la ville fut en proie aux flammes.

4. MARIUS EXILÉ ET PROSCRIT. — Le fer et le feu l'ayant rendu maître de Rome, Sylla assembla le sénat, fit égorger le tribun Sulpicius et mit à prix la tête de Marius, malgré Scévola, qui eut le courage de s'écrier : « Je ne déclarerai jamais ennemi de Rome celui qui l'a sauvée des Cimbres. »

Marius s'enfuit; après avoir erré de hameau en hameau, il s'embarqua à Ostie. Il reprit terre et vint se cacher dans les roseaux des marais

de Minturnes. Les Minturniens n'osant mettre à mort un si grand homme, lui donnèrent un vaisseau pour favoriser sa fuite. Il aborda en Afrique; mais le préteur Sextilius lui envoya un licteur pour lui défendre de s'arrêter dans sa province. Comme l'illustre fugitif, abîmé dans sa douleur, gardait le silence, le licteur lui demanda ce qu'il devait répondre à son maître : « Dis-lui, répondit en soupirant le vainqueur des Cimbres, que tu as vu Marius assis sur les ruines de Carthage. »

5. Guerres de Sylla contre Mithridate. — Pendant ce temps, Sylla était allé porter la guerre au roi du Pont, Mithridate. Ce monarque dominait sur l'Asie Mineure, la Thrace, la Macédoine et la Grèce. Il avait fait égorger tous les Romains qui se trouvaient dans ses États. Sylla, arrivé en Grèce, emporta d'assaut la ville d'Athènes, détruisit les fortifications du Pirée et de l'arsenal, et, maître de l'Attique, il passa en Béotie où il rencontra les armées de Mithridate.

Il les défit en deux grandes batailles, à Chéronée et à Orchomène. La première de ces victoires ne lui coûta que quatorze hommes; mais à Orchomène, ses troupes commençaient à prendre la fuite, lorsqu'il se jeta lui-même au milieu de l'action et ramena les fuyards par son exemple et ses paroles. Les nouvelles qu'il avait reçues de Rome l'engagèrent à faire la paix avec le roi de Pont. Tous deux eurent une entrevue à Dardan en Troade. Les conditions de Sylla furent très-

dures : « Que me laisses-tu donc ? dit Mithridate. — Je te laisse, repartit Sylla, la main qui a signé l'arrêt de mort de cent mille hommes. » Il aurait pu en effet s'emparer de sa personne ; mais il lui tardait de marcher contre les partisans de Marius, qui l'avaient proscrit à Rome.

6. Retour de Marius a Rome. Sa mort (86). — Pendant que Sylla faisait la guerre à Mithridate, L. Cinna s'était mis à la tête des Italiens, et avait rappelé à Rome Marius et tous les exilés. Le plébéien d'Arpinum revint dans sa patrie, méditant de terribles vengeances. Cinna chercha vainement à l'adoucir ; il traita Rome comme une ville prise d'assaut. Ses satellites avaient ordre de tuer tous ceux qu'il ne saluerait pas et qu'il laisserait passer sans leur parler. Ses amis ne l'abordaient qu'en tremblant. Au milieu de ces scènes de sang, il se fit nommer consul pour la septième fois. Le chagrin que lui causèrent les victoires de Sylla et les excès auxquels il se livra dans son triomphe, le firent mourir quelques jours après. Sa mort causa la plus grande joie aux Romains, parce qu'ils se crurent délivrés d'une affreuse tyrannie.

7. Proscription de Sylla. — Cependant des cruautés plus révoltantes encore attendaient les Romains. Sylla avait livré l'Asie à la cupidité de ses légionnaires : il leur avait permis de se gorger d'or en pillant les villes qu'ils traversaient. Arrivé en Italie, il tailla en pièces l'armée du consul Norbanus à Canusium, dans l'Apulie, et battit

sur tous les points les partisans de Marius. Le Samnite Télésinus voulut lui fermer le chemin de Rome; il le vainquit à la porte Colline, et se trouva dès lors maître de la république.

Il commença par faire égorger dans le cirque six mille Samnites, qui avaient échappé au fer de ses soldats. Il proscrivit ensuite non-seulement les partisans de Marius, mais encore ceux qu'il considérait comme opposés à ses réformes politiques. Chaque matin il publiait une liste nouvelle de ces malheureux, et il était défendu, sous peine de partager leur sort, de leur témoigner la moindre commisération. On encourageait la délation, et on offrait des récompenses au fils qui dénonçait son père, à l'esclave qui trahissait son maître.

Des villes entières furent ruinées. Les Prénestins, qui avaient reçu dans leurs murs le jeune Marius, furent égorgés au nombre de douze mille, sous les yeux de Marius lui-même. Les riches cités de Spolète, de Turin, de Florence, furent vendues à l'encan. Toute l'Etrurie fut saccagée, et la vieille race étrusque moissonnée par le glaive. Son idiome disparut avec elle.

8. Dictature de Sylla (82). — Après avoir éteint dans le sang le parti démocratique, Sylla se nomma dictateur. A ce titre, il se crut le droit de donner à la république une constitution nouvelle. Il retira au peuple l'autorité qu'il avait conquise depuis l'expulsion des Tarquins, et, en mettant le pouvoir entre les mains des nobles, il rendit la république purement aristocratique. Il avilit

le tribunat, et restreignit son *veto* aux affaires civiles; il abolit l'ordre équestre comme une nouveauté inconnue dans les temps anciens; dépouilla le peuple de la plupart de ses droits, et essaya de former une population nouvelle qui lui fût entièrement dévouée, en dispersant ses soldats dans l'Etrurie et le Latium dépeuplés.

Pour faire croire à la restauration de la république primitive, il publia des lois contre le luxe et la corruption, et recommanda la pureté des mœurs antiques, dont lui-même s'écartait plus que tous les autres.

9. Abdication et mort de Sylla. — Après avoir ainsi reconstitué la république d'après ses idées et ses principes, la dictature ne lui sembla plus qu'un vain titre. Il convoqua le peuple et lui dit : « Romains, je vous rends l'autorité illimitée que vous m'avez confiée, et vous laisse vous gouverner par vos lois. » Après cela, il se retira dans sa maison de campagne, où il partagea son temps entre l'étude et les plaisirs.

Ses excès lui avaient causé une horrible maladie; son corps tomba en pourriture, et il mourut rongé par une vermine sans cesse renaissante. Ses obsèques eurent l'éclat d'un triomphe. Les dames romaines apportèrent une si prodigieuse quantité d'aromates, qu'on en remplit deux cent dix corbeilles. Il avait lui-même composé son épitaphe, qui, d'un trait, résume toute sa vie : « Nul n'a fait autant de bien à ses amis, ni autant de mal à ses ennemis. »

QUESTIONNAIRE.

1. Quelle fut la cause de la guerre sociale? D'où lui est venu son nom?

2. Quels sont les peuples qui se sont soulevés en Italie? Quel était le centre de la révolte? Quelle concession les Romains firent-ils aux Italiens?

3. Quel fut le sentiment de Marius relativement à la répartition des nouveaux citoyens? Quel fut celui de Sylla? Que fit Sylla?

4. Quelle peine porta-t-il contre Marius? Où s'enfuit l'illustre proscrit?

5. Quelle était la puissance de Mithridate? Quelles victoires remporta sur lui Sylla?

6. Par qui Marius fut-il rappelé à Rome? Comment traita-t-il ses ennemis politiques? Quelle fut sa mort?

7. Que fit Sylla à son retour? Quelles furent ses proscriptions?

8. Quelle puissance s'arrogea-t-il? Quels changements fit-il dans la constitution de la république?

9. Comment abdiqua-t-il la dictature? Où se retira-t-il? Quelle fut sa mort? Comment a-t-il lui-même résumé sa vie?

CHAPITRE IV

POMPÉE (79-63).

Origine et élévation de Pompée. Guerre contre Sertorius. Guerre des esclaves. Spartacus. Crassus et Pompée. Guerre contre les pirates. Guerre contre Mithridate. Lucullus. Commandement de Pompée en Asie.

1. ORIGINE ET ÉLÉVATION DE POMPÉE.—Pompée était fils de Pompéius Strabo, qui s'était distingué contre Marius, et leva, de son autorité privée, trois légions, avec lesquelles il vainquit dans trois combats Brutus, Scipion et Carbon, qui s'étaient faits les lieutenants du vainqueur des Cimbres. Sylla, à son retour d'Asie, le salua du titre d'*imperator*, et lui fit épouser sa belle-fille Camilla. Il l'en-

voya ensuite dans la Cisalpine, au secours de Métellus; en Sicile, contre Perpenna, et en Afrique, contre Domitius. Pompée obtint partout les succès les plus rapides, et éteignit les derniers restes du parti de Marius. Quand il revint à Rome, il demanda le triomphe, et força Sylla à le lui accorder avec le surnom de *Grand*. Après l'abdication du dictateur, Pompée était le seul en état de recueillir l'héritage de sa puissance.

2. Guerre contre Sertorius. — Il se déclara en faveur du sénat, dont il reçut l'ordre d'aller en Espagne pour combattre Sertorius, le dernier chef du parti de Marius. Ce général, originaire de Nursie, dans le pays des Sabins, a mérité d'être comparé à Annibal pour le génie militaire. Il avait su gagner tellement l'affection et la confiance des Espagnols, que ces peuples le vénéraient comme un dieu. Son génie lui avait fait vaincre les légions de Phidius, les troupes du proconsul Domitius, et celles des lieutenants de Métellus. Ce dernier était réduit à la dernière extrémité, quand Pompée vint prendre le commandement de l'armée.

Le célèbre partisan de Sylla, qui avait si facilement triomphé des Marianistes en Sicile et en Afrique, fut déconcerté par l'habileté de Sertorius. Battu dans toutes les rencontres, il apprit avec effroi que Mithridate sollicitait l'alliance de ce redoutable adversaire. Rome, pour prévenir cette coalition, ne rougit pas de se délivrer de son ennemi par une infâme trahison. Elle acheta de

Perpenna, lieutenant de Sertorius, la tête de ce grand général, et un lâche assassinat mit ainsi un terme à la rébellion. Pompée n'eut pas de peine à soumettre cette armée privée de son chef; il repassa en Italie pour y achever la guerre des esclaves.

3. Guerre des esclaves. — Spartacus (71). — Les esclaves, devenus très-nombreux par suite des conquêtes de la république, s'étaient d'abord révoltés en Sicile, où ils avaient tenu en échec l'île tout entière. Ce soulèvement n'était que le prélude de celui qui eut lieu dans le Latium et la Campanie, sous les ordres de Spartacus. Il avait été provoqué par les gladiateurs, qu'un certain Lentulus Batiatus tenait enfermés pour les livrer à la multitude, qui prenait plaisir à les voir s'entr'égorger. Soixante-huit d'entre eux s'étant enfuis de Capoue, s'armèrent de couperets, de haches et des armes qu'ils purent saisir, et se retirèrent dans un lieu fortifié. Ils avaient pour chef le Thrace Spartacus, qui joignait une grande force de corps et un courage extraordinaire au génie du commandement.

Ayant vaincu avec une poignée de braves l'armée de Clodius, il attira par ce succès sous ses étendards une multitude de bouviers et de pâtres fort agiles. Ces renforts lui permirent de battre Varinus et ses lieutenants. Rome trembla, et chargea ses deux consuls de réprimer cette révolte, sans contredit la plus dangereuse qui eût éclaté dans son sein. Les deux consuls ayant été

défaits, le sénat en appela à l'épée de Crassus, le lieutenant le plus heureux et le plus distingué de Sylla.

4. Crassus et Pompée. — La réputation du nouveau général rendit le courage aux légions. Elles attaquèrent Spartacus, et lui tuèrent plus de douze mille hommes. Après cette défaite, le chef des esclaves aurait voulu se retirer dans les montagnes et y prolonger la guerre, mais ses soldats refusèrent de suivre ses conseils. Refoulé sur le Brutium, il se vit forcé d'engager une action générale sur les rives du Silarus, dans la Lucanie. Avant le combat, il égorgea son cheval, en disant : « Si je suis vainqueur, je ferai mon choix parmi les chevaux des ennemis ; si je suis vaincu, je n'en aurai pas besoin. » Son armée fut entièrement détruite, et lui-même périt au milieu d'un monceau d'ennemis qu'il avait étendus à ses pieds.

Pompée ayant rencontré les derniers restes de l'armée que Crassus venait de mettre en fuite, en triompha sans peine ; il osa s'attribuer l'honneur d'avoir terminé la guerre des esclaves. « Crassus, écrivit-il au sénat, a défait les rebelles, mais j'ai extirpé les racines de la rébellion. » Crassus n'eut que l'ovation, tandis qu'on accorda le grand triomphe à Pompée.

5. Guerre contre les pirates. — Pompée récompensa le peuple de cette préférence, en rendant au tribunat les droits que Sylla lui avait enlevés. Cette mesure le rendit si populaire, qu'il

reçut pour trois ans le commandement absolu des mers, afin de purger la Méditerranée des pirates qui l'infestaient. Ces barbares, qui exerçaient leurs brigandages depuis la Phénicie jusqu'aux colonnes d'Hercule, avaient en plusieurs endroits des arsenaux, des ports, des tours d'observation bien fortifiées, et empêchaient par leurs croisières les convois de Sicile et de Sardaigne d'arriver à Rome.

Pompée partagea la mer en treize régions, qu'il distribua à ses différentes escadres. Il s'empara des forts et des châteaux que les pirates avaient en Cilicie, brûla treize cents de leurs vaisseaux, établit ceux de ces barbares qui voulurent se soumettre dans les villes dépeuplées de l'Achaïe, et fit périr les autres. En trois mois, il purgea les mers de tous ces bandits, et devint alors l'idole de Rome. Le tribun Manilius proposa de lui confier l'achèvement de la guerre contre Mithridate et de joindre aux pouvoirs dont il était revêtu le commandement des armées d'Asie.

6. Guerre contre Mithridate. — Lucullus.— Mithridate, que Sylla avait vaincu, s'était soulevé de nouveau à la mort du dictateur, et avait profité du mécontentement causé en Asie par les exactions des préteurs, pour entraîner dans son parti la plupart des peuples conquis. Le sénat avait envoyé contre lui Lucullus, un des lieutenants de Sylla. Cet habile général laissa l'armée de Mithridate, qui n'était qu'un ramas de différentes nations, se dissiper en partie d'elle-même, et affama

les soldats qui lui étaient restés fidèles en les cernant devant Cyzique. Mithridate, obligé de prendre la fuite, se retira près de Tigrane, son gendre, en Arménie, après avoir ordonné à ses sœurs et à ses femmes de se donner la mort, pour ne point tomber entre les mains des ennemis. Monime, une d'elles, ayant voulu s'étrangler avec son bandeau royal, il se rompit. « Funeste bandeau ! s'écria-t-elle, à quoi m'as-tu jamais servi ? aujourd'hui même tu ne peux m'aider à mourir. » Et elle se jeta sur l'épée qu'un esclave lui tendait.

Lucullus signifia à Tigrane de livrer Mithridate aux Romains ; sur son refus, il pénétra dans ses États et le vainquit sous les murs de Tigranocerte, dont il s'empara. Il défit aussi Mithridate, qui avait rallié les débris de l'armée vaincue. Après cette victoire, Lucullus aurait voulu pénétrer dans le pays des Parthes, mais ses soldats, enrichis par les dépouilles des deux royaumes qu'ils venaient de conquérir, refusèrent de le suivre, et travaillèrent à lui enlever le commandement pour le donner à Pompée.

7. Commandement de Pompée en Asie (63). — Pompée, en arrivant en Asie, trouva l'armée de Mithridate presque anéantie. Il lui livra bataille dans la haute Arménie, le vainquit, et força Tigrane à venir lui demander la paix. Il la lui accorda, lui laissant l'Arménie avec le titre d'allié du peuple romain. Il poursuivit ensuite le roi de Pont dans les gorges du Caucase, et redes-

cendit vers la Syrie et la Palestine, après avoir châtié les tribus albaniennes et ibériennes qu'il trouva dans les montagnes.

Pour mettre fin à l'anarchie qui désolait la Syrie, il réduisit ce royaume en province romaine. A Jérusalem, il se prononça en faveur d'Hyrcan contre Aristobule, et enleva les trésors du temple. Ayant appris que Mithridate, qu'il croyait mort, avait reparu dans le Bosphore, il marcha de nouveau contre lui. Le fils du roi de Pont, Pharnace, eut la lâcheté de trahir son père ; celui-ci se voyant abandonné, aima mieux se donner la mort que de tomber entre les mains des Romains. Pompée donna à Pharnace, en récompense de son parricide, le Bosphore Cimmérien. Avant de quitter l'Asie il réduisit en province romaine, sous le nom de Bithynie, les trois pays que Mithridate avait remplis de son nom, la Bithynie, la Paphlagonie et le Pont ; il fit une autre province de la Cilicie et de la Pamphylie, et laissa la Cappadoce à Ariobarzane, au même titre qu'il avait donné la Grande Arménie à Tigrane et la Judée à Hyrcan. Pompée retourna à Rome, où il obtint le triomphe, pour ses deux campagnes contre les pirates et contre Mithridate.

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'était Pompée ? Par quels exploits commença-t-il à se signaler ? Quel titre et quel surnom lui donna Sylla ?

2. A quel parti appartenait Sertorius ? Quels furent ses succès ? Comment périt-il ?

3. Où les esclaves se révoltèrent-ils d'abord ? Comment éclata la révolte dont Spartacus fut le chef ? Quelles victoires remporta Spartacus ?

4. Qu'était Crassus ? Où vainquit-il Spartacus ? Comment

mourut ce chef d'esclaves? Quelle part Pompée prit-il à cette guerre?

5. Que fit-il pour flatter le peuple? De quel pouvoir fut-il investi dans la guerre contre les pirates? Comment conduisit-il cette guerre? Quels furent ses succès?

6. Dans quelles circonstances Mithridate reprit-il les hostilités? Quel est le général qu'on envoya contre lui? Quelles victoires remporta Lucullus? Pourquoi ses soldats lui firent-ils retirer le commandement?

7. Que fit Pompée en Asie? Comment mourut Mithridate? Quels furent les pays que Pompée réduisit en provinces romaines? Qui plaça-t-il à la tête de la Cappadoce? — de la Judée? — de la Haute Arménie?

CHAPITRE V

CATILINA ET CICÉRON (63-62).

Cicéron consul. Puissance de son éloquence. Conjuration de Catilina. Les Catilinaires. Mort de Catilina et des conjurés. Triomphe de Cicéron.

1. CICÉRON CONSUL. — Cicéron était né, comme Marius, à Arpinum. Sa famille n'avait exercé aucune charge à Rome, et il s'éleva par la force seule de son talent. Son éloquence le fit connaître de bonne heure. Il prit la défense de Roscius d'Amérie, qu'un affranchi de Sylla voulait faire condamner comme parricide, après l'avoir dépouillé de ses biens. Nommé questeur en Sicile, il s'attacha les Siciliens en attaquant Verrès, et en dévoilant ses crimes et ses exactions. Le peuple le récompensa de son courage en lui conférant successivement l'édilité et la préture. En sa qualité de préteur, il parla pour la loi Manilia, et contribua à faire donner à Pompée les pouvoirs dont il fut investi dans la guerre contre Mithridate.

Après sa préture, au lieu d'accepter le gouvernement d'une province, Cicéron aima mieux rester à Rome, où il prépara son élection comme consul, en plaidant pour ses clients et ses amis.

2. PUISSANCE DE SON ÉLOQUENCE.—César, jaloux de sa popularité, entreprit de la lui ravir en lui suscitant une difficulté grave dès le début de son consulat. Il fit proposer par un tribun une loi agraire, qui aurait renouvelé les horreurs que l'on avait vues sous la tyrannie de Sylla. Cicéron combattit cette loi avec tant d'éloquence devant le sénat, que ses adversaires ne trouvèrent rien à lui répliquer. Les tribuns le citèrent alors devant le peuple, mais, grâce à son habileté, la loi fut encore rejetée.

Il voulut ensuite relever l'ordre équestre : pour cela, il assigna des places particulières aux chevaliers dans les théâtres. Cette distinction provoqua une sorte de sédition parmi le peuple ; le consul appela la foule au temple de Bellone, et la captiva par sa parole, au point qu'il lui fit applaudir ce qu'auparavant elle avait condamné. Ce fut un des plus beaux triomphes de son éloquence; mais le grand événement de son consulat fut la conjuration de Catilina.

3. CONJURATION DE CATILINA. — Issu d'une famille patricienne, Catilina s'était déshonoré de bonne heure par ses vices et ses crimes. Il avait été l'un des agents les plus ardents des proscriptions de Sylla, et avait fait périr son beau-frère, sa femme et son propre fils. Envoyé comme pré-

teur en Afrique, il avait pendant deux ans écrasé sa province sous le poids de ses concussions et de sa tyrannie.

Il y avait à Rome une foule de gens perdus, comme lui, de dettes et de crimes. Dans l'Italie, tous les vétérans de Sylla ne rêvaient que le pillage des richesses. Catilina s'unit à cette populace et demanda le consulat, décidé, s'il éprouvait un refus, à soulever l'Italie entière. Le but des conjurés était de massacrer le consul, de proscrire les riches, d'abolir les dettes, de piller Rome, et d'établir à leur profit un nouveau gouvernement. « Le peuple romain, avait dit Catilina dans le sénat, est un corps robuste, mais sans tête; je lui en donnerai une.

4. Les Catilinaires. — Cicéron qui savait parfaitement ce qui se passait, attendit, pour agir, qu'il eût entre ses mains tous les fils de la conspiration. Quand il crut le moment arrivé, il démasqua en plein sénat les projets de Catilina en lui adressant cette foudroyante apostrophe : « Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience ? » Le conspirateur, effrayé de se voir ainsi dévoilé, sortit de Rome la nuit suivante, et se retira en Étrurie auprès de Manlius, son complice, qui avait pris le commandement des troupes.

Catilina avait laissé à Rome ses lieutenants Lentulus, Céthégus et Bestia, qui devaient soulever la ville pendant que l'Italie s'agiterait. Cicéron n'avait point de preuves contre eux, lors-

que les députés des Allobroges, que les conjurés avaient voulu entraîner dans leur parti, lui en fournirent. Il fit part au sénat des lettres de Lentulus et de ses complices, et le consulta sur la peine qui devait leur être infligée. L'assemblée vota la mort de tous les conjurés.

5. Mort de Catilina et des conjurés. — Le consul fit aussitôt exécuter la sentence. Quand Cicéron descendit de la prison, il se contenta de dire, en traversant le forum : « Ils ont vécu. » Et la foule consternée se retira en silence. Cette sévérité frappa de stupeur les partisans de Catilina. Ce malheureux, qui avait d'abord compté plus de vingt mille soldats sous ses étendards, se vit abandonné par la plupart ; quand il fut obligé de combatre contre les généraux de la république, il n'avait plus sous ses ordres que trois mille hommes. Il se battit en désespéré, et tous ses compagnons imitèrent son courage; mais ils ne purent résister au nombre. Après l'action, le corps de Catilina fut trouvé en avant des siens, sous un monceau de cadavres : on lui coupa la tête que l'on envoya à Rome.

6. Triomphe de Cicéron. — Les honnêtes gens, dans l'ardeur de leur reconnaissance, rendirent à Cicéron les plus grands honneurs, et lui décernèrent le titre glorieux de *Père de la patrie*. Il en conçut lui-même tant de vanité qu'il fatigua ses partisans les plus dévoués par l'habitude qu'il avait prise de se donner des louanges. Au sénat, dans les assemblées du peuple, devant les

tribunaux, il avait toujours dans la bouche les noms de Catilina et de Lentulus. Il ne devait cependant pas tarder à expier ce triomphe d'une manière bien cruelle.

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'était Cicéron? Comment se fit-il connaître? Par quelles charges passa-t-il avant d'être consul?

2. Quelle difficulté lui suscita César au début de son consulat? Quels furent les triomphes de son éloquence? Quel a été le principal événement de son consulat?

3. Qu'était Catilina? De quels hommes se composait son parti? Quel était le but des conjurés?

4. Comment Cicéron démasqua-t-il les projets de Catilina? Quels étaient les autres conjurés? Quelle peine le sénat porta-t-il contre eux?

5. Quelle impression leur mort fit-elle sur le peuple? Où Catilina fut-il vaincu? Comment mourut-il?

6. Quel surnom donna-t-on à Cicéron? Quelle fut sa vanité à la suite de ses succès?

CHAPITRE VI

PREMIER TRIUMVIRAT.

Naissance et éducation de César. Son ambition. Son édilité et son pontificat. Formation du triumvirat. Consulat de César. Exil de Cicéron. Caton dans l'île de Chypre.

1. NAISSANCE ET ÉDUCATION DE CÉSAR. — César, un des plus grands hommes de l'antiquité, naquit à Rome de l'illustre famille Julia, qui prétendait descendre de Vénus et d'Enée, et joindre ainsi à la majesté des rois la sainteté des dieux. Il fut tout à la fois un grand guerrier, un grand politique, un orateur et un écrivain distingués. Marius

était son oncle maternel, et il se montra de bonne heure favorable à la démocratie. Sylla voulait l'envelopper dans ses proscriptions; de puissantes intercessions l'en détournèrent, mais il dit en cédant : « Vous le voulez, j'y consens; mais sachez que ce jeune homme détruira un jour l'aristocratie, car je vois en lui plusieurs Marius. »

César, échappé à ce danger, alla faire ses premières armes en Asie, et revint à Rome après la mort de Sylla. Il défendit plusieurs complices de Catilina, puis il alla en Grèce suivre les leçons des rhéteurs les plus célèbres pour arriver au premier rang parmi les orateurs. Des pirates l'ayant pris dans la traversée, et lui ayant demandé vingt talents pour sa rançon, il leur en accorda cinquante, mais avec la promesse de les faire mettre en croix. En effet, il leur fit la chasse, les surprit, et les fit périr du supplice dont il les avait menacés.

2. Ambition de César. — De retour à Rome, il ne dissimula pas ses projets ambitieux. Le parti aristocratique ne lui offrant que des rivaux, il se tourna vers la plèbe, et la flatta pour en faire l'instrument de ses desseins. Il contribua à faire rendre aux tribuns du peuple le pouvoir que Sylla leur avait enlevé. Elu questeur pour la province, et envoyé en Espagne, il disait en traversant un village des Gaules, qu'il aimerait mieux être le premier dans cette bicoque que le second dans Rome.

On rapporte aussi qu'ayant aperçu à Cadix, dans

un temple d'Hercule, la statue d'Alexandre, il se mit à pleurer de dépit de ce qu'il n'avait encore rien fait, à un âge où le héros de Macédoine avait déjà soumis l'univers.

3. SON ÉDILITÉ ET SON PONTIFICAT. — Il n'attendit pas l'expiration de sa charge pour retourner à Rome, l'unique théâtre où il pût préparer sa fortune. S'étant fait nommer édile, il s'attacha le peuple, en lui donnant des jeux somptueux et des fêtes splendides, et en rétablissant au Capitole la statue et les trophées de Marius, que Sylla avait fait abattre.

A la mort de Métellus, il brigua le souverain pontificat. Il répandit l'or et l'argent avec tant de profusion, qu'effrayé lui-même de ses dettes, il dit à sa mère, le jour de l'élection : « Vous me verrez aujourd'hui grand pontife ou banni. » Il réussit : l'année suivante il obtint la préture urbaine. C'est pendant qu'il était chef de la justice qu'éclata la célèbre conjuration de Catilina. Il n'eût peut-être pas été difficile à Cicéron de convaincre César d'avoir été du nombre des conjurés, mais le consul craignit que l'autorité de son nom n'empêchât la condamnation de ses complices, et il aima mieux le supposer innocent.

4. FORMATION DU TRIUMVIRAT. — A l'issue de sa préture, César fut envoyé dans l'Espagne ultérieure, avec le titre de gouverneur. Arrivé dans sa province, il augmenta l'armée de dix cohortes, marcha contre les Lusitaniens et les Galli-

ciens, et s'avança jusqu'à la mer extérieure, soumettant des nations qui n'avaient point encore connu la domination romaine.

Il revint ensuite à Rome, où il n'eut rien de plus pressé que de réconcilier Crassus et Pompée, les deux premiers citoyens de la république, et de s'unir à eux pour former ce qu'on a appelé le premier triumvirat. Caton vit dans cette coalition un danger pour la république, mais il ne put l'empêcher.

5. Consulat de César (59). — César se fit nommer consul, et agit comme s'il eût été dictatateur, sans tenir compte de Bibulus, son collègue. Il commença par prescrire que l'on tiendrait un journal des actes politiques, et que ce journal serait rendu public, afin d'initier le peuple à toutes les affaires. Il proposa ensuite une loi agraire, pour donner des terres au peuple romain et repeupler l'Italie déserte, en y établissant des colonies. Caton lui fit de l'opposition; il triompha de sa résistance, et obligea les magistrats et les sénateurs à jurer l'observation de cette loi sous peine de mort. Dans l'intérêt des provinces, il s'éleva contre les concussions des gouverneurs, et s'efforça de donner à tous les pays conquis des garanties de liberté. Enfin, il se concilia l'affection des chevaliers en leur accordant une part dans les impôts.

Lorsque son consulat fut sur le point d'expirer, il se le fit continuer, et obtint pour département la Gaule cisalpine et l'Illyrie. Le sénat y ajouta la

Gaule transalpine ou *chevelue*, malgré les protestations de Caton qui s'était écrié : « C'est la tyrannie que vous armez, et vous la placez dans une forteresse au-dessus de vos têtes. »

6. EXIL DE CICÉRON. — Avant de partir pour sa province, César voulut éloigner de Rome ses deux principaux adversaires, Cicéron et Caton. Dans ce but, il fit de Clodius, issu de l'ancienne famille des Clodius, un plébéien, et il l'éleva au tribunat. Clodius, esprit inquiet, turbulent, ambitieux, ne rêvait que la chute de l'aristocratie, pour s'élever sur ses ruines. Il condamna à l'exil quiconque aurait fait périr un citoyen romain sans jugement. C'était atteindre Cicéron, qui avait ainsi traité Lentulus et les autres complices de Catilina. L'illustre orateur se vit ainsi banni pour l'action même qui lui avait fait donner le nom de *Père de la patrie*.

7. CATON EN CHYPRE. — Clodius ne pouvant accuser Caton, eut recours à un autre moyen pour l'éloigner de Rome. « Bien des gens, lui dit-il, me demandent de les envoyer en Chypre; mais je vous crois seul digne de ce gouvernement, et je me fais un plaisir de vous y envoyer. » Caton s'écria que cette préférence était une injure plutôt qu'une faveur : « Eh bien, reprit l'insolent tribun, puisque vous ne voulez pas y aller de gré, vous irez de force. » Il se rendit aussitôt dans l'assemblée du peuple et y fit passer son décret. César, délivré des deux hommes qui l'inquiétaient le plus, partit pour les Gaules.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel était l'éclat de la naissance de César? Que pensa de lui Sylla? Où fit-il ses premières armes? Comment traita-t-il les pirates qui l'avaient fait prisonnier?

2. Quel parti favorisa-t-il? Quelle fut son ambition?

3. Que fit-il pour le peuple pendant son édilité? Comment arriva-t-il au souverain pontificat? Pourquoi Cicéron le ménagea-t-il dans l'affaire de Catilina?

4. Que fit César après sa préture? Comment se forma le premier triumvirat? Qu'en pensa Caton?

5. Que fit César pendant son consulat? Quel commandement se fit-il donner à l'expiration de son consulat?

6. De qui se servit-il pour éloigner de Rome Cicéron et Caton? Pourquoi Cicéron fut-il exilé?

7. Où Caton fut-il envoyé? Comment Clodius s'y prit-il pour lui conférer le gouvernement de l'île de Chypre?

CHAPITRE VII

CONQUÊTE DES GAULES (58-51).

Des premiers établissements des Romains dans la Gaule transalpine. Victoire de César contre les Helvètes. Défaite des Germains. Soumission de la Belgique. Expédition dans la Grande-Bretagne. Révolte générale de la Gaule. Vercingétorix. Siége d'Alise. Conquête définitive des Gaules.

1. DES PREMIERS ÉTABLISSEMENTS DES ROMAINS DANS LA GAULE TRANSALPINE. — Les Marseillais, qui avaient une foule d'établissements sur la Méditerranée, ayant voulu s'agrandir dans la Gaule aux dépens de leurs voisins, Rome soutint leurs injustes prétentions, et envoya le consul Fulvius Flaccus contre les *Salyes*, dont se plaignait Marseille. Son successeur, Sextius, acheva l'extermination de ces tribus, fonda la ville d'Aix (Aquæ

Sextiæ), et en fit la capitale de cette nouvelle province.

Les Éduens, qui étaient depuis longtemps en guerre avec les Allobroges, appelèrent les Romains à leurs secours. Le consul Domitius invita les Allobroges à rester dans leurs montagnes, et sur leur refus, il s'empara de leur territoire. La province romaine comprit dès lors le pays qui s'étend à l'est du Rhône, depuis l'embouchure de ce fleuve jusqu'au lac Léman (Genève). Elle fut déclarée consulaire, et on établit à Narbonne une colonie chargée de veiller sur les peuples conquis.

2. Victoire de César contre les Helvètes. — Les Helvètes (*Suisses*), fatigués de vivre dans leurs montagnes, ayant fait invasion dans la Gaule au nombre de plus de quatre cent mille, les Gaulois conjurèrent les Romains de prendre la défense de leur pays contre ces hordes barbares. César accourut de l'Italie avec tant de rapidité, qu'il empêcha ces terribles ennemis de pénétrer dans la province romaine. Il les suivit ensuite le long de la Saône, et finit par les contraindre à engager le combat. Il leur tua plus de deux cent mille hommes, et força ceux qui survécurent de se rendre à discrétion et de regagner leurs montagnes.

3. Défaite des Germains. — Les Gaulois s'empressèrent de féliciter César de les avoir délivrés d'une guerre cruelle, et peut-être de la servitude. Ils le prièrent ensuite de tourner ses armes contre Arioviste, qui occupait avec ses Ger-

mains la meilleure partie du territoire des Séquanes. César, qui ne demandait qu'à faire des conquêtes, déclara la guerre aux barbares, entra dans Besançon, qu'il prit à l'improviste, et conduisit ses légions contre les soldats d'Arioviste. Les Romains furent d'abord effrayés de leur taille gigantesque et de leur aspect farouche; César les ayant rassurés, ils vainquirent ces barbares aussi complétement que les Helvètes. Arioviste repassa le Rhin avec quelques fuyards, et alla épouvanter les autres Germains par le récit de ses désastres.

4. SOUMISSION DE LA BELGIQUE. — Les Gaulois étaient dans l'admiration, en voyant qu'en une seule campagne César avait exterminé deux grands peuples, les Helvètes et les Germains. Quand ils s'aperçurent qu'il ne renvoyait pas en Italie ses légions victorieuses, ils commencèrent à trembler pour eux-mêmes. Les Éduens avaient déjà renoncé à leur indépendance, et nombre de tribus couraient d'elles-mêmes au-devant de la servitude.

Les Belges se coalisèrent pour écarter cette domination. César marcha contre eux, les vainquit à Bibrax (1), sur les bords de l'Aisne, et écrasa successivement toutes leurs tribus. Maître de la Belgique, il soumit, dans la campagne suivante, l'Armorique et l'Aquitaine.

5. EXPÉDITION DANS LA GRANDE-BRETAGNE. — Pour

(1) Bibrax, aujourd'hui *Bièvre*, dans le département de l'Aisne.

s'assurer de l'Armorique, il entreprit la conquête de la Grande-Bretagne, qui passait, aux yeux des anciens, pour être la limite la plus reculée du monde habité. La première tentative qu'il fit pour franchir le détroit échoua complétement. Sa flotte fut presque entièrement détruite par la tempête, et ses soldats ne purent résister aux barbares, qui les forcèrent de battre en retraite.

Il fit construire d'autres navires, et pénétra jusqu'à la Tamise. Il livra plusieurs combats aux barbares, mais il ne retira de ses efforts que quelques bandes d'esclaves et des perles bretonnes qu'il envoya en grande quantité à Rome, pour prouver qu'il avait touché à des rivages inconnus. Sa présence d'ailleurs était devenue nécessaire en Gaule, où il eut à étouffer des soulèvements partiels qui annonçaient la révolte générale dont Vercingétorix fut le chef.

6. **Révolte générale de la Gaule.—Vercingétorix.** — Vercingétorix était du pays des Avernes. Sa naissance l'ayant mis à la tête d'une nombreuse clientèle, il arbora dans Gergovie, capitale de cette tribu, l'étendard de la révolte. Les peuplades du centre et de l'ouest se rangèrent sous ses ordres, et il entra en campagne à la tête d'une armée formidable. Ayant éprouvé un échec sous les murs de Nevers, dans la première bataille qu'il livra contre César, il changea de tactique et résolut de faire périr l'armée romaine par la famine. Il conseilla à tous les Gaulois de brûler leurs villes et de faire le désert

autour d'eux pour assurer leur liberté. Les Bituriges demandèrent grâce pour la superbe ville d'Avaricum (Bourges), leur capitale. Vercingétorix céda; ce fut cette condescendance qui sauva César. Il s'empara de cette ville et y passa l'hiver.

7. Siége d'Alise. — Les hostilités ne recommencèrent qu'au printemps. César attaqua d'abord Gergovie où il fut vaincu. Vercingétorix s'étant mis à sa poursuite, l'atteignit près de la Saône, où il lui livra un combat terrible. L'action fut si vive, que César s'étant jeté dans la mêlée, laissa son épée entre les mains des ennemis. Toutefois, les Gaulois, frappés de terreur, s'enfuirent et se retirèrent dans les murs d'Alésia (1), une des plus forte places dans la Gaule.

Vercingétorix fit appel à tous les Gaulois désireux de défendre leur indépendance; il se vit bientôt à la tête d'une armée de plus de deux cent cinquante mille hommes. César avait entouré la ville et le camp d'ouvrages si prodigieux que la Gaule entière s'y brisa. Vercingétorix, réduit à la dernière extrémité, résolut de se livrer lui-même aux Romains, comme l'auteur principal de la guerre. Revêtu de sa plus riche armure, il monta son cheval de bataille; après avoir tourné plusieurs fois autour du tribunal de César, il jeta son épée, son javelot et son casque aux pieds du vainqueur, sans prononcer une seule parole. César le

(1) Alésia, aujourd'hui *Alise-sainte-Reine*, dans la Côte-d'Or, à dix kilomètres de Semur.

fit jeter dans un cachot, où il le laissa renfermé pendant six mois, jusqu'à ce qu'il servît d'ornement à son triomphe.

8. Conquête définitive de la Gaule (51). — César employa sa huitième campagne à soumettre les Bituriges, les Carnutes, les Bellovaques et à comprimer les autres révoltes qui éclatèrent encore dans la Gaule. Après avoir ainsi étouffé les derniers restes de l'insurrection, il soumit le pays à une organisation régulière, et travailla à s'attacher ces peuples, dont il avait d'ailleurs besoin pour conquérir l'empire de Rome et du monde. Il exempta du tribut beaucoup de villes, flatta les riches et les nobles par des distinctions honorifiques, et enrôla les guerriers dans ses légions. C'était avec ces soldats qu'il devait combattre les légions de Pompée.

QUESTIONNAIRE.

1. A quelle occasion les Romains fondèrent-ils leur premier établissement dans la Gaule transalpine? Quelle fut la ville que fonda Sextius? De quelle contrée s'agrandit la province romaine? Qu'était Narbonne?

2. Contre quel peuple les Gaulois implorèrent-ils le secours des Romains? Où César défit-il les Helvètes?

3. Contre qui tourna-t-il ensuite ses armes? Que devint Arioviste?

4. Quel effet ces victoires produisirent-elles sur les Gaulois? Quel est le peuple qui se souleva contre César? Où les Belges furent-ils vaincus?

5. Pourquoi César fit-il une expédition dans la Grande-Bretagne? Quel en fut le résultat? Pourquoi fut-il rappelé en Gaule?

6. Qu'était Vercingétorix? Quel échec essuya-t-il? Quelle tactique adopta-t-il? Qu'est-ce qui sauva César?

7. Quel fut le succès de Vercingétorix? Où se retirèrent les Gaulois? Comment Vercingétorix se rendit-il?

8. Que fit César dans la campagne suivante? Comment s'attacha-t-il les Gaulois? Quel parti en tira-t-il?

CHAPITRE VIII

GUERRE CIVILE. — CÉSAR ET POMPÉE.

Troubles à Rome pendant la guerre des Gaules. Expédition et mort de Crassus. Pompée seul consul. Rupture de César et de Pompée. César s'empare de l'Italie et de l'Espagne. Bataille de Pharsale. Mort de Pompée.

1. Troubles a Rome pendant la guerre des Gaules.—En quittant Rome, César l'avait laissée entre les mains de Clodius. Ce tribun séditieux, après avoir éloigné Cicéron et Caton, attaqua Pompée lui-même, qui se repentit d'avoir contribué à l'élévation de cet intrigant, et fit rappeler d'exil Cicéron. L'illustre orateur s'unit à Milon, alors en possession du tribunat, et tous deux s'opposèrent à Clodius, qui remplissait la ville de ses violences. Chaque chef de parti avait à ses ordres des gladiateurs et des soldats; ces bandes en venaient souvent aux mains dans les rues et sur les places publiques. La troupe de Milon ayant un jour rencontré celle de Clodius, ce dernier fut tué dans l'action.

2. Expédition et mort de Crassus. —Sur ces entrefaites, Pompée et Crassus se firent nommer consuls, et prorogèrent César dans son proconsulat des Gaules. Pompée eut pour département l'Espagne, et Crassus la Syrie. Jaloux des victoires de Pompée et de César, Crassus voulait aussi avoir de brillants exploits à présenter au peuple. Il franchit l'Euphrate, et tenta une expédition dans le pays

des Parthes. Ces barbares l'attirèrent adroitement dans des déserts immenses, où l'on ne trouvait ni eau ni végétation, et forcèrent ses légions épuisées à livrer bataille dans les plaines de Carrhes. Avant le combat, des Parthes frappèrent sur leurs armes, qui rendirent un bruit sourd et déchirant, semblable aux mugissements des bêtes féroces et aux éclats du tonnerre. Les Romains, épouvantés, tombèrent sous les flèches de ces ennemis, qui fuyaient après les avoir frappés. Crassus survécut à sa défaite, mais il fut égorgé dans une entrevue où l'avait attiré Suréna, le général des Parthes.

3. Pompée seul consul. — Pendant que Crassus succombait en Asie, Pompée, resté à Rome, se promenait dans ses magnifiques villas, en attendant que le peuple lui offrît l'empire. Cicéron, pour assurer sa fortune personnelle, flattait tout à la fois Pompée, son bienfaiteur, et écrivait des vers en l'honneur de César. Caton prononçait encore les noms de république et de liberté : mais effrayé de l'anarchie dans laquelle on était plongé, et redoutant néanmoins l'avénement de César, il proposa lui-même de donner à Pompée un pouvoir absolu. « Mieux vaut, s'écria-t-il en plein sénat, choisir un maître que se laisser imposer un tyran, » et il vota pour que Pompée fût seul consul.

4. Rupture de César et de Pompée. — En acceptant des mains du sénat cette sorte de dictature, Pompée devenait l'homme de la noblesse,

et l'ennemi naturel de César, l'homme du peuple. Il avait en ce dernier un redoutable adversaire qui, par ses victoires et ses largesses, était devenu l'idole de la multitude. « Au prix de César, qu'a fait Marius? » s'écriait avec enthousiasme la foule fascinée.

Pompée se crut pourtant assez fort pour rester seul maître, et donna l'ordre au vainqueur des Gaules de quitter le commandement de ses légions. César hésita. On dit qu'arrivé sur les bords du Rubicon, aux confins de sa province, il s'arrêta, et qu'après avoir réfléchi un instant sur la hardiesse de son entreprise, il s'écria : « Le sort en est jeté ; » et il franchit le fleuve. C'était l'annonce de la guerre civile.

5. César s'empare de l'Italie et de l'Espagne. — Pompée avait espéré voir l'Italie entière enfanter des légions, et se soulever, comme un seul homme, contre César. L'événement trompa son attente. Les villes allèrent au-devant du vainqueur des Gaules, et en soixante jours César se vit maître de Rome et de l'Italie. Au lieu de renouveler les proscriptions de Marius et de Sylla, il eut la sagesse de ne pas verser une goutte de sang.

Pompée s'était enfui avec ses partisans à Dyrrachium (*Durazzo*) en Illyrie; il avait autour de lui des hommes fiers de leurs titres et de leurs noms, mais point de soldats ni de généraux. La force réelle de son parti était en Espagne, où il avait pour lieutenants Afranius, Pétréius et Varron. Cé-

sar marcha d'abord contre cette armée; et la vainquit. Il usa de sa victoire avec tant de modération que l'Espagne entière lui jura obéissance et fidélité. De là, il retourna à Rome où il se prépara à faire la guerre à Pompée, « le général sans armée, » comme il l'appelait.

6. BATAILLE DE PHARSALE (48). — Cependant Pompée avait levé des troupes en Grèce, en Egypte et dans tout l'Orient. Il était maître de la mer, tandis que César, débarquant à Apollonie, n'avait avec lui que six cents chevaux et cinq légions. Las d'attendre le reste de son armée, il prit le parti de retourner lui-même à Brindes chercher des troupes. Assailli par une affreuse tempête, le pilote ordonnait à ses matelots de revenir sur leurs pas. Alors César se faisant connaître : « Que crains-tu? tu conduis César et sa fortune. » Les matelots, enflammés par ces paroles, firent de nouveaux efforts pour vaincre les vagues, mais inutilement. César fut obligé de rentrer dans son camp.

Antoine, son lieutenant, lui amena enfin ses légions. César attaqua imprudemment Pompée près de Dyrrachium et fut vaincu. C'en était fait de lui si les vainqueurs avaient su profiter de leur victoire, mais ils le laissèrent pénétrer dans la Macédoine et la Thessalie, où ils le suivirent. Pompée lui offrit la bataille dans les plaines de Pharsale(1). En conduisant ses soldats au combat, César leur

(1) Pharsale, aujourd'hui *Farsa*, au centre de la Thessalie, près de l'Énipée.

dit pour toute harangue : « Frappez au visage ! » Les cavaliers de Pompée, qui appartenaient tous à cette jeunesse romaine plus fière de sa beauté que de tout le reste, n'eurent pas le courage de résister à ce genre d'attaque ; ils tournèrent bride aussitôt. Ce mouvement jeta le désordre dans l'infanterie, et Pompée prit la fuite, pour ne pas tomber entre les mains de César.

7. MORT DE POMPÉE. — Il fit voile pour Lesbos et se dirigea vers l'Égypte, où il alla implorer la protection de Ptolémée Dionysios, dont il avait été le tuteur. Mais le valet de chambre de ce monarque, Pothin, qui s'était emparé de la régence, redouta sa présence et le fit lâchement assassiner. On présenta sa tête à César, lorsqu'il débarqua en Égypte. Au lieu d'applaudir à un crime, César détourna les yeux d'un si triste spectacle, et versa des larmes sur le sort de son rival.

QUESTIONNAIRE.

1. Que se passa-t-il à Rome pendant que César était dans les Gaules ? Comment périt Clodius ?
2. Quelle expédition entreprit Crassus ? Où mourut-il ?
3. Quel pouvoir le sénat donna-t-il à Pompée ? Que pensa Caton à ce sujet ?
4. Quelle fut l'opposition qui s'éleva entre César et Pompée ? Comment la rupture éclata-t-elle ?
5. Quels furent les succès de César en Italie ? Où se retira Pompée ? Comment César fit-il la conquête de l'Espagne ?
6. Quelles étaient les forces de Pompée ? Dans quelle situation critique se trouva d'abord César ? Où vainquit-il son rival ?
7. Où s'enfuit Pompée ? Comment mourut-il ? Quelle impression sa mort fit-elle sur César ?

CHAPITRE IX

DICTATURE ET MORT DE CÉSAR.

Expédition de César en Asie. Guerre d'Afrique. Thapsus. Guerre d'Espagne. Munda. César dictateur. Mort de César.

1. EXPÉDITION DE CÉSAR EN ASIE. — A peine César était-il arrivé en Egypte, que Alexandrie se révolta contre lui. Il n'avait sous ses ordres que quatre mille hommes, et il courut de grands dangers. Néanmoins la fortune lui resta fidèle ; il défit les rebelles et put reprendre le cours de ses conquêtes avec son activité et son bonheur ordinaires.

Il repassa d'abord en Asie, où il soumit Pharnace, qui avait voulu se rendre indépendant comme Mithridate, son père, et régner sur les mêmes provinces. Ses succès furent si rapides, qu'il rendit compte au sénat de son expédition par les trois mots à jamais célèbres : *Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu.*

Il retourna ensuite à Rome, où il acheva de s'attacher la multitude en lui donnant de splendides festins et des jeux magnifiques. Tout en paraissant faire des concessions à tous les ordres et à toutes les puissances de l'État, il n'abandonnait rien de son autorité. Ses soldats s'étant montrés exigeants, parce qu'ils se croyaient nécessaires : « Citoyens, leur dit-il, vous avez assez de fatigues

et de blessures, je vous délie de vos serments ; on vous payera ce qui vous est dû. Ce mot de *citoyens* les humilia ; ils conjurèrent César de les conduire en Afrique.

2. Guerre d'Afrique. — Thapsus. — Caton s'était retiré dans cette province avec les cohortes échappées au désastre de Pharsale. Il avait fait sa jonction en Mauritanie avec Scipion, beau-père de Pompée, et tous deux s'étaient unis aux Mauritaniens et aux Numides. Le commandement en chef de l'armée avait été déféré à Scipion, dont le nom était de si bon augure aux yeux des soldats. César les rencontra à Thapsus, dans la Byzacène, et les vainquit.

Après cette défaite, Caton se retira à Utique, décidé à ne pas survivre à son parti. Il savait que César lui accorderait la vie, mais il ne voulait rien accepter de celui qu'il appelait un tyran. Après avoir lu le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme, il se perça de son épée.

Caton d'Utique était le petit-neveu de Caton le censeur. Il avait adopté pour règle de sa vie l'abnégation de soi-même. Sa simplicité n'était pas moins grande que son désintéressement : il marchait souvent sans chaussure, et allait toujours à pied. Sa fin déplorable démentit la fermeté stoïque de son caractère.

3. Guerre d'Espagne.—Munda.—César revint à Rome et se fit décerner quatre fois en un mois les honneurs du triomphe. La première fois, il triompha des Gaulois ; la seconde, des Égyptiens ;

la troisième, de Pharnace; et la quatrième, de l'Afrique et de Juba, roi de Mauritanie. A peine ces fêtes étaient-elles terminées, qu'il apprit qu'une violente insurrection venait d'éclater en Espagne, où les fils de Pompée, Cnéius et Sextus, étaient à la tête d'une puissance armée.

César marcha contre eux, et leur livra une sanglante bataille à Munda, près de Cordoue. Ce fut sa dernière victoire. Il tua à ses adversaires plus de trente mille hommes, parmi lesquels se trouva Cnéius Pompée. Le parti de Pompée n'eut plus dès lors ni chefs ni soldats.

4. César dictateur. — César rentra dans Rome au milieu des louanges universelles. Le sénat, qui naguère l'avait condamné, lui offrit spontanément des honneurs qu'il n'avait jamais décernés à aucun Romain; il le proclama *dictateur perpétuel* et le nomma *imperator* à vie. La flatterie lui éleva une statue dans le temple de Quirinus, avec cette inscription : *au dieu invincible!* Ce dieu nouveau eut ses prêtres, les *juliens ;* le mois Quintilis reçut le nom de *Julius,* et des monnaies furent frappées à son effigie. Sa personne fut déclarée inviolable et sacrée ; on lui donna une garde composée de sénateurs et de chevaliers, et le sénat s'engagea par serment à veiller à la sûreté du *père de la patrie.*

César, maître de Rome et du monde, se montra indulgent pour ses anciens ennemis, affable et généreux pour ceux qui lui avaient toujours été fidèles. Il donna à ses soldats de l'argent et des

terres; gratifia du droit de cité nombre d'individus, de villes et de peuples suivant leurs mérites; entreprit de réunir les diverses lois de la république dans un même code; réforma l'ordre judiciaire dans les provinces; épura le sénat en le délivrant de ceux de ses membres qui s'étaient déshonorés par des bassesses, et y introduisit des Gaulois et des Espagnols. A ses yeux, Rome n'était plus seulement la première ville du Latium ou de l'Italie, c'était la capitale de l'univers.

5. MORT DE CÉSAR (44).—César, comblé d'honneurs et revêtu de toutes les dignités, songeait à achever, au nom de Rome, la conquête du monde, et à exécuter les plus grands projets, lorsqu'il tomba sous le fer des républicains. On prétendit qu'il voulait prendre le titre de roi, et faire disparaître jusqu'aux derniers restes de l'ancienne république. Cassius forma un complot contre celui qu'il appelait le tyran; il y entraîna Brutus, et ceux qui se donnaient pour les défenseurs les plus ardents de la liberté. Brutus avait pourtant été comblé de bienfaits par César, mais il crut qu'il devait à son patriotisme le sacrifice de sa reconnaissance, et il ne craignit pas d'être un des chefs de la conspiration.

On avait prévenu César de ce qui se passait; il n'en voulut rien croire. Pendant qu'il se rendait au sénat, quelqu'un vint à sa rencontre, et lui présenta un mémoire qui contenait tous les détails de la conjuration, en l'exhortant vivement à en prendre connaissance tout de suite.

César voulut le lire à diverses reprises, il en fut toujours empêché par la foule qui l'environnait.

Dès qu'il eut pris place au sénat, les conjurés l'entourèrent, comme pour lui faire honneur. Aussitôt un des assassins le frappa d'un coup de poignard à l'épaule; au même instant tous fondirent sur lui avec tant de fureur, que plusieurs se blessèrent entre eux. César, quoique expirant, se défendait encore avec un grand courage; mais voyant Brutus s'avancer lui-même pour le frapper, les forces l'abandonnèrent, et il s'écria d'un ton de suprême reproche : «Et toi aussi, Brutus!» S'enveloppant alors la tête de son manteau, il alla tomber aux pieds de la statue de Pompée. Tous les conjurés, pour paraître avoir participé au meurtre, enfoncèrent leur fer homicide dans ce corps inanimé; César fut ainsi percé de trente-cinq blessures.

QUESTIONNAIRE.

1. Quels périls César courut-il à Alexandrie? Comment rendit-il compte de son expédition contre Pharnace? De quelle manière apaisa-t-il la révolte de ses soldats?

2. Où s'était retiré Caton? Dans quel endroit César défit-il le parti républicain? Quelle fut la mort de Caton?

3. Quels honneurs César se fit-il accorder à Rome? Où détruisit-il les restes du parti de Pompée?

4. Quels titres les Romains lui donnèrent-ils alors? Quelles furent les réformes qu'il exécuta?

5. A quelle occasion les républicains conspirèrent-ils contre lui? Quels furent les chefs de ce complot? Comment mourut César?

CHAPITRE X

DU SECOND TRIUMVIRAT.— DÉFAITE DU PARTI RÉPUBLICAIN.

Antoine maître de Rome. Guerre de Modène. Formation du second triumvirat. Proscriptions. Mort de Cicéron. Bataille de Philippes.

1. ANTOINE MAÎTRE DE ROME. — Après la mort de César, Antoine et ses amis prirent la fuite et se cachèrent. Les conjurés traversèrent le forum en montrant leurs épées ensanglantées et montèrent au capitole, en criant qu'ils avaient délivré l'État du tyran, mais le peuple resta muet et consterné. Antoine profita de ces dispositions pour ressaisir le pouvoir.

Il s'empara des papiers de César et du trésor public, assembla lui-même le sénat, et empêcha de flétrir la mémoire du dictateur en défendant ses actes. Le lendemain, il parut devant le peuple et lut le testament de César qui léguait au peuple ses jardins situés le long du Tibre, et laissait à chaque citoyen trois cents sesterces, environ 60 fr. En apprenant que César avait pensé à elle en écrivant ses dernières volontés, cette foule avide accourut sur la curie pour mettre à mort ses assassins. Antoine profita de ce moment d'effervescence pour se faire donner une garde de six mille hommes. Il s'empara des dignités et des commandements, et soumit la nation à la tyrannie la plus odieuse.

2. GUERRE DE MODÈNE. — Sur ces entrefaites,

parut Octave, neveu et fils adoptif de César. Il n'avait que dix-neuf ans; mais il était prudent, réservé et plein d'ambition. Il gagna le peuple en s'engageant à exécuter les legs de César, débaucha à son profit deux des légions d'Antoine et se trouva à la tête d'une armée. Cicéron se déclara en sa faveur, espérant se servir de lui pour renverser Antoine et se débarrasser ensuite d'Octave lui-même.

Antoine était parti de Rome pour combattre Décimus Brutus, un des meurtriers de César qu'il tenait assiégé à Modène. Cicéron fit envoyer contre lui Octave, qu'on avait nommé propréteur, et les deux consuls Hirtius et Pansa. Antoine fut défait dans deux batailles sanglantes, où les deux consuls périrent. Octave, resté seul à la tête des troupes victorieuses, marcha contre Rome et se fit proclamer consul par le sénat, malgré le peuple, et quoiqu'il n'eût pas l'âge requis.

3. FORMATION DU SECOND TRIUMVIRAT. — Cette nouvelle dignité l'élevait à la hauteur d'Antoine. Maître de Rome, consul et à la tête d'une armée, il pouvait traiter d'égal à égal avec lui. Lépide, ancien maître de la cavalerie de César qu'il avait fait proclamer dictateur, s'interposa pour ménager une réconciliation entre les deux rivaux. On se réunit près de Bologne, dans une île du petit fleuve Reno, où l'on décida que le pouvoir serait remis entre les mains d'un *triumvirat* composé d'Antoine, d'Octave et de Lépide, et que chaque triumvir posséderait, pendant cinq ans,

une autorité absolue et une juridiction illimitée.

4. Proscriptions. Mort de Cicéron. — Ses nouveaux chefs, persuadés que César n'était tombé que par excès de clémence, renouvelèrent les horribles proscriptions de Sylla et Marius. L'envie, la haine, la cupidité, en un mot toutes les mauvaises passions se déchaînèrent, et Rome fut en proie à des bandes de sicaires qui ne cessèrent d'égorger ceux que le pouvoir leur désignait. Trois cents sénateurs et deux mille chevaliers furent mis à mort en quelques jours. Les triumvirs se sacrifièrent mutuellement leurs parents et leurs amis. Lépide immola son père; Antoine livra à Octave L. César, son oncle, et Octave lui accorda la tête de Cicéron.

L'illustre orateur fut atteint près de Circeii par le tribun militaire Popilius Lænas, qu'il avait autrefois défendu dans une accusation de parricide. Antoine était à table lorsqu'on lui apporta la tête de Cicéron. Le féroce triumvir montra une joie barbare à ce spectacle et envoya le sanglant trophée à Fulvie, sa femme. Celle-ci prit la tête sur ses genoux et eut la cruauté de lui percer la langue avec une épingle d'or qu'elle avait ôtée de ses cheveux.

5. Bataille de Philippes (42). — Pendant que les triumvirs se gorgeaient de sang et d'or en Italie, les chefs du parti républicain, Cassius et Brutus, désolaient l'Asie, où ils s'étaient retirés, par des cruautés et des exactions non moins révoltantes. Antoine et Octave ayant passé la mer Io-

nienne pour aller les combattre, les deux armées se rencontrèrent à Philippes dans la Macédoine.

Quelques semaines avant la bataille, Brutus avait eu le pressentiment de sa défaite. Une nuit qu'il veillait dans sa tente, il crut voir un spectre hideux se dresser devant lui. « Qui es-tu ? lui cria l'intrépide général. — Je suis ton mauvais génie, répondit le fantôme, tu me retrouveras dans les plaines de Philippes. »

Il se livra, en effet, à vingt jours d'intervalle deux batailles dans ces plaines. Dans la première, l'aile que commandait Octave fut culbutée, mais Antoine enfonça le corps de troupes placé sous les ordres de Cassius, qui, pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur, se fit percer de son épée par un de ses affranchis.

Brutus, resté seul, se surpassa comme soldat et comme général ; mais il ne put résister à l'impétuosité d'Antoine qui, à la seconde action, l'enveloppa de toutes parts. Quand il vit que toute résistance était impossible, il se jeta sur la pointe de son épée en disant : « Vertu, tu n'es qu'un mot. » La république expirait avec lui.

QUESTIONNAIRE.

1. Quelle impression la mort de César fit-elle sur le peuple ? Que fit Antoine ? Quels étaient les legs que César avait faits au peuple romain ?

2. Qu'était Octave ? Comment se créa-t-il une armée ? Quel était le but de la guerre de Modène ? Quel en fut le dénoûment ?

3. Comment se forma le second triumvirat ? Quels en furent les membres ?

4. A quels excès se livrèrent les triumvirs ? Comment mourut Cicéron ?

5. Où s'étaient retirés les chefs du parti républicain ? Quelle vision eut Brutus ? Dans quelles batailles Brutus et Cassius furent-ils vaincus ? Quelle fut leur mort ?

CHAPITRE XI

ANTOINE ET OCTAVE.

Antoine en Asie. Guerre de Pérouse. Traité de Brindes. Sextus Pompée. Paix de Misène. Bataille de Nauloque. Mort de Sextus. Déposition de Lépide. Duumvirat d'Antoine et d'Octave. Bataille d'Actium. Mort d'Antoine et de Cléopâtre.

1. Antoine en Asie. — Après la bataille de Philippes, les vainqueurs se partagèrent l'empire. Il fallait récompenser les soldats qui les avaient aidés à remporter des victoires. Octave se chargea de déposséder les habitants de l'Italie pour donner des terres aux vétérans; Antoine alla en Asie chercher de l'argent. Les temples et les trésors des villes ayant été épuisés dans les dernières guerres, il fallut prendre sur les biens des particuliers et des villes; Antoine le fit, sans s'inquiéter de l'irritation que devaient produire ses exactions.

Il ne craignit même pas d'insulter à la misère publique en déployant un luxe effréné accompagné des plus honteuses débauches. Il entra dans Ephèse précédé de femmes vêtues en bacchantes et de jeunes gens habillés en Pans et en Satyres, et cela sous le prétexte d'imiter Bacchus et de renouveler les excès que la fable prête à ce dieu monstrueux. La reine d'Égypte, Cléopâtre, étant allée le trouver à Tarse, en Cilicie, elle remonta le Cydnus sur un navire dont la poupe était d'or,

dont les voiles étaient de pourpre et les avirons d'argent: « C'est Vénus, disait-on, qui vient chez Bacchus. »

2. Guerre de Pérouse.—Traité de Brindes.— Octave ayant profité de l'absence d'Antoine pour se rendre maître de Rome et de l'Italie, Fulvie, femme d'Antoine, et Lucius son frère, excitèrent contre lui un soulèvement qu'on a appelé la *guerre de Pérouse*. Lucius, après avoir eu de brillants succès, se vit forcé par Agrippa, qui commandait au nom d'Octave, de se jeter dans Pérouse : une famine affreuse décima ses troupes et l'obligea de se rendre.

Antoine arriva à Brindes avec une flotte de trois cents vaisseaux. Il était décidé à attaquer Octave, mais ses soldats refusèrent le combat, et le peuple le contraignit à se réconcilier avec son rival. La paix fut signée à Brindes, et comme Fulvie était morte sur ces entrefaites, Antoine, pour consolider l'alliance, épousa Octavie, sœur de César.

3. Sextus Pompée. — Paix de Misène. — Les deux triumvirs rentrèrent à Rome, mais les fêtes furent tristes. Sextus Pompée, fils du grand Pompée, était maître de la mer et avait empêché les provisions de venir de Sardaigne et de Sicile à Rome. Le peuple n'avait pas de pain.

Antoine et Octave s'abouchèrent avec Sextus au cap Misène. Ils convinrent de lui donner pour provinces : la Sicile, la Corse, la Sardaigne et l'Achaïe, plus une indemnité de dix-sept millions

cinq cent mille drachmes, et de rendre aux proscrits le quart de leurs biens. A ces conditions, Sextus s'engageait à ne plus recevoir de transfuges et à envoyer du blé en Italie.

4. BATAILLE DE NAULOQUE. — MORT DE SEXTUS. — Après les conclusions de la paix, les trois chefs s'étaient embrassés et avaient soupé ensemble dans la galère de Sextus. Au milieu du festin, l'affranchi Ménas vint dire à l'oreille de son maître : « Voulez-vous que je coupe les câbles, et je vous rends maître de tout l'empire ? — Il fallait le faire sans m'en prévenir, répondit Sextus ; mais le fils de Pompée ne peut trahir ses serments. »

Ses rivaux n'eurent pas la même délicatesse ; ils se refusèrent à tenir leurs engagements, et la guerre recommença. Octave s'étant mis à la tête d'une flotte, fut vaincu. Sextus, fier de ses succès, se montrait à Syracuse un trident à la main et couvert d'un manteau couleur d'azur. Il se faisait appeler le fils de Neptune et cherchait à faire croire qu'il commandait aux vents et à la mer. Mais Agrippa accourut du fond de la Gaule et répara en quelques mois les désastres d'Octave, dont il était le lieutenant. Il livra ensuite une bataille décisive à Sextus entre Myles et Nauloque. Sextus, vaincu, s'enfuit à Milet, où Antoine le fit égorger.

5. DÉPOSITION DE LÉPIDE. — Lépide, qui avait contribué à la victoire d'Octave, et qui se voyait à la tête de vingt légions, prétendit sortir de l'humiliante position qu'on lui avait faite depuis

l'établissement du triumvirat. Il aurait voulu ajouter la Sicile à son gouvernement d'Afrique. Au lieu de lui accorder ce qu'il demandait, Octave lui reprocha d'avoir eu des intelligences avec Sextus et l'accusa de trahison. Il lui enleva en même temps le restant de ses troupes. Dès que Lépide se vit abandonné, il se jeta aux genoux de ses collègues et implora sa grâce. Octave lui pardonna, mais de toutes ses dignités il ne lui laissa que celle de pontife.

6. DUUMVIRAT D'OCTAVE ET D'ANTOINE. —Octave et Antoine, restés seuls maîtres de l'empire, eurent une conduite bien opposée. Antoine se laissant aller à ses passions, se déshonorait en Orient par tous les excès. On ne le voyait en public qu'avec la robe et le diadème des souverains d'Asie, ou bien il s'affublait des ornements que l'on prêtait à Osiris ou à Bacchus. On ne parlait qu'avec indignation de sa coupable passion pour la reine d'Égypte, Cléopâtre. On disait qu'il préférait Alexandrie à Rome, et que s'il devenait maître de l'empire, il en transporterait le siége en Orient.

Octave, au contraire, rétablissait l'ordre en Occident et se faisait remarquer par sa sagesse et par sa prudence. Au lieu de dissiper comme son rival l'argent en folles dépenses, il faisait exécuter d'utiles travaux, relevait les aqueducs, décorait le cirque, donnait au peuple des fêtes et des jeux et se l'attachait par ses largesses. Il avait envoyé ses légions soumettre les Illyriens et les Dal-

mates, et l'on applaudissait à leurs victoires, qui reculaient chaque jour les bornes de l'empire.

7. Bataille d'Actium (31). — Quand Octave crut le moment arrivé de rompre avec Antoine, il lui reprocha ses excès et lui fit déclarer la guerre, par le sénat, dans la personne de Cléopâtre. «Ce n'est pas à Antoine ni à des Romains, disait-il, que nous allons faire la guerre, mais à cette reine en délire qui rêve la chute du Capitole et les funérailles de l'empire.»

Quand les deux armées furent en présence, Antoine proposa d'abord à Octave de vider leur querelle dans un combat singulier. Il voulut ensuite conduire son armée dans les plaines de Pharsale, pour que l'on connût dans ces lieux, témoins de la valeur de César, lequel des deux devait être le digne héritier de ce grand homme; enfin Cléopâtre ayant eu la fantaisie d'assister à une bataille navale, Antoine ne sut pas lui résister. Le combat s'engagea à l'entrée du golfe d'Ambracie, près du promontoire d'Actium, sur la côte occidentale de la Grèce.

Antoine, profitant d'un vent léger qui s'éleva de la mer, ébranla son aile gauche et commença l'attaque. Après de grands efforts de part et d'autre, la victoire restait incertaine, lorsque les soixante vaisseaux de Cléopâtre déployant leurs voiles prirent la fuite à travers les galères qui combattaient. Dès qu'Antoine s'aperçut de ce mouvement qui mettait le désordre dans sa flotte, il perdit la raison et s'enfuit aussi, abandonnant

lâchement ceux qui mouraient pour lui. Sa flotte fut obligée de céder, et Canidius, qui commandait l'armée de terre, se sentant délaissé, passa dans le camp d'Octave avec tous ses soldats, qui ne demandaient pas mieux que de reconnaître le vainqueur pour maître.

8. MORT D'ANTOINE ET DE CLÉOPATRE. — En apprenant ces tristes nouvelles, Antoine voulait se donner la mort. Ses amis l'en ayant empêché, il retourna à Alexandrie, où il retrouva Cléopâtre. Dans son désespoir, il s'enferma dans une tour, et parut décidé à y vivre loin du monde. Il fut bientot las de cette philosophie misanthropique, quitta ce sombre asile, revint dans le palais de Cléopâtre et recommença sa vie de festins et de débauches. Il fit avec ses amis et ceux de Cléopâtre une association, dont la première loi était de mourir ensemble, après s'être procuré en commun tous les genres de plaisirs.

Quand Octave parut aux portes d'Alexandrie, Antoine lui demanda la permission de se retirer à Athènes pour y vivre en simple particulier. Cléopâtre, plus ambitieuse, désirait la couronne d'Égypte pour ses enfants.

Le vainqueur d'Actium lui laissa entrevoir qu'il lui donnerait mieux, si elle le délivrait d'Antoine. Celui-ci se voyant trahi par cette perfide princesse, ordonna à son esclave de le tuer. L'esclave s'étant frappé lui-même plutôt que d'exécuter un pareil ordre : « Il m'apprend, dit Antoine, ce que je dois faire ; » et il se perça de son épée.

Cléopâtre ne lui survécut pas longtemps. Comprenant qu'Octave ne l'épargnait elle-même que pour la faire servir à l'honneur de son triomphe, elle aima mieux mourir que de subir une pareille humiliation. Elle se fit piquer, dit-on, par un aspic qu'un paysan lui apporta dans un panier de figues, et on la trouva morte, étendue sur un lit d'or et couverte de ses habits royaux.

L'Égypte fut réduite en province romaine, et Octave revint à Rome; il était devenu ainsi seul maître de tout l'empire.

QUESTIONNAIRE.

1. Que fit Octave après la bataille de Philippes ? Quelle fut la conduite d'Antoine en Asie ?

2. Quel fut le but de la guerre de Pérouse ? Où la paix fut-elle signée entre Octave et Antoine ?

3. Quelle était la puissance de Sextus Pompée ? Quelles furent les conditions du traité de Misène ?

4. Où Sextus fut-il défait ? Comment mourut-il ? Quelle avait été sa générosité envers les triumvirs ?

5. Comment fut traité Lépide ? Quelle dignité lui laissa Octave ?

6. Quelle fut la conduite d'Antoine en Orient ? Quelle fut celle d'Octave en Occident ?

7. Où se livra la bataille qui devait décider du sort de l'empire ? Qu'est-ce qui perdit Antoine ?

8. Que devint-il après sa défaite ? Quelle fut sa mort ? Quelle fut celle de Cléopâtre ?

CHAPITRE XII

DES PRINCIPALES CAUSES DE LA CHUTE DE LA RÉPUBLIQUE ROMAINE.

Des causes de la grandeur des Romains. Des causes de leur décadence. De l'affaiblissement de la discipline militaire. Opulence des grands et corruption du peuple. De l'influence de la civilisation grecque.

1. DES CAUSES DE LA GRANDEUR DES ROMAINS. — Quand on examine Rome à son origine, on trouve dans les éléments qui la constituaient les causes de son élévation si prodigieuse et si rapide.

Le sénat se montre admirable de prudence et d'adresse, et on le voit diriger toutes les entreprises, tous les efforts de la nation vers un même but : l'agrandissement du territoire de la république. Si on peut lui reprocher bien des injustices, il n'est pas possible de reprendre dans ses décisions une seule faute contraire à sa politique. Il avait d'ailleurs à sa disposition des soldats valeureux et aguerris et d'habiles généraux, car jamais nation ne porta plus loin la science de la guerre. Toute l'éducation tendait à former dans le soldat ces habitudes fortes et vigoureuses qui sont le résultat d'une discipline sévère ; on l'habituait aux plus grandes fatigues, et on ne le laissait jamais s'énerver dans l'oisiveté.

Le peuple qui donnait à l'État ces illustres défenseurs était d'une simplicité de mœurs, d'une grandeur d'âme et d'un désintéressement admi-

rables. Les anciens Romains n'avaient rien de plus précieux sur la terre que leur chaumière et leur champ. Ils étaient religieux, menaient une vie frugale, pratiquant ainsi toutes les vertus qui font les héros. Les divisions qui éclatèrent d'abord paralysèrent pendant quelque temps les forces de la nation; mais, quand, à la suite de concessions réciproques, les patriciens et les plébéiens se trouvèrent profondément unis, rien ne put plus arrêter l'élan de ces intrépides guerriers.

2. DES CAUSES DE LEUR DÉCADENCE. —Ce furent cependant leurs conquêtes qui devinrent pour les Romains une cause de décadence et de ruine. Le peuple répandit son sang sur les champs de bataille, et expira en moissonnant des lauriers. On le remplaça par des affranchis, qui ne pouvaient avoir ni les mêmes mœurs, ni les mêmes sentiments. Alors recommença sous une autre dénomination la vieille lutte des plébéiens et des patriciens.

Les hommes nouveaux attaquèrent les anciennes familles; les Italiens et les Latins se soulevèrent dans la guerre sociale contre les Romains, pour leur disputer le droit de cité. Ces divisions altérèrent profondément le patriotisme et le dévouement des vrais citoyens; la dépravation des mœurs fit de rapides progrès au sein de ces désordres, et il arriva que l'aristocratie et la démocratie s'épuisèrent en se combattant. Le peuple et le sénat se jetèrent dans la servitude, et le despotisme impérial leur imposa des lois.

3. De l'affaiblissement de la discipline militaire. — Dans cette lutte des partis qui se disputèrent le souverain pouvoir, les armées se mirent à l'encan, et s'offrirent à celui qui sut le mieux les récompenser. Marius donna, le premier, l'exemple de ces funestes largesses. Au lieu de ne recevoir sous ses drapeaux que le vrai citoyen romain, il enrôla une foule de prolétaires qu'il conquit à son affection, en leur laissant tout piller et tout détruire. Les soldats de Sylla et de Pompée ne combattaient plus que dans l'espérance du butin. Ceux de César se respectaient davantage; mais leur dévouement se bornait à la personne de leur chef; ces armées, au lieu de servir la patrie, n'étaient que des instruments à la disposition de quiconque voulait les employer dans l'intérêt de son ambition.

4. Opulence des grands et corruption du peuple. — Le peuple n'ayant alors que du mépris pour les travaux manuels, dont les esclaves seuls étaient chargés, n'eut d'autre ressource pour se distraire dans son oisiveté que de fréquenter le Cirque et le Forum. Et quand le despotisme des empereurs eut ravi aux assemblées populaires leur puissance, on ne vit plus le peuple que dans les amphithéâtres, où on le divertissait par des combats de bêtes féroces et de gladiateurs. Le sénat lui faisait distribuer gratuitement le blé nécessaire à sa nourriture, et cette nation, autrefois si noble et si généreuse, n'ambitionna plus que du pain et des jeux : *Panem et circenses*.

Sous César, on comptait à Rome plus de trois cent mille de ces indigents oisifs, qui vivaient dans les tavernes des aumônes du sénat ou de l'argent qu'ils mendiaient dans les rues. Toutes les propriétés étaient concentrées dans les mains de quelques nobles. Les personnages opulents avaient des possessions si vastes qu'ils ne pouvaient en faire le tour qu'à cheval. Leurs maisons, à Rome, étaient de magnifiques palais, et rien n'égalait l'éclat et la somptuosité de leurs villas. Ils étaient environnés d'esclaves prêts à prévenir plutôt qu'à satisfaire leurs moindres désirs. La plus grande partie de leur vie se passait dans les festins. Un habile cuisinier était une célébrité : on l'estimait plus qu'un artiste ou un littérateur distingué.

5. De l'influence de la civilisation grecque. — La civilisation grecque, en envahissant la république romaine sur la fin de la première guerre punique, contribua aussi très-puissamment à ce changement. Les lettres et les arts gagnèrent à ce contact. Rome eut de grands poëtes comme Ennius, Plaute, Térence, Lucrèce et Catulle ; elle eut des orateurs de premier ordre comme les Gracques, Sylla, Cicéron et une foule d'autres ; elle produisit des historiens comme César et Salluste, dont tous les écrits sont des chefs-d'œuvre ; mais en imitant trop servilement les Grecs, ces écrivains firent tort à leur propre génie, et leur admiration pour les grands hommes d'Athènes leur fit adopter trop facilement leurs mauvaises doctrines.

Ainsi les deux grands poëtes de cette époque, Catulle et Lucrèce, se font les interprètes de tous les déréglements de l'esprit et du cœur. Catulle ne chante que la passion et la licence, et Lucrèce met en vers la doctrine d'Épicure. Salluste et César étaient sans conviction religieuse, ils ne respectaient dans leur conduite aucun principe de justice et de morale. Cicéron s'était fait en philosophie l'élégant traducteur des principaux philosophes grecs, mais son esprit hésitait entre les divers systèmes, et n'aboutissait qu'au scepticisme. Ainsi, de quelque côté qu'on envisage la république, on voit qu'elle était en proie au double vice de l'impiété et de l'irréligion, et c'est ce qui explique sa ruine.

QUESTIONNAIRE.

1. Quelles ont été les causes de la grandeur des Romains ? Quelle fut la politique du Sénat ? Quel était le caractère du peuple primitif ?

2. Quelles sont les causes principales qui ont amené la ruine de la république ? Comment les anciens Romains périrent-ils ? Par qui furent-ils remplacés ?

3. Que devinrent les armées ? Quelle fut la cause de l'affaiblissement de la discipline militaire ?

4. Que devint le peuple dans les derniers temps de la république ? Quelles étaient ses distractions ? Quelles étaient les mœurs des grands ?

5. Quelle fut l'influence de la civilisation grecque sur les Romains ? Quels furent les écrivains les plus distingués de cette époque ? Quel était le caractère de leurs doctrines ?

TROISIÈME PARTIE

DE L'EMPIRE (30 AV. J.-C. — 394 AP. J.-C.).

CHAPITRE I

RÈGNE D'AUGUSTE (30 ANS AV. J.-C. 14 ANS AP. J.-C.).

Bornes et divisions générales de l'empire. Organisation du gouvernement impérial. Du peuple et du sénat. De l'armée. Des finances. Protection accordée aux lettres. Développement des arts. Guerres d'Auguste. Défaite de Varus. Mort d'Auguste.

1. BORNES ET DIVISIONS GÉNÉRALES DE L'EMPIRE (1).— L'empire était borné à l'est par le Rhin, le Danube, le Pont-Euxin et l'Euphrate; au sud par les déserts de l'Arabie, l'Éthiopie et les sables de la Libye; à l'ouest et au nord par l'océan Atlantique, qui prenait les noms d'océan Aquitanique, d'océan Britannique et d'océan Germanique ou Septentrional.

Ce vaste empire était divisé en vingt-huit provinces, dont Auguste se partagea l'administration avec le sénat. Il abandonna au sénat celles qui étaient entièrement soumises. Elles étaient au nombre de treize, dont sept en Europe: la *Sicile*, la *Sardaigne* et la *Corse*, la *Gaule narbonnaise*, la *Bétique* en Espagne, la *Macédoine*, l'*Achaïe*, en Grèce, et l'*île de Crète;* trois en Asie: l'*Asie pro-*

(1) Voyez dans notre Atlas la carte du *Bassin de la Méditerranée*.

consulaire ou l'ancien royaume de Pergame, la *Bithynie* avec la *Paphlagonie* et le *Pont*, et l'*Île de Chypre*; trois en Afrique : la *Numidie*, l'*Afrique propre* ou l'ancien territoire de Carthage, et la *Cyrénaïque*.

Auguste se réserva les provinces dont la soumission n'était pas complète, afin d'avoir sous sa main les légions et d'en disposer à son gré. Ces provinces étaient au nombre de quinze dont dix en Europe : la *Gaule celtique* ou Lyonnaise, l'*Aquitaine*, la *Belgique*, la *Tarraconaise*, la *Lusitanie*, la *Rhétie* et la *Vindélicie*, la *Norique*, la *Pannonie*, la *Mœsie*, la *Dalmatie* et l'*Illyrie*; quatre en Asie: la *Cilicie*, la *Galatie*, la *Syrie*, la *Phénicie*, et une en Afrique, l'*Egypte*.

2. Organisation du gouvernement impérial. — Quand Auguste se vit maître de l'empire, il prit le titre d'*imperator*, comme chef de l'armée, et remplaça le nom d'Octave par celui d'*Auguste*, pour faire oublier tout le sang qu'il avait fait verser pendant son triumvirat. Il savait que le peuple était las de la guerre, et il se hâta de fermer le temple de Janus, pour indiquer que ses intentions étaient toutes pacifiques.

Sa pensée fut de gouverner sans paraître régner. Loin de demander le titre de roi, il ne voulut pas même qu'on l'appelât *Seigneur*. Cependant, tout en paraissant donner les plus grandes marques d'abnégation, il sut confisquer à son profit tous les pouvoirs, en se faisant investir successivement des charges les plus importantes de la république.

Ainsi, à son titre *d'imperator*, qui lui donnait le commandement des armées, il ajouta la puissance tribunitienne, qui rendait sa personne inviolable et sacrée. Il se fit nommer consul tous les ans, et il s'attribua la censure et le souverain pontificat, pour pouvoir exercer sur les mœurs et la religion un empire aussi absolu que sur les affaires.

3. DU PEUPLE ET DU SÉNAT. — Malgré tous ces titres, Auguste ne se regarda jamais que comme le premier magistrat de la république, et c'est cette forme de gouvernement que l'on a désignée sous le nom de *principat* (*princeps*, premier). Attentif à ne blesser aucune susceptibilité, il s'appliqua à ménager les ordres de l'État. Il conserva aux chevaliers la puissance judiciaire et le recouvrement des droits publics.

Pour s'attacher le peuple, il lui faisait des distributions de blé, et lui prodiguait en toute occasion l'or et l'argent. Il multipliait les divertissements et les fêtes, pour empêcher la multitude de s'occuper du gouvernement. Il affectait la plus grande affabilité, et on aimait à le voir presque toujours à pied dans les rues de la ville. Les comices n'étaient plus qu'une forme vaine de l'anccinne liberté; mais il tenait à les conserver, pour faire croire au peuple qu'on ne lui avait enlevé aucun de ses droits.

En sa qualité de prince, il présidait le sénat, et quoiqu'il eût restreint considérablement les prérogatives de cette assemblée, il affectait pour elle

la vénération la plus profonde. Il se fit une espèce de conseil d'État, appelé à donner son avis sur les questions qu'on lui soumettait; mais il créa, à côté de cette grande institution, un conseil privé dans lequel étaient traitées les affaires importantes qu'on voulait tenir secrètes.

4. DE L'ARMÉE. — La situation de l'empire, dont les frontières étaient sans cesse menacées par les barbares, exigeait une armée permanente. Auguste exclut des légions les esclaves qui s'y étaient enrôlés, et régla la solde des soldats, qu'il fixa à 14 fr. 72 c. par mois. Il limita à deux ans le service des prétoriens, à seize ans celui des légionnaires, et leur assura une retraite.

Neuf cohortes prétoriennes et trois cohortes urbaines furent préposées à la défense de la ville et du port. L'armée de terre se composa de vingt-cinq légions de six mille hommes chacune, qu'on distribua sur les différentes frontières de l'empire. Auguste fit construire quatre flottes, chargées de surveiller les provinces et de conserver l'empire de la mer. Elles stationnaient à Ravenne, à Misène, à Fréjus et sur le Pont-Euxin.

5. DES FINANCES. — Ces nouvelles charges amenèrent nécessairement un changement dans l'administration des finances. Le prince ayant sous ses ordres les armées et une partie des provinces, dut avoir sa caisse particulière, et c'est ce qu'on appela le *fisc*. L'État eut aussi son trésor, l'*ærarium*, dont l'empereur ne disposait qu'avec l'assentiment du sénat. On mit plus d'ordre et de

régularité dans la perception des impôts, et il fallut s'assurer d'un revenu annuel, qui fut presque toujours le même. On l'évalue à neuf cent soixante milions.

6. Protection accordée aux lettres. — Le siècle d'Auguste fut l'âge d'or de la littérature latine. Virgile, Horace, Ovide, Properce et Tibulle, se distinguèrent alors parmi les poëtes; Tite-Live, Trogue Pompée, Velléius Paterculus, écrivirent l'histoire avec une admirable perfection, et Rome n'eut presque plus rien à envier à la gloire littéraire d'Athènes.

Les suffrages du palais honoraient et encourageaient le talent. La plupart des courtisans, et Auguste lui-même, s'occupaient de poésie et de travaux littéraires. Agrippa écrivit l'histoire d'Auguste, Mécène versifia des épigrammes et même des tragédies.

De grandes bibliothèques étaient ouvertes au public sous les portiques d'Apollon, de Livie et d'Octavie, et les libraires se multiplièrent sur le sommet du Palatin et autour des arcades de Vertumne, de Janus et du temple de la Paix. Mais ce mouvement littéraire n'avait point d'autre but que de célébrer la gloire du maître qui le protégeait. Horace, pour mériter les faveurs du prince, mêla son nom à toutes ses œuvres. Virgile est constamment préoccupé d'Auguste; dans son *Enéide*, il associe les destinées de Rome à sa famille, et place les ancêtres d'Auguste parmi les dieux ou les héros troyens. Ovide fut banni

pour une offense contre le prince; il ne put acheter son pardon qu'au prix des plus basses flatteries.

Malgré cette ardeur pour l'étude et cet amour pour les lettres, il est à remarquer qu'il n'y eut plus sous Auguste de véritable orateur. Le peuple ne tenant plus ses assemblées que par respect pour les anciennes formes de la république, il n'y avait plus lieu de discuter au Forum. Le sénat seul avait la parole, mais il n'en usait que pour prononcer des harangues timides et décolorées. Octave avait tué l'éloquence en faisant tomber la tête de Cicéron.

7. Développement des arts. — Auguste n'encouragea pas moins les arts que les lettres. Cependant les Romains ne furent jamais très-célèbres sous ce rapport : ils avaient trouvé plus facile de dépouiller les vaincus de leurs chefs-d'œuvre, que d'en produire de nouveaux ou de semblables.

Voulant aussi faire illusion au peuple sur le sacrifice de sa liberté, Auguste s'efforçait de l'éblouir par tout ce que les arts ont de plus éclatant. La maison qu'il habitait était simple et modeste, mais il conçut le projet d'embellir Rome de monuments dignes de la majesté de l'empire. Il fit élever le temple d'Apollon Palatin, celui de Jupiter Tonnant sur le Capitole, et celui de Mars Vengeur. Il fit aussi construire le portique de Lucius et la basilique de Caius, les portiques de Livie et d'Octavie, et le théâtre de Marcellus. On

voit encore à Nîmes le temple appelé aujourd'hui Maison-Carrée, qu'il dédia à ses deux petits-fils, Lucius et Caius, surnommés les princes de la jeunesse.

Il engagea les principaux citoyens à orner la ville, chacun selon ses facultés, soit par des bâtiments nouveaux, soit par des réparations. C'est ainsi qu'on vit s'élever des temples somptueux en l'honneur d'Hercule, des Muses et des autres divinités, de magnifiques amphithéâtres, et un nombre infini de monuments splendides de toute espèce. « J'ai trouvé Rome de briques, disait-il, et je la laisse de marbre. »

8. Guerres d'Auguste. — Quoique le règne d'Auguste ait été pacifique, il fut cependant obligé d'entreprendre certaines guerres, pour dompter les peuples indépendants qui se trouvaient dans l'intérieur de l'empire, ou pour mettre ses frontières à l'abri des invasions. Ainsi, des révoltes ayant éclaté au pied des Alpes et en Espagne, il envoya contre les rebelles Terentius Varron, qui soumit ses montagnards.

Il entreprit ensuite une expédition contre les Arabes et les Éthiopiens. Ses efforts ne furent pas très-heureux de ce côté, mais il fut dédommagé de ces revers par les succès de Tibère et de Drusus contre les Vindéliciens et les Rhétiens, qui menaçaient d'envahir l'Italie. Ils subjuguèrent ces barbares, et ajoutèrent à la Pannonie et à la Mœsie, déjà conquises, la Rhétie, la Vindélicie et le Norique, c'est-à-dire toutes les contrées au

sud du Danube, qui devint ainsi la frontière de l'empire.

Il restait encore à repousser les Germains, qui inquiétaient les frontières du nord. Drusus pénétra dans leur pays par l'île des Bataves (Hollande), soumit les Sicambres et les Chérusques, et lança ses légions jusqu'au Wéser. La mort l'ayant surpris au milieu de ses victoires, Tibère prit le commandement des légions romaines et continua la guerre avec vigueur. Il transporta les Ubiens et les Sicambres sur la rive gauche du Rhin, et forma deux nouvelles provinces qui reçurent les noms de *première* et de *seconde Germanie.*

9. Défaite de Varus (9 ans apr. J.-C.). — On avait mis à la tête de ces provinces un gouverneur cupide et cruel, le barbare Varus. Ce chef inexpérimenté se persuadant que ses sujets n'avaient d'humain que la figure, voulut leur imposer de force les usages et les mœurs des Romains. Un chef des Chérusques, Arminius, profita de l'indignation générale pour exciter un soulèvement universel. Il cerna les légions de Varus dans la forêt de Teutberg, près des sources de la Lippe, et les massacra avec leur général.

A la nouvelle de ce désastre, Auguste déchira ses vêtements et s'écria dans un accès de colère : « Varus, Varus, rends-moi mes légions ! » Il laissa croître sa barbe et ses cheveux en signe de deuil, et offrit aux dieux des sacrifices comme dans les plus grands dangers. Il envoya aussitôt Tibère et Germanicus sur le Rhin ; la division

et à le rendre l'instrument docile de ses propres volontés ; toutefois il commença par l'inviter à discuter avec une grande liberté les affaires qui lui étaient soumises. Quoiqu'il fût corrompu et débauché, il parlait de réformer les mœurs. L'habileté consistait à ses yeux à mettre continuellement ses actes en opposition avec ses paroles.

2. Germanicus. — Au dehors, l'empire était admirablement défendu par Germanicus, fils de Drusus. Ce prince était aimé du peuple et de l'armée, et Auguste avait obligé Tibère à l'adopter. Celui-ci, qui voyait en lui un rival dangereux, résolut de s'en délivrer. Il le rappela à Rome, le combla d'honneurs pour ses succès sur les Germains, et l'envoya en Orient pour y rétablir l'ordre compromis par les soulèvements des Parthes et des Arméniens.

En même temps il nomma Pison gouverneur de la Syrie, le chargeant secrètement de contrarier Germanicus dans toutes ses entreprises. Celui-ci s'étant aperçu que Pison détruisait ce qu'il avait fait, ordonna à ce lâche courtisan de quitter la Syrie. Pison s'éloigna lentement ; il attendait chaque jour que le poison qu'il avait fait donner au prince produisît son effet. Ce malheureux événement ne tarda pas à s'accomplir : Germanicus expira entre les bras de sa femme et de ses enfants, en leur laissant le soin de la vengeance.

Quand Agrippine débarqua à Brindes, portant l'urne funéraire qui renfermait les cendres de son

époux, une foule immense se précipita sur ses pas et lui fit cortége. Une accusation fut portée devant le sénat contre Pison ; Tibère la développa lui-même, et deux des amis de Germanicus la soutinrent. Le coupable, se voyant abandonné, perdit tout espoir et se tua lui-même dans sa maison.

3. TYRANNIE DE TIBÈRE. — Tibère, délivré de toute inquiétude, ne dissimula plus ses desseins tyranniques. Il abolit les comices par centuries, ravit au peuple l'élection des magistrats et la sanction des lois, et tranféra ces droits au sénat, qu'il asservit en décrétant que le vote des sénateurs cesserait d'être secret. Cette assemblée se fit tellement l'esclave de ses désirs, qu'il avait coutume de dire en sortant de la curie : « O hommes faits pour la servitude ! »

Sous le prétexte qu'il était le représentant du peuple, il s'appliqua à lui-même la loi portée contre ceux qui offensaient la majesté du peuple romain. Les premières victimes de cette loi de lèse-majesté furent des chevaliers perdus de dettes et de crimes; des publicains sordides et rapaces, des gouverneurs avares et infidèles. Son absolutisme l'ayant rendu ombrageux, il regarda comme suspect tout ce qui avait une certaine supériorité. Le mérite, la naissance, la richesse devinrent autant de crimes qu'il poursuivit avec acharnement et fureur. Le parti républicain n'était pas encore éteint, il résolut de l'anéantir sous les coups du bourreau.

4. Élévation de Séjan. — Il choisit pour être l'instrument de ses projets, un simple chevalier qui avait été préfet du prétoire sous Drusus, et qu'on nommait Séjan. Ce courtisan avait un jour sauvé la vie à Tibère ; l'empereur lui donna sa confiance et l'investit d'un pouvoir absolu. Séjan, enivré par les flatteries du sénat et du peuple, ne se contenta pas de sa position de premier ministre, il songea à devenir lui-même empereur.

C'est alors qu'il résolut de détruire les membres de la famille de Tibère qui pouvaient lui faire obstacle. Il fit d'abord périr Drusus, fils de Tibère, et livra au bourreau la femme et les enfants de Germanicus; Caligula seul échappa à la mort. Il sollicita ensuite la main de Livilla, veuve de Drusus, mais Tibère la lui refusa.

Cet échec ne déconcerta pas son ambition. Afin de rester maître de Rome et des affaires il conseilla à Tibère de s'éloigner de la capitale de son empire, pour s'accorder un repos qui lui était devenu nécessaire. Ce prince, qui ne demandait qu'à satisfaire ses habitudes molles et voluptueuses, se prêta volontiers à ce dessein, et partit de Rome pour aller se retirer dans l'île de Caprée, à trois milles du cap de Sorrente.

5. Tibère a Caprée (27). — Dans cette solitude profonde le cynique vieillard se livra à la fougue de ses passions. Il se faisait rendre compte par Séjan de ce qui se passait à Rome, et lui désignait les victimes qu'il devait immoler à sa haine et à ses soupçons. En retour de son dé-

vouement, le docile ministre était comblé d'honneurs.

Tibère le choisit pour son collègue dans le consulat, et le sénat décréta qu'ils seraient consuls ensemble pendant cinq ans, et qu'on leur rendrait les mêmes honneurs lorsque l'empereur reviendrait à Rome. Séjan crut toucher au rang suprême, et il se regardait déjà comme le tuteur du prince et le chef réel de l'État; Tibère s'aperçut de ses prétentions et résolut sa perte.

6. Disgrace et mort de Séjan (31). — Tibère l'ayant donc éloigné des affaires sous un prétexte plausible, forma contre lui, dans Rome, un parti puissant. Quand le moment d'agir fut venu, il ordonna au tribun des prétoriens, Macron, de l'arrêter. C'était un coup d'État violent, mais facile à porter. Les grands et le peuple étaient tellement irrités de l'odieuse conduite du favori, qu'il ne se trouva personne pour le défendre. Le lendemain de son arrestation, le sénat, persuadé qu'il n'y aurait aucun soulèvement, prononça son arrêt de mort et le fit exécuter sur-le-champ. La populace traîna aux gémonies celui qu'elle adorait la veille, et, dans sa fureur aveugle, elle infligea la même peine à ses trois enfants.

7. Dernières années de Tibère (32-37). — Le peuple s'était réjoui de la mort de Séjan, parce qu'il espérait vivre sous un gouvernement moins tyrannique; Tibère n'en devint que plus cruel. Il encouragea ouvertement les délateurs, et, sans prendre la peine d'examiner la cause de

chaque accusé il les condamnait en masse. Ceux qui étaient dans les prisons furent égorgés ; l'odieux tyran se faisait une fête, au milieu de ses débauches, d'assister au supplice de ses victimes. On montrait à Caprée le lieu d'où ce bourreau faisait précipiter à la mer ceux qu'il avait fait torturer sous ses yeux.

La fin d'un tel monstre fut des plus horribles ; le remords ne lui laissa pas le moindre repos. Dégoûté de tout, il était dévoré par un ennui continuel. Comme il sentait ses forces s'affaiblir chaque jour, il consultait les devins et les augures sur sa destinée ; mais leurs flatteries ne pouvaient lui rendre une espérance qu'il n'avait plus. Sorti de Caprée, il se mit à errer, cherchant partout un repos qu'il ne trouvait nulle part. Quand il eut rendu le dernier soupir, le peuple se réjouit de sa mort et s'écria : « Tibère dans le Tibre ; Tibère aux gémonies ! » Ces cris n'empêchèrent pas de lui rendre les honneurs funèbres. Il avait régné vingt-trois ans.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut le caractère de Tibère ? Quels sentiments affecta-t-il au commencement de son règne ?
2. Comment se conduisit-il envers Germanicus ? Où l'envoya-t-il ? Quel effet produisit la mort de Germanicus ? Quel fut le sort de Pison ?
3. Que fit Tibère après a mort de Germanicus ? Comment rendit-il son pouvoir absolu ?
4. Quel fut son premier ministre ? Quel était le but de Séjan ? Pourquoi engagea-t-il Tibère à se rendre à Caprée ?
5. Que fit Tibère dans cette solitude ? Quels honneurs accorda-t-il à Séjan ?
6. Comment Séjan fut-il renversé ? Quels furent les sentiments du peuple à son égard ?
7. Quelle fut la cruauté de Tibère dans ses dernières années ? Comment ce prince fut-il puni de tous ses crimes ? Comment le peuple accueillit-il sa mort ?

CHAPITRE III

RÈGNE DE CALIGULA ET DE CLAUDE (37-54).

Caïus Caligula. Folies de Caligula. Ses expéditions. Sa mort. Avénement de Claude. Sa faiblesse. Conquêtes des Romains sous son règne. Sa mort.

1. Caïus Caligula (37). — Tibère eut pour successeur Caïus Caligula, fils de Germanicus et d'Agrippine. Il avait été élevé dans les camps, et les soldats lui avaient donné son surnom, parce qu'on le voyait ordinairement avec la chaussure des fantassins, appelée *caliga*. L'armée l'aimait, et le peuple le proclama avec enthousiasme. Ses débuts firent croire qu'on trouverait en lui un excellent empereur.

Il prononça une amnistie en faveur des exilés et des proscrits, chassa de sa cour les délateurs, qu'il livra à la haine publique, acquitta les legs d'Auguste, et fit succéder la liberté à la tyrannie. Mais une maladie ayant altéré ses facultés intellectuelles, il devint tout à coup un monstre de cruauté.

2. Folies de Caligula. — Par pur caprice, il obligea son beau-père, Silanus, à se couper la gorge avec un rasoir. Il dépensa follement tout l'argent que Tibère avait mis en réserve. Quand ses coffres furent vides, il ordonna pour les remplir la mort des plus riches citoyens.

Il imagina de vendre à Lyon, en place publique, les meubles et les joyaux de ses ancêtres. Sous le prétexte qu'un objet avait appartenu à

César, à Auguste ou à Tibère, il obligeait les provinciaux opulents à l'acheter fort cher.

S'étant épris d'un fol amour pour son cheval, il lui fit faire une écurie de marbre, une auge d'ivoire, des harnais de pourpre et des colliers de perles. Il lui donna même une maison complète, des esclaves et des meubles, et voulut qu'on allât manger chez lui. On ajoute qu'il avait l'intention de l'élever au consulat.

3. Ses expéditions. — Ce fou ayant eu la fantaisie de triompher à travers le golfe de Pouzzoles, sur un pont de bateaux, fit jeter à la mer la foule accourue pour le voir. Il respectait si peu la vie de ses sujets, qu'on l'entendit s'écrier en plein théâtre : « Plût au ciel que le peuple romain n'eût qu'une tête, je l'abattrais d'un seul coup. »

Désireux de se faire une réputation de général, il fit deux expéditions, l'une contre les Germains, l'autre contre les Bretons. Dans la première, il se fit porter mollement dans une litière par huit esclaves, après avoir donné l'ordre aux habitants des villes voisines de nettoyer les chemins, et de les arroser, pour abattre la poussière. Quand il fut arrivé sur le Rhin, il ordonna à quelques Allemands de sa garde de se cacher dans une forêt ; il alla ensuite les y surprendre et revint triomphant avec ses prétendus prisonniers.

Dans la seconde, il conduisit son armée sur les bords de la mer, fit sonner la charge et se borna à faire ramasser par ses soldats des coquillages, qu'il appelait *les dépouilles de l'Océan*.

4. SA MORT (41). — Sa folie alla jusqu'à se croire dieu ; il s'institua un culte, se fit construire des temples et se fit adorer. De retour à Rome, il multiplia pendant quatre mois ses crimes et ses infamies. Enfin, un tribun des prétoriens, Cassius Chéréas, fatigué des plaisanteries grossières qu'il se permettait contre lui, le poignarda. Caligula avait vécu vingt-neuf ans et en avait régné près de quatre.

5. AVÉNEMENT DE CLAUDE. — Claude était fils de Drusus, frère de Tibère. Caligula l'avait laissé vivre, parce qu'il croyait n'avoir rien à redouter de cet homme, aussi faible de corps que d'esprit. Quand les prétoriens massacrèrent Caligula, Claude s'était caché derrière des tapisseries du palais. Les soldats l'ayant découvert, le tirèrent de là tout tremblant et lui dirent : « Sois notre empereur ! » Ils le mirent dans une litière et le portèrent sur leurs épaules jusqu'au camp. Les consuls, le sénat et le peuple ratifièrent cette proclamation, qui remplaçait un fou par un imbécile.

Sa sottise était passée en proverbe, même parmi les siens ; Auguste ne l'appelait que « le pauvre homme, » et faisait placer à côté de lui son cousin Silanus, pour l'empêcher de dire des niaiseries.

6. SA FAIBLESSE. — Claude avait cependant une certaine instruction, et ses premières lois donnèrent un éclatant démenti à la réputation qu'on lui avait faite. Il refusa les honneurs di-

vins, abolit les accusations de lèse-majesté, améliora la condition des esclaves et se montra le père des provinces ; il aimait à rendre la justice, et souvent il la rendait bien. Ce qu'il y eut de déplorable, ce fut la faiblesse de son caractère. Il était dominé par d'indignes favoris, dont les plus puissants furent Narcisse et Pallas. Honneurs, commandements, grâces, punitions, tout dépendait d'eux ; ils cassaient les jugements du prince et lui faisaient sanctionner les leurs. L'impératrice Messaline profitait de ce désordre, pour se livrer à ses honteuses passions et souiller le palais par ses débauches.

Ces excès provoquaient des conspirations continuelles. En onze ans de règne, Claude vit éclater dix complots qui coûtèrent la vie à trente-cinq sénateurs et à trois cents chevaliers.

7. Conquêtes des Romains sous le règne de Claude. — Sous cet empereur insensé, les légions romaines remportèrent partout de brillants succès. Aulus Plantius pénétra dans la Grande-Bretagne et parvint à exécuter ce que n'avaient pu faire ni César, ni Auguste, en s'emparant de la partie méridionale de l'île, et en y fondant un établissement. Galba et Corbulon forcèrent les Germains au delà du Rhin à accepter l'alliance romaine. La Thrace fut réduite en province. En Orient, l'Arménie fut reconquise; on donna un roi aux Parthes, et l'on soumit définitivement la Lycie, qu'on ajouta à la Pamphylie ; la Palestine fut réunie à la Syrie.

En Afrique, Paulinus et Géta soumirent les Maures ; il y eut deux Mauritanies, la Mauritanie Césarienne et la Mauritanie Tingitane.

8. MORT DE CLAUDE (54). —Claude, fatigué des débordements de Messaline, avait ordonné sa mort et s'était ensuite engagé, devant l'armée, à garder le célibat. Mais ses affranchis ne tardèrent pas à lui faire épouser sa nièce Agrippine. Cette femme, non moins débauchée que Messaline, et plus ambitieuse, causa plus de maux encore à l'État. Son principal dessein était de faire adopter son fils Néron et de le substituer à Britannicus, fils de Claude. L'empereur se laissa gagner par ses perfides insinuations, et éloigna son propre fils pour lui préférer celui d'Agrippine. A peine eut-il consenti à cet acte contre nature, qu'elle le fit empoisonner, pour l'empêcher de revenir sur ses dispositions. Il mourut à l'âge de 64 ans, après en avoir régné 14.

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut le successeur de Tibère ? D'où lui vint ce surnom ? Quels furent les débuts de son règne ?

2. Quels furent les crimes qu'il commit ? Citez ses principaux traits de folie.

3. Quelles sont les expéditions qu'il entreprit ? Quels en furent les bizarres résultats ?

4. Que fit-il après son retour à Rome ? Par qui fut-il assassiné ?

5. Quel fut son successeur ? Par qui Claude fut-il proclamé ? Quel était son caractère ?

6. Par qui fut-il dominé ? Que produisirent les excès de ses favoris ?

7. Quels furent les succès des armes romaines dans la Grande-Bretagne ? — dans la Germanie ? — en Orient ? — en Afrique ?

8. Comment mourut Messaline ? Qui Claude épousa-t-il ensuite ? Quel était le but d'Agrippine ? Comment mourut Claude ?

CHAPITRE IV

RÈGNE DE NÉRON (54-68).

Ses heureux commencements. Meurtre de Britannicus. Meurtre d'Agrippine. Crimes et folies de Néron. Incendie de Rome. Persécution des chrétiens. Mort de Sénèque et de Lucain. Guerres en Orient. Triste fin de Néron.

1. SES HEUREUX COMMENCEMENTS. — Néron n'avait que dix-sept ans quand il fut proclamé empereur par les prétoriens et par le peuple. Il avait pour gouverneur le préfet du prétoire Burrhus, et pour précepteur le philosophe Sénèque. Son gouvernement fut d'abord plein de sagesse et de modération. Il abolit certains impôts et diminua les autres, secourut les sénateurs qui étaient dans l'indigence, accorda des rations de blé aux soldats prétoriens, et combla le peuple de largesses. Un jour, qu'on lui présentait un arrêt de mort à signer, on l'entendit s'écrier : « Je voudrais ne pas savoir écrire. » Une autre fois, le sénat lui adressant des actions de grâces : « Attendez, lui dit-il, que je les mérite. »

Cependant Agrippine voulut attirer à elle tout le pouvoir : elle recevait elle-même les ambassadeurs, écrivait aux rois et aux provinces, assistait aux délibérations du sénat derrière une tapisserie, et régnait véritablement à la place de son fils. Pour s'opposer à cet excès de puissance, Sénèque et Burrhus laissèrent germer dans le cœur du jeune prince les vices que la nature y

avait mis, et lui inspirèrent de la défiance contre sa mère.

2. Meurtre de Britannicus. — Agrippine, voyant qu'elle n'avait plus le même ascendant sur l'esprit de Néron, s'éloigna des affaires et prodigua ses faveurs à Britannicus, comme si elle eût voulu le faire monter sur le trône à la place de son fils. Néron n'hésita pas à faire mourir son rival. Un jour qu'ils étaient à table, il lui fit donner un poison si violent qu'il expira sur-le-champ.

3. Meurtre d'Agrippine. —Il fit aussi périr sa femme Octavie, et résolut même de se délivrer de sa mère. Sous prétexte de se réconcilier avec elle, il l'invita à Baïa, où il lui donna des fêtes pompeuses. Il avait chargé un affranchi de la reconduire à Antium sur une galère magnifiquement ornée, et de couler bas le navire. Agrippine s'étant sauvée à la nage, avait abordé dans une de ses villas, près du lac Lucéra; Néron envoya des soldats pour la poignarder. A la vue du sicaire, elle s'écria avec résignation : « Frappe le sein qui a porté Néron. »

Sénèque et Burrhus firent l'apologie de ce lâche parricide. Burrhus en félicita l'empereur au nom des soldats, et Sénèque proposa de rendre des actions de grâces aux dieux.

4. Crimes et folies de Néron. —Pour se distraire des remords qui déchiraient son âme, cet empereur parricide se jeta dans les plus grands excès. Il s'entoura d'histrions et de pantomimes,

et donna lui-même des représentations théâtrales où il figurait comme acteur. Il disputait les prix de la course équestre aux cochers du Cirque, les prix de poésie et de musique aux poëtes et aux artistes, et se faisait applaudir et couronner pour la beauté de son chant.

Ses folies ayant épuisé le trésor, il eut recours aux empoisonnements et aux confiscations pour le remplir. Il hâta la mort de sa tante Domitia pour jouir de ses biens ; il empoisonna Burrhus et exila Sénèque parce qu'ils condamnaient ses extravagances ; il épousa la courtisane Poppée, qu'il tua d'un coup de pied dans un accès de colère.

5. Incendie de Rome. — Sous prétexte que les anciens édifices de Rome étaient mal bâtis, que les rues étaient étroites et irrégulières, il y fit mettre le feu. L'incendie dura six jours et sept nuits. Du haut d'une tour, il contemplait cet effrayant spectacle, chantant, en habit de comédien, un poëme qu'il avait composé sur l'embrasement de Troie.

Il se fit ensuite construire un palais immense qu'on appela la *Maison d'Or*. Les villes libres, les provinces conquises, les peuples alliés furent dépouillés pour payer les frais de ce gigantesque et somptueux édifice.

6. Persécution contre les chrétiens. — Comme l'opinion publique l'accusait d'avoir été l'auteur de l'incendie de Rome, il rejeta ce crime sur les chrétiens, et ordonna contre eux la persécution la plus barbare. Il prétendit que leur

religion les rendait odieux au genre humain, et que les supplices ordinaires étaient devenus insuffisants. Quelques-uns furent enveloppés de peaux de bêtes et exposés à des chiens pour être dévorés; d'autres furent revêtus de tuniques enduites de poix auxquelles on mettait le feu. L'empereur en fit un spectacle dans ses jardins, où lui-même conduisait un char à la lueur de ces horribles flambeaux.

Ce fut pendant cette persécution que saint Pierre et saint Paul terminèrent leur apostolat par le martyre. Saint Pierre fut condamné au supplice de la croix, mais il demanda à être attaché la tête en bas, se jugeant indigne de mourir de la même manière que son divin maître. Saint Paul qui était citoyen romain, eut la tête tranchée.

7. Mort de Sénèque et de Lucain. — Les crimes et les folies de Néron excitèrent ses sujets à conspirer contre lui. Les riches craignaient pour leur vie et pour leurs biens, et les hommes de cœur rougissaient d'avoir pour empereur un parricide, un cocher, un histrion et un incendiaire. Pison, un de ses favoris, se mit à la tête de la conjuration. Le complot ayant été découvert, Néron en profita pour faire une multitude de victimes. Il condamna Sénèque, son ancien précepteur, à se faire ouvrir les veines; il infligea le même supplice au poëte Lucain, qui, dans sa *Pharsale*, avait chanté la guerre civile. Il fit aussi périr Thraséas, le plus vertueux des Romains de cette époque, Corbulon, et une foule d'autres,

dont il convoitait les biens, et dont il détestait les vertus.

8. Guerres en Orient. — Pendant ce temps, les légions romaines se couvraient de gloire en Occident et en Orient. En Occident, Suetonius pacifiait la Grande-Bretagne révoltée, et affermissait la domination romaine dans cette contrée. En Orient, le brave Corbulon avait mis les Parthes en déroute; après leur avoir dicté des conditions de paix, il avait envoyé à Rome Tiridate, pour qu'il fût couronné roi d'Arménie des mains de l'empereur lui-même.

Cet événement inspira à Néron le désir de faire des conquêtes, et de surpasser par ses exploits la gloire de ses généraux. Il ordonna des levées de troupes, et annonça qu'il allait faire la guerre aux Parthes. Mais comme il n'y avait dans ses armées que des joueurs de flûte, des chanteurs et des poëtes, il se borna à faire un voyage artistique en Grèce, où il concourut dans les jeux publics pour le chant et la musique, se glorifiant des couronnes qu'il avait recueillies.

9. Triste fin de Néron (68). — Tant de folies et tant de crimes portèrent au comble le mécontentement des patriciens et des généraux. Vindex souleva les Gaules, et Galba fut proclamé empereur en Espagne. Les prétoriens l'ayant reconnu, Néron, ne sachant plus que faire, delibéra s'il irait se jeter aux genoux de Galba, ou s'il paraîtrait en deuil dans la tribune aux harangues pour demander pardon de son passé. Il n'osa s'arrêter à ce

dernier parti, craignant d'être mis en pièces par le peuple avant d'être arrivé à la place publique; il se sauva de Rome et se fit égorger par son secrétaire Epaphrodite. « Faut-il que le monde perde un si grand artiste! » s'écria-t-il en mourant. Néron périt dans la trente-deuxième année de son âge, après quatorze ans de règne. Avec lui s'éteignit la famille d'Auguste.

QUESTIONNAIRE.

1. Par qui Néron fut-il élevé? Quel fut son caractère au commencement de son règne? Quelles étaient les prétentions d'Agrippine?
2. Pourquoi fit-il mourir Britannicus? En quelle circonstance l'empoisonna-t-il?
3. Comment fit-il périr sa mère Agrippine? Quelles furent les dernières paroles de cette femme?
4. A quelles folies se livra Néron? Quels crimes commit-il?
5. Pourquoi fit-il incendier Rome? Quel palais se fit-il construire?
6. Quelle accusation éleva-t-il contre les chrétiens? Comment les persécuta-t-il? Quels furent les deux grands apôtres qui périrent dans cette persécution?
7. Quelle conspiration se forma contre Néron? Quelles furent les principales victimes de Néron?
8. Quels furent, sous son règne, les succès des légions romaines en Occident? — en Orient? Quels prétendus triomphes remporta-t-il lui-même?
9. Quels sont les soulèvements qui éclatèrent contre Néron? Comment mourut-il? Quelles furent ses dernières paroles?

CHAPITRE V

GALBA. — OTHON. — VITELLIUS (68-69).

Avénement de Galba. Soulèvement des prétoriens. Règne d'Othon. Bataille de Bédriac. Règne de Vitellius. Proclamation de Vespasien.

1. Avénement de Galba (68). — Après la mort de Néron, les légions des frontières et les gardes

prétoriennes se disputèrent l'honneur de donner un chef à l'empire, et ces rivalités produisirent une sorte d'anarchie qui ne fut comprimée que par Vespasien. Galba, qui avait été gouverneur de l'Aquitaine, de l'Afrique et de la Germanie, et qui administrait l'Espagne Tarraconaise depuis huit ans, fut d'abord élu par les légions. C'était un vieillard de soixante-treize ans, qui appartenait à une des maisons les plus illustres de l'Italie. Il était parent de Livie, femme d'Auguste, et comptait une foule d'hommes illustres parmi ses ancêtres.

Les prétoriens sanctionnèrent son élection parce qu'ils espéraient qu'il ne vivrait pas longtemps, et que le *donativum* ne tarderait pas à se renouveler. On appelait ainsi une gratification que l'empereur accordait aux troupes à l'occasion de son avénement. Le peuple croyait aussi avoir des fêtes, et c'était le seul motif qui l'avait fait applaudir à l'élévation du nouvel empereur.

2. Soulèvement des prétoriens. — La rigidité de Galba déçut toutes les espérances. Il donna fort peu aux prétoriens. et il répondit à leurs réclamations : « Je choisis mes soldats, mais je ne les achète pas. » Il envoya au supplice les ministres de Néron, et s'appliqua à mettre de l'ordre dans les finances. Cette régularité fut taxée d'avarice, et la haine publique s'accrut chaque jour par suite des injustices que commettaient ses favoris Vinius, Laco et Icelus.

Il comprit qu'il avait besoin d'un appui, et il

adopta le jeune Pison. Othon, qui avait été un des premiers à se déclarer pour lui dans l'espoir de devenir son collègue, fut blessé de cette préférence et fit partager à l'armée son mécontentement. Les fantassins et les cavaliers, après avoir lancé une grêle de traits dans la litière où se trouvait Galba, le frappèrent de leurs glaives et le massacrèrent. Quand on porta sa tête à Othon, il s'écria : « Mes amis, vous n'aurez rien fait tant que vous ne m'apporterez pas celle de Pison. » Il ne l'attendit pas longtemps : Pison avait été blessé et s'était sauvé dans le temple de Vesta, où il fut poursuivi et égorgé par un soldat.

3. Règne d'Othon. — Galba n'avait régné que sept mois. Othon, qui lui succédait, avait été l'ami de Néron. Il avait pendant dix ans exercé la questure en Lusitanie, où, sur la foi des astrologues qui lui avaient promis l'empire, il avait semé l'or parmi les soldats. Les prétoriens l'ayant proclamé, il se présenta devant le sénat, et parla comme si on lui avait fait violence pour accepter cette charge. Les sénateurs lui répondirent par des éloges où l'on pouvait trouver aussi peu de sincérité.

Othon se montra clément et habile, et parvint à dominer les prétoriens, qui avaient voulu se livrer à d'autres vengeances. Il accorda au peuple la mort de l'infâme Tigellinus, ancien ministre des cruautés et des débauches de Néron; toutefois on n'aimait pas à le voir relever les statues de ce tyran et demander des honneurs pour

les femmes qui s'étaient associées aux turpitudes de ce prince. Ces fautes détachèrent de son parti beaucoup de citoyens qui lui préférèrent Vitellius.

4. Bataille de Bédriac. — Vitellius avait été élevé à Caprée sous les yeux de Tibère. Il avait mérité la faveur de Caligula par son talent à conduire les chars, s'était fait aimer de Claude par son goût pour les jeux de hasard, et avait obtenu l'amitié de Néron par ses vices. Nommé par Galba au commandement de l'armée de Germanie, il gagna les soldats par ses largesses et sa familiarité, et fut prolamé empereur par ses généraux Valens et Cécina, aussitôt qu'ils apprirent la mort de Galba.

Toutes les Gaules le nommèrent, et ses lieutenants s'avancèrent victorieux jusqu'aux rives du Pô. Othon, quittant sa vie molle et voluptueuse, se mit lui-même à la tête de ses troupes. Les deux armées se rencontrèrent à Bédriac, entre Crémone et Mantoue. Othon fut défait. Ce revers n'avait point abattu sa puissance : il avait encore des troupes dévouées : mais soit horreur des guerres civiles, soit plutôt faiblesse de caractère, il saisit un de ses poignards et se perça le cœur. Il n'avait régné que trois mois.

5. Règne de Vitellius. — Vitellius n'avait pas pris part à la bataille : ses lieutenants Cécina et Valens avaient pris les devants pour lui conquérir sa couronne. Il les suivait de loin, recueillant les acclamations des provinces qui le saluaient

empereur. Arrivé en Italie, il voulut visiter le champ de bataille de Bédriac, encore jonché de morts et exhalant une odeur infecte. « Le cadavre d'un ennemi, dit-il, sent toujours bon. »

Quand Rome l'eut reconnu empereur, il prit l'empire pour un banquet, et passa toutes ses journées à table. Il dépensait des sommes énormes pour satisfaire sa gourmandise. Son frère Lucius lui servit, dans un seul repas, deux mille poissons exquis et sept mille oiseaux; une autre fois, il imagina de faire un plat monstrueux avec des foies de poissons rares, des cervelles de faisans et de paons, des langues de phénicoptères et des laitances de lamproies. Pour former ce plat, il avait fallu faire courir des vaisseaux depuis le golfe de Venise jusqu'au détroit de Cadix. Ce prince n'était pas moins sanguinaire que gourmand; on se révolta bientôt contre un pareil gouvernement.

6. Proclamation de Vespasien. — Les légions se révoltèrent en Mœsie, en Syrie et en Pannonie et proclamèrent Vespasien. Un tribun légionnaire, Antonius Primus, souleva en son nom l'armée du Danube, gagna deux grandes batailles, saccagea Crémone et franchit l'Apennin. La flotte de Vitellius, qui était à Messine, effrayée de ces revers, embrassa le parti du vainqueur, et son exemple fut imité par tous les légionnaires. A la nouvelle que Antonius Primus entrait dans Rome, Vitellius abdiqua et alla se cacher dans le logement d'un de ses esclaves. Décou-

vert dans sa retraite, il fut traîné demi-nu sur la place publique, les habits déchirés, la corde au cou, les mains liées derrière le dos, et les cheveux relevés derrière la tête comme ceux des criminels. Après l'avoir exposé aux insultes de la populace, on le mit en pièces, et son corps fut jeté aux gémonies. Il avait régné huit mois.

QUESTIONNAIRE.

1. Que se passa-t-il après la mort de Néron ? Qu'avait été Galba ?
2. Comment mécontenta-t-il les prétoriens ? Pourquoi Othon se souleva-t-il contre lui ? Quelle fut la mort de Galba ?
3. Que fit Othon au commencement de son règne ? Quelles furent ses fautes ?
4. Qu'était Vitellius ? Quels furent ses lieutenants ? Où vainquirent-ils l'armée d'Othon ?
5. Quel fut le caractère de Vitellius ? A quels excès se livra-t-il ?
6. Quels soulèvements ces excès provoquèrent-ils ? Par qui fut soutenu Vespasien ? Comment mourut Vitellius ?

CHAPITRE VI

LES PREMIERS FLAVIENS. — VESPASIEN, TITUS ET DOMITIEN (70-96).

Commencements de Vespasien. Révolte de Civilis. Sabinus et Eponine. Destruction de Jérusalem. Administration de Vespasien. Règne de Titus. Eruption du Vésuve. Domitien. Son caractère. Persécution contre les chrétiens. Conquête de la Grande-Bretagne. Mort de Domitien.

1. COMMENCEMENTS DE VESPASIEN. — Flavius Vespasien, chef de la première famille flavienne, était né à Réate (1), d'une famille obscure. Il

(1) Réate, aujourd'hui *Riati*, ancienne capitale de la Sabine, dans l'Italie centrale.

avait été édile et préteur sous Caligula, et s'était distingué en Bretagne pendant le règne de Claude. Tribun des soldats sous Néron, il fut disgracié pour s'être endormi, un soir, pendant que l'empereur-poëte débitait ses vers. Il s'attendait chaque jour à une condamnation, lorsqu'à son grand étonnement il reçut l'ordre d'aller en Judée pour apaiser les révoltes qui venaient d'éclater dans cette province.

Il était occupé à réduire les Juifs, au moment où il fut proclamé empereur. Laissant à son fils Titus le commandement de son armée, il se rendit à Rome, et travailla sérieusement à remédier aux maux de l'empire. Sobre et laborieux, il réforma les tribunaux, réorganisa l'armée et rétablit l'ordre dans les finances.

2. Révolte de Civilis. — Dans les derniers soulèvements qui avaient agité l'empire, le Batave Civilis s'était d'abord révolté avec ceux de sa nation contre Vitellius en faveur de Vespasien. Le succès ayant accru son audace, il crut le moment venu de rendre aux Gaulois et aux Germains leur indépendance. Il fit appel à ceux de ses concitoyens qui détestaient la domination romaine et qui regrettaient la liberté de leurs ancêtres.

Les bardes sortirent de leur retraite et enflammèrent, par leurs chants et leurs sacrifices, le patriotisme des Gaulois et des Germains. Classicus et Tutor chez les Trévires, Sabinus dans le pays des Lingons, se mirent à la tête de l'insurrection. Ils gagnèrent à leur cause les soldats

romains, et les légions prêtèrent serment de fidélité à l'*empire des Gaules*. Vespasien chargea son lieutenant Cérélis de réprimer cette révolte. La résistance fut vive, et Civilis obtint pour les Bataves des conditions honorables.

3. Sabinus et Éponine. — Classicus et Tutor se voyant abandonnés, prirent la fuite et se donnèrent la mort. Sabinus se retira dans un souterrain près des sources de la Marne, et y vécut caché pendant neuf ans, avec Éponine son épouse. Ayant été découverts, ils furent conduits à Rome. Éponine se jeta aux genoux de l'empereur; elle portait ses deux enfants dans ses bras: « César, lui dit-elle, vois ces enfants; je ne leur ai donné la vie et je ne les ai nourris dans le creux des rochers que pour qu'il y eût un plus grand nombre de suppliants qui vinssent implorer ta clémence en faveur de leur père. » Vespasien fut touché, dit-on, mais il n'eut pas la générosité de pardonner, et il condamna à mort Sabinus et cette femme héroïque.

4. Destruction de Jérusalem (70). — Titus, que Vespasien avait chargé de continuer le siége de Jérusalem, aurait voulu ne pas détruire cette ville. Après avoir élevé alentour une longue et vaste muraille, munie de tours et de redoutes formidables, il avait envoyé aux assiégés un de leurs concitoyens, l'historien Josèphe, et les avait engagés à se rendre. Les Juifs aimèrent mieux en croire les faux prophètes, qui leur disaient que le ciel allait se déclarer en leur faveur,

que le Messie ne pouvait tarder à paraître, et qu'il se manifesterait glorieux et puissant au milieu du bruit des armes.

Ils étaient si aveuglés par ces vaines prédictions, que rien ne put les décider à se rendre. Toute communication avec l'extérieur ayant été rendue impossible par le blocus, la famine devint horrible. Une femme alla jusqu'à dévorer son propre enfant. Plus de sept cent mille hommes périrent dans ce siége; la ville fut renversée de fond en comble, le temple fut brûlé, et, à l'exception de quelques restes de tours que Titus laissa pour servir de monument à la postérité, il n'y demeura pas pierre sur pierre.

5. ADMINISTRATION DE VESPASIEN. — Après la prise de Jérusalem, Titus retourna à Rome, où il partagea avec son père les honneurs du triomphe. Vespasien lui confia la puissance tribunitienne et le titre de préfet du prétoire. Le temple de Janus fut alors fermé, et Vespasien put s'appliquer à l'administration de l'empire. On l'a accusé d'avarice; pourtant on doit reconnaître que s'il éleva les impôts et s'il eut le tort de vendre les dignités et les charges, il employa cet argent au bien général. Il venait au secours des sénateurs qui étaient dans le besoin, relevait de leurs ruines les villes détruites, réparait les routes et les aqueducs, protégeait les sciences et les arts, et faisait exécuter une foule de travaux glorieux et nécessaires.

A l'âge de soixante-neuf ans, quand il se vit

atteint de la maladie qui devait le faire mourir, il se moqua de la bassesse des Romains qui faisaient des dieux de leurs empereurs morts : « Je sens, dit-il, que je commence à devenir dieu. » Dans ses derniers moments, il voulut se lever : « Il faut, disait-il, qu'un empereur meure debout. » Ces paroles, qui peignent si bien son caractère, sont les dernières qu'il prononça. Il mourut après dix ans de règne.

6. Règne de Titus (76-81). — Titus, son successeur, s'était distingué dans les guerres de Germanie et de Bretagne, et avait eu la gloire de terminer l'expédition de Judée. Cependant, à Rome, il ne s'était encore fait remarquer que par ses cruautés et ses débauches. On ne parlait que de ses prodigalités, et on n'attendait rien de bon de son règne.

Sa conduite démentit heureusement ces conjectures. Son plus grand bonheur était de répandre autour de lui des grâces et des largesses. Un soir s'étant rappelé, en se mettant à table, qu'il n'avait accordé aucune faveur dans le cours de la journée, il prononça cette mémorable parole : « Mes amis, j'ai perdu ma journée. »

Il ne voulut point se souiller du sang de ses sujets, quoiqu'il ne manquât pas de légitimes motifs de vengeance. Deux sénateurs ayant conspiré contre lui, et ne pouvant nier le crime dont ils étaient accusés, il les avertit de renoncer à leur dessein, leur promit de leur accorder tout ce qu'ils lui demanderaient, et eut même l'attention d'en-

voyer un courrier à la mère de l'un d'eux, pour la rassurer sur le sort de son fils. Il les admit tous deux à sa table, le soir même de la découverte du complot. Le lendemain, il les fit asseoir près de lui à un combat de gladiateurs, et ne craignit pas de remettre entre leurs mains les deux épées, lorsqu'on les lui présenta avant de commencer, suivant l'usage.

Titus prit un soin particulier de réparer les anciens édifices, ou d'en élever de nouveaux. Il fit construire des bains publics, et donna de magnifiques spectacles pour divertir le peuple.

7. Éruption du Vésuve (79). — Son règne fut troublé par d'affreuses calamités. Quatre mois après son avénement, une épouvantable éruption du Vésuve bouleversa la Campanie. Plusieurs villes furent ensevelies sous les laves brûlantes du volcan, notamment Herculanum et Pompeï. Pline l'ancien, un des hommes les plus savants et les plus laborieux de l'antiquité, périt victime de son zèle pour l'étude. Ayant voulu s'approcher du phénomène pour le mieux examiner, il fut étouffé au milieu des nuages de cendre et de poussière.

Rome eut encore à souffrir de la peste, de la famine, des inondations du Tibre et d'un incendie qui dura trois jours et trois nuits. Titus chargea des personnages consulaires de soulager les pays ravagés par le volcan, et se servit des biens des familles éteintes pour relever les villes ruinées. Après l'incendie de Rome, il déclara qu'il prenait

sur lui les pertes publiques, et vendit jusqu'à sa vaisselle pour les réparer.

Titus mourut empoisonné, dit-on, par son frère Domitien, après un règne de vingt-sept mois. Sa douceur et son affabilité l'ont fait surnommer « les délices du genre humain. »

8. DOMITIEN. — SON CARACTÈRE. — Domitien s'était montré de bonne heure timide et lâche autant qu'envieux et méchant. Après l'élévation de son frère à l'empire, il avait cherché à soulever contre lui Céréalis et les légions des Gaules. On a pu avec vraisemblance l'accuser de la mort prématurée de Titus, parce qu'il n'avait jamais reculé devant aucun moyen pour satisfaire son ambition.

Durant les premières années de son règne, il fut doux, clément, affable comme l'avait été son frère. Il rendit lui-même la justice, bannit de sa cour les délateurs ; réprima les licences des spectacles et le déréglement des mœurs ; soulagea les provinces, et encouragea les lettres, qu'il avait lui-même cultivées avec ardeur avant d'arriver au souverain pouvoir. Il enrichit Rome de beaux édifices, et releva le Capitole, qu'il fit construire sur un plan plus vaste et avec plus de magnificence qu'auparavant (1). Mais quand il crut son autorité suffisamment affermie, il

(1) Le Capitole de Domitien existait encore l'an 440 de Jésus-Christ, lorsque Genséric saccagea Rome. L'église Santa Maria di Ara-Cœli a été construite sur son emplacement, et avec une partie de ses ruines.

se laissa aller à son caractère ombrageux et cruel.

Il fit périr son cousin Sabinus et les sénateurs les plus illustres, Helvidius Priscus, Céréalis, Sénécion. Il rappela à sa cour les délateurs, et poursuivit avec fureur ceux qui lui parurent suspects. S'appuyant sur le peuple et sur l'armée, il prodigua l'or et les jeux, et pour suffire à ces dépenses, il confisqua sans motif les biens des riches. Il chassa de Rome les philosophes, dont il redoutait les jugements, et se rendit encore plus odieux que Néron par ses cruautés et ses injustices.

9. PERSÉCUTION CONTRE LES CHRÉTIENS. — Ce monstre altéré de sang fut l'auteur de la seconde persécution contre les chrétiens. Il fit mourir le consul Flavius Clémens, son cousin germain, et bannit la femme de ce consul, parce qu'ils avaient embrassé le christianisme. Deux de leurs esclaves, qui avaient imité leur exemple, eurent la tête tranchée. Une foule d'autres Romains eurent le même sort ou furent dépouillés de leurs biens.

Cette persécution fut surtout célèbre par le martyre de saint Jean. On déféra le saint apôtre au tyran, qui le fit amener à Rome et le condamna aux plus affreux supplices. Plongé dans l'huile bouillante, Jean en sortit sans avoir éprouvé aucune souffrance. C'est en mémoire de cet événement que l'on bâtit près de la porte Latine une église en l'honneur de ce glorieux apôtre.

10. Conquête de la Grande-Bretagne. — Domitien eut comme Néron, qu'il semblait avoir pris pour modèle, le désir de s'illustrer par des exploits militaires. Il attaqua à l'improviste les Cattes, qui étaient la nation la plus belliqueuse des Germains. Il fut battu; mais il prétendit qu'il avait été victorieux, et entra en triomphe à Rome, suivi d'esclaves qu'il avait habillés en Germains et qu'il faisait passer pour prisonniers.

Pendant ce temps, son général Agricola remportait des victoires plus réelles dans la Grande-Bretagne. Il avait reculé les frontières de l'empire jusqu'à l'espace compris entre le golfe de Forth et celui de la Clyde, et avait défait les *Calédoniens* (Écossais) au pied des monts Grampians, où ils s'étaient réunis sous les ordres de leur chef Galgacus. Il méditait la conquête de leur pays, lorsque Domitien, jaloux de sa gloire, le rappela pour le reléguer dans sa maison de campagne, où il mourut probablement empoisonné par le tyran.

11. Mort de Domitien. — Ce prince était aussi vain que cruel. Il se faisait appeler dieu et seigneur, et ne supportait à côté de lui aucune supériorité. Il prenait plaisir à humilier le sénat et les personnages privilégiés de l'État. Un jour il convoqua le sénat pour lui demander à quelle sauce il devait faire mettre un turbot qu'on venait de prendre. Une autre fois, il invita à un festin les premiers personnages de l'empire, fit

tendre de noir la salle du banquet, préparer autant de cercueils que de convives, et ne parla que de mort et d'apprêts funéraires pendant le repas; à la fin il les congédia, en riant de la peur qu'il leur avait faite.

Tant de honte et d'extravagance lassa ses sujets. Sa femme, Domitilla, ayant su qu'il l'avait condamnée à mort, le prévint et le fit poignarder par son intendant, l'affranchi Étienne (96) (1).

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'avait été Vespasien avant de monter sur le trône ? Quel fut son caractère ?
2. Quelle révolte éclata dans les Gaules ? Quel était le but de Civilis ? Quels furent ses partisans ? Par qui cette révolte fut-elle réprimée ?
3. Que devint Sabinus ? Quel fut le dévouement d'Eponine ?
4. Quelle fut la conduite de Titus au siége de Jérusalem ? Quelle fut l'obstination des Juifs ? Comment se termina cette guerre ?
5. Quel défaut reproche-t-on à Vespasien ? Quel usage fit-il de l'argent ? Comment mourut-il ?
6. Quelle avait été la conduite de Titus avant de monter sur le trône ? Quel fut le caractère de ce prince ?
7. Quelles sont les calamités qui frappèrent alors l'empire ? Que fit Titus pour réparer ces désastres ?
8. Comment Domitien arriva-t-il au trône ? Quels furent ses crimes ?
9. Quelles persécutions ordonna-t-il contre les chrétiens ? Quelles furent les principales victimes de cette persécution ?
10. Quelle expédition entreprit Domitien ? Quelles furent les conquêtes d'Agricola ?
11. Comment Domitien traitait-il le sénat ? — les grands personnages ? Par qui fut-il assassiné ?

(1) Les douze Césars : César (44 av. J.-C.) ; Auguste (30 av.-14 ap. J.-C.); Tibère (14-37) ; Caligula (37-41) ; Claude (41-54) ; Néron (54-68) ; Galba (68-69) ; Othon (69) ; Vitellius (69) ; Vespasien (69-79) ; Titus (79-81); Domitien (81-89).

CHAPITRE VII

LES ANTONINS. — NERVA, TRAJAN ET ADRIEN (96-138).

Règne de Nerva. Belles réformes de Trajan. Troisième persécution contre les chrétiens. Conquêtes de Trajan. Mort de Trajan. Adrien. Dernière guerre contre la Judée. Abandon des conquêtes de Trajan. Administration d'Adrien. Sa mort.

1. Règne de Nerva (96-98). — La famille des Flaviens venait de s'éteindre avec Domitien. Les soldats ne s'étant pas entendus pour donner un nouveau chef à l'empire, le sénat s'empressa de nommer un ancien consulaire, Nerva, qui appartenait à une famille romaine de jurisconsultes célèbres. Ce vieillard se montra plein de clémence et de générosité. Il rappela les bannis et leur rendit leurs biens, fit cesser la persécution contre les chrétiens, punit les délateurs, diminua les impôts et distribua des terres aux pauvres. Il inaugura ainsi la période la plus heureuse de l'empire, la période des Antonins, ainsi appelée du nom du meilleur des princes qui parurent alors.

Cependant les gardes prétoriennes, qui étaient extrêmement attachées à Domitien, se révoltèrent contre Nerva, et exigèrent qu'il leur livrât les meurtriers de son prédécesseur. Peu s'en fallut que l'empereur ne devînt la victime de leurs fureurs. En vain il découvrit en leur présence sa

tête chauve, leur disant d'assouvir sur lui sa vengeance, mais d'épargner ceux qui l'avaient élevé à l'empire ; il ne put rien obtenir, et fut forcé d'abandonner quelques-uns de ses amis à la fureur des soldats. Sentant alors sa faiblesse, et se voyant accablé sous le poids des années, il résolut de se choisir un successeur, afin de prévenir de nouvelles révoltes.

Comme Nerva n'avait pas d'enfants, il substitua l'adoption à l'hérédité. Il avait un grand nombre de parents et d'amis; mais dans cette circonstance, ne songeant qu'au bien de l'État, il adopta pour fils et pour successeur, Trajan, le plus habile de ses généraux, dont il connaissait les vertus et la grandeur d'âme.

2. Belles réformes de Trajan. — Trajan était né à Italica, près de Séville, en Espagne. Élu consul après plusieurs expéditions sur l'Euphrate et sur le Rhin, il commandait les légions de la basse Germanie quand Nerva le désigna pour son successeur. L'élévation de Trajan à l'empire ne lui ôta rien de son affabilité. Il fit son entrée à Rome à pied, pour montrer le mépris qu'il faisait des vaines grandeurs.

Ses premiers soins furent de se concilier le peuple : il fit distribuer des sommes d'argent, et abolit le crime de lèse-majesté. Il haïssait le faste et les distinctions, ne permettait qu'avec peine qu'on lui érigât des statues, et se moquait des honneurs qu'on rendait à des morceaux de bronze et de marbre. Il fit mettre sur le frontispice du pa-

lais impérial : *Palais public*, parce qu'il voulait que tous les citoyens le regardassent comme une demeure qui leur était commune. « Je veux être envers les autres, dit-il, comme j'aurais voulu, étant simple citoyen, qu'un empereur fût envers moi. »

Trajan rendit au peuple ses comices et ses centuries, au sénat l'entière liberté des suffrages, et aux magistrats la considération. En remettant à Subarnus, préfet du prétoire, l'épée qui était le symbole de son pouvoir : « Employez-la pour moi, lui dit-il, si je remplis mon devoir, et contre moi, si j'y manque. »

Il fit construire des routes et des voies militaires, pour mettre en communication les diverses parties de l'empire, jetant des ponts sur le Danube, le Tigre et le Tage, creusant les ports d'Ancône et de Civita-Vecchia. Ses concitoyens, touchés de ses vertus, lui donnèrent le surnom d'*Optimus* (très-bon).

3. TROISIÈME PERSÉCUTION CONTRE LES CHRÉTIENS. — Cependant l'histoire dit qu'à côté des brillantes qualités de Trajan, il y avait de grands défauts. Ses mœurs étaient très-déréglées, et il s'enivrait fréquemment.

Pline le jeune, qu'il avait nommé gouverneur de la Bithynie, l'ayant consulté sur la conduite qu'il devait tenir à l'égard des chrétiens, il lui répondit qu'il devait les punir de mort s'ils étaient dénoncés et s'ils s'avouaient eux-mêmes chrétiens ; mais qu'il ne fallait pas les rechercher.

Cette réponse équivoque et contradictoire permit aux gouverneurs de satisfaire leur haine, et le nombre des martyrs fut immense. Trajan, en passant par Antioche, cita lui-même devant son tribunal saint Ignace, évêque de cette ville, et le condamna à être dévoré par les bêtes.

4. Conquêtes de Trajan. — Ce prince, qui s'était distingué comme général avant d'être empereur, recula les frontières de l'empire jusqu'à leurs dernières limites. Il attaqua d'abord les Daces qui occupaient au nord du Danube la Hongrie actuelle et la Moldo-Valachie; il vainquit leur roi Décébale et réduisit leur pays en province romaine.

Il marcha ensuite contre les Parthes, dont le roi avait voulu étendre sa suzeraineté sur l'Arménie donnée par Néron au roi Tiridate. Après avoir demandé à ce prince raison de sa conduite, Trajan entra en Arménie et la réduisit en province romaine. Alors la crainte glaça tous les cœurs. Les rois d'Ibérie, de Sarmatie, du Bosphore et de la Colchide lui envoyèrent leurs hommages; la Mésopotamie courut au-devant de sa domination, et les Indiens sollicitèrent eux-mêmes son amitié. Dans l'enivrement de ses succès, il traversa le Tigre sur un pont de bateaux, envahit l'Assyrie, visita les plaines d'Arbelles, s'avança jusqu'à Babylone, prit d'assaut Séleucie et Ctésiphon, et fit de l'Assyrie une province de son vaste empire.

La magnifique colonne Trajane, tout en marbre

blanc, que l'on admire encore aujourd'hui à Rome, fut élevée pour consacrer le souvenir de ces conquêtes. Les sculptures de la spirale représentent les exploits de Trajan (1).

5. Mort de Trajan (117). — Après s'être reposé quelque temps à Antioche, Trajan reprit le cours de ses expéditions et descendit le Tigre jusqu'au golfe Persique. Il pénétra dans l'Océan et aurait voulu, comme Alexandre, arriver jusqu'à l'Inde. « Si j'étais plus jeune, dit-il en voyant un vaisseau qui partait pour ce pays, je porterais la guerre dans cette contrée. » Il s'en dédommagea en faisant la conquête d'une partie de l'Arabie.

Des soulèvements qui éclatèrent à l'intérieur de l'empire lui firent comprendre que l'intérêt des Romains n'était plus d'étendre leurs possessions, mais de s'assurer les provinces placées sous leur domination. Il allait réprimer une révolte des Juifs, quand il mourut à Sélinonte (Trajanopolis), en Cilicie. Ses cendres furent apportées en triomphe, pour être déposées à Rome sous la colonne qui porte son nom.

6. Adrien. — Dernière révolte des Juifs. — Adrien, gouverneur de Syrie à la mort de Trajan, fut proclamé empereur. Il était né à Rome d'une famille espagnole, et Trajan, après avoir été son tuteur, l'avait adopté. Durant tout son

(1) La colonne de la place Vendôme, à Paris, renversée en 1871, reproduisait toutes les proportions de la colonne Trajane.

règne, Adrien ne fit qu'une guerre, guerre atroce, contre les Juifs. Ce peuple déicide, abusé par les imposteurs et par les fanatiques qui exploitaient sa foi au Messie, ayant refusé de se soumettre, Adrien ordonna de détruire jusqu'aux derniers restes de sa nationalité. Il renversa l'antique ville de Jérusalem et en fit bâtir une nouvelle, à laquelle il donna le nom d'*Ælia Capitolina;* il éleva un temple à Jupiter sur l'emplacement de l'ancien temple consacré à Jéhovah, et ordonna de dresser un autel à l'impur Adonis, dans le lieu même où était né Jésus-Christ. Les Juifs aimèrent mieux se faire exterminer que de laisser profaner leur temple, et il en périt plus de six cent mille. Le reste de la nation fut jeté dans les fers et vendu à l'encan comme un vil troupeau d'esclaves. A partir de cette époque, les Juifs cessèrent de former un corps de nation, et se répandirent sur toute la surface du globe.

Abusé par de fausses accusations, Adrien était alors sur le point de faire souffrir une persécution cruelle aux Chrétiens; mais sur les représentations qu'on lui fit, il les en garantit, et ordonna même de punir ceux qui les calomnieraient.

7. ABANDON DES CONQUÊTES DE TRAJAN.—Adrien, quoique brave, préféra la paix à la guerre. Persuadé qu'il valait mieux bien gouverner l'empire que de l'accroître, il ne conserva que la Dacie des conquêtes de Trajan. Il sacrifia en Orient toutes les possessions qui se trouvaient au delà du Tigre et de l'Euphrate, rompit le pont que Trajan

avait élevé sur le Danube, et fit de ce fleuve la frontière de l'empire de ce côté; il fortifia la ligne du Rhin, et construisit une muraille de trente lieues dans le nord de la Grande-Bretagne, pour mettre les possessions de l'empire à l'abri des incursions des Calédoniens (Ecossais).

8. Administration d'Adrien. — Adrien aimait les arts et les lettres, mais il avait le goût faux et capricieux. Il dépréciait les auteurs les plus renommés, et plaçait au-dessus d'eux des hommes dont la postérité n'a pas même conservé les noms. Il sculptait lui-même dans ses moments de loisir, et donnait des plans d'édifices pour Rome et pour les autres villes; c'est ainsi qu'il construisit les arènes que l'on admire à Nîmes et le pont du Gard, près de cette ville. Il fit reproduire dans sa villa de Tibur les monuments les plus célèbres : le Lycée, l'Académie, le Prytanée, le Pœcile, les Pyramides, la vallée de Tempé, etc.

Il régularisa l'administration de l'empire. Faisant disparaître les réformes républicaines, il divisa les charges publiques en trois classes : celles de l'État, celles du palais, celles de l'armée. Il confia les charges du palais aux personnages les plus considérables, et fit ainsi du service domestique un service public, donnant à la puissance impériale un caractère de grandeur qui ajouta à son prestige.

Adrien s'appliqua à régler l'intérieur de l'empire par des lois sages. Il fit recueillir ce qu'il y avait de mieux dans le droit prétorien, et en

forma un ensemble complet, méthodique, qui, sous le nom d'*édit perpétuel*, devint la loi unique de l'empire.

Il employa onze années à visiter les principales provinces, examinant chaque chose par lui-même, étudiant les mœurs et les religions, pourvoyant aux besoins les plus pressants des différentes localités. Il cherchait à redresser les abus qui lui étaient signalés, et flattait chaque contrée en s'identifiant avec ses habitudes et son génie. Les peuples l'appelèrent par reconnaissance le *restaurateur de l'univers*.

9. Mort d'Adrien (138). — Après tous ces travaux, Adrien se retira dans sa villa de Tibur. Mais là, il se livra à la débauche et passa les dernières années de sa vie à étudier la magie. Il fit élever des temples à son favori Antinoüs, et, dans ses moments de souffrance, il envoyait au supplice les citoyens les plus honnêtes, sous prétexte qu'ils avaient conspiré contre lui.

Il avait d'abord adopté Commodus Vérus, qui n'avait d'autre mérite que d'être le compagnon de ses plaisirs. Heureusement pour l'empire, l'ignoble César mourut avant son père adoptif, qui fit ensuite un choix plus heureux dans Antonin. Ce fut la dernière action importante de sa vie. Il fut attaqué d'une maladie cruelle, pendant laquelle il voulut plusieurs fois mettre fin à ses jours, et mourut après de longues souffrances à Baïes, en Campanie, à l'âge de 72 ans (138). Il avait fait élever son propre mausolée.

QUESTIONNAIRE.

1. Par qui Nerva fut-il élu ? Que fit-il pendant son court règne ? Qui adopta-t-il ?

2. Qu'avait été Trajan ? Quelles réformes opéra-t-il ?

3. Quelle conduite tint-il envers les chrétiens ? Quel est le martyr célèbre qu'il a lui-même condamné aux bêtes ?

4. Quelles conquêtes fit-il au delà du Danube ? Quel fut le résultat de ses expéditions contre les Parthes ? Quel monument perpétue le souvenir de ses conquêtes ?

5. Quel pays aurait-il voulu conquérir ? Où mourut-il ? Que fit-on de ses cendres ?

6. Quelle guerre fit Adrien au commencement de son règne ? Que devint Jérusalem ? Comment les Juifs furent-ils traités ?

7. Quel fut le caractère d'Adrien ? Quelles sont les conquêtes dont il fit l'abandon ? Quelles limites donna-t-il à l'empire ?

8. Que fit-il pour les arts et les lettres ? Comment régularisa-t-il l'administration de l'empire ? Qu'a-t-on appelé *édit perpétuel* ? Quels furent les voyages d'Adrien ?

9. Où passa-t-il ses dernières années ? Comment mourut-il ?

CHAPITRE VIII

ANTONIN, MARC-AURÈLE ET COMMODE (138-192).

Règne pacifique d'Antonin. Avénement de Marc-Aurèle. Quatrième persécution. Expédition de Vérus contre les Parthes. Guerre contre les Marcomans. Dernières années de Marc-Aurèle. Règne du barbare Commode. Désordres dans l'administration.

1. Règne pacifique d'Antonin (138-161). — Antonin, né à Lanuvium, était d'une famille originaire de Nîmes ; il avait été questeur, préteur et consul. Avant de l'adopter, Adrien l'avait chargé pendant quelque temps de l'administration de l'Italie et l'avait envoyé comme proconsul en Asie. Pendant son règne de vingt-trois ans, l'empire jouit d'une paix profonde. Il en profita

pour faire fleurir le commerce et l'industrie, encourager les arts et les sciences et faire respecter la justice.

Ses maximes étaient admirables. Il mit beaucoup d'ordre dans les finances, et loin de laisser gaspiller les revenus, il s'en servait pour soulager les malheureux ou pour faire des constructions utiles. « Je ne connais rien, disait-il, de plus honteux et de plus cruel que de laisser ronger l'État pour des gens dont le travail ne rapporte rien. » L'impératrice Faustine se plaignant un jour de ce qu'il avait distribué aux pauvres la plus grande partie de ses trésors, il fit cette belle réponse : « La félicité publique est la richesse des princes. » Il répétait sans cesse : « Mieux vaut sauver un citoyen qu'exterminer cent ennemis. »

Toutefois et de l'aveu même de ses panégyristes, ses qualités étaient ternies par de grands défauts. Il eut une indulgence inexcusable pour les excès de sa femme Faustine; et, après avoir patiemment supporté ses turpitudes pendant sa vie, il eut la faiblesse d'ordonner son apothéose et de lui faire élever des autels après sa mort. Il était lui-même de mœurs très-déréglées, et il mourut comme son prédécesseur, pour avoir trop mangé. La postérité, ne lui tenant compte que de son amour pour ses sujets et de son zèle pour la religion, lui a donné le surnom de *Pieux*.

2. Avénement de Marc-Aurèle. — Le successeur d'Antonin, Marc-Aurèle, dut son élévation à Adrien. Ce prince le fit chevalier et prêtre

salien à six ans, préfet de Rome à quinze ans, et obligea Antonin à l'adopter. Marc-Aurèle s'appliqua particulièrement à l'étude des belles-lettres, et quand il fut chargé de l'administration de l'empire, il n'en cultiva pas moins la philosophie. Sa doctrine était celle des stoïciens, et nous avons de lui des mémoires qu'il a intitulés *Mes Pensées*, où l'on trouve la morale la plus élevée. Comme empereur, il ne parut avoir d'autre but que le bien de ses peuples, voulant justifier ce mot de Platon : « Que les peuples seraient heureux si les rois étaient philosophes ou si les philosophes étaient rois ! »

3. Quatrième persécution. — Quoiqu'il voulût être humain et tolérant, il adopta les préjugés de son temps à l'égard des chrétiens et ordonna contre eux la quatrième persécution. Le christianisme se trouvant alors répandu non-seulement en Orient, où il avait pris naissance, mais encore en Occident et jusque dans les provinces les plus reculées de l'empire, le nombre des martyrs fut immense. On déchirait les chrétiens à coups de fouet, et on leur infligeait les supplices les plus atroces. La persécution commença en Asie, où l'une des victimes les plus illustres fut l'évêque de Smyrne, saint Polycarpe. Ce courageux vieillard, presque nonagénaire, voulut monter lui-même sur le bûcher qu'on lui avait dressé. Là, il se mit en prières et attendit patiemment que les flammes vinssent l'étouffer.

4. Expéditions de Vérus contre les Parthes. —

De grandes calamités fondirent sur l'empire à cette époque. Le double fléau de la peste et de la famine venait de se joindre aux débordements du Tibre et du Pô, quand on apprit les invasions des Quades et des Marcomans en Germanie, et celle des Parthes en Asie. Marc-Aurèle envoya contre ces derniers Lucius Vérus, qu'il s'était associé à l'empire.

Cet indigne César était un homme abject qui passait sa vie dans les tavernes, jouant aux dés et s'enivrant avec les gens de la plus basse condition. On lui donna pour lieutenant Avidius Cassius, qui marcha contre l'ennemi pendant que le prince, ne s'occupant que de ses débauches, restait à Athènes avec des mimes et des bouffons. Dion Cassius dit que Marc-Aurèle le fit empoisonner; il est du moins certain qu'il se réjouit de sa mort prématurée et que l'empire s'en réjouit avec lui.

5. Guerre contre les Marcomans. — Marc-Aurèle s'était chargé de contenir lui-même les Marcomans, qui venaient de franchir les Alpes, et qui étaient déjà arrivés jusqu'aux environs d'Aquilée. Il les repoussa, et pendant trois années il lutta avec une bravoure et une prudence admirables contre les différents peuples de la Germanie. Il parvint à les rejeter de l'autre côté des frontières; mais la guerre n'en continua pas moins au delà du Danube.

L'armée romaine engagée dans les montagnes arides de la Bohême, pays occupé par les Marcomans, se vit tout à coup cernée par les Barbares.

Elle allait périr de soif et de chaleur, lorsque les soldats chrétiens, qui formaient la légion appelée depuis la *légion fulminante*, adressèrent à Dieu de ferventes prières, à la vue de l'ennemi qui s'en moquait. Aussitôt le ciel se couvrit de nuages et une pluie abondante tomba du côté des Romains. Les païens voulurent attribuer ce bienfait à la protection de leurs dieux ; cependant Marc-Aurèle reconnut lui-même que ce prodige était dû aux prières des chrétiens, et écrivit au sénat pour qu'on cessât la persécution (174).

6. Dernières années de Marc-Aurèle. — Ce service fut promptement oublié. Trois ans après, la persécution recommençait avec la plus grande violence dans les Gaules, et inondait de sang la ville de Lyon. Marc-Aurèle, qui autorisait ces actes de barbarie, eut encore le tort de laisser les gouverneurs de provinces abuser impunément de leur autorité. Cette même faiblesse l'avait empêché de s'opposer aux excès de Vérus, qui sacrifiait les ressources de l'empire à ses honteuses passions.

Marc-Aurèle était occupé de la soumission des Marcomans, qui s'étaient révoltés pour la troisième fois, quand il tomba malade à Vienne, en Autriche, où il mourut, épuisé de fatigues et de chagrin. On rapporta ses cendres à Rome, au milieu des regrets les plus universels. Le sénat et le peuple décrétèrent unanimement son apothéose, et tout citoyen dut posséder son image sous

peine d'être regardé comme impie et sacrilége.

7. Règne du barbare Commode (180-192). — Marc-Aurèle, si indulgent pour son épouse Faustine, fut aussi d'une faiblesse déplorable pour son fils Commode. Il connaissait ses vices, et il les laissa s'enraciner dans son âme au lieu de chercher à les détruire. Il le fit prêtre, pontife, consul, César, avant qu'il eût dix-neuf ans, et lui livra l'empire comme une proie à dévorer.

Commode réunissait en lui les cruautés et les infamies qui avaient déshonoré les Domitien et les Caligula. A peine monté sur le trône, il se hâta de faire la paix avec les Marcomans et les Quades, pour se livrer plus facilement à ses inclinations dépravées. Il enrôla vingt mille barbares dans les armées romaines, et les initia imprudemment aux secrets de la tactique militaire.

De retour à Rome, il n'eut d'autre ambition que de remporter le prix de la lutte dans des combats de gladiateurs. Armée d'une massue comme Hercule, il assommait des malheureux qu'il avait fait déguiser en bêtes féroces. Il se vantait de son habileté à tirer de l'arc, et se plaisait à percer des éléphants d'un coup de lance. On le vit plus de sept cents fois descendre dans l'arène pour prouver au peuple sa force et son adresse.

8. Désordres dans l'administration. — L'administration de l'empire fut livrée aux caprices des hommes les plus incapables et les plus indignes. Le préfet du prétoire Pérennis, l'affranchi phrygien Cléandre et une foule d'autres courti-

sans trafiquèrent des charges, des dignités, des jugements, des revenus publics, et spéculèrent sur la vie et la mort des citoyens. Le peuple s'étant soulevé contre ces indignes ministres, Commode les lui livra lâchement, sans songer à changer lui-même de conduite.

Des complots éclatèrent. Ce tyran se mit à verser le sang des personnages les plus illustres et les plus vertueux. Il ordonna la mort de sa sœur, de sa femme et de plusieurs sénateurs. Ce monstre périt victime d'une conspiration de palais. Le préfet du prétoire Lætus, le préfet de la ville, Pertinax, et le chambellan Electus ayant lu leurs noms sur une liste de proscription, le devancèrent et résolurent sa mort. Ils lui firent donner du poison, mais comme l'effet en paraissait trop lent, ils ordonnèrent à un athlète de l'étouffer pendant qu'il dormait. Le sénat fit jeter son corps dans le Tibre et flétrit sa mémoire (1).

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut le caractère du règne d'Antonin ? Quelles étaient ses maximes ? Quels furent ses défauts ? D'où lui est venu son surnom ?

2. Quel fut son successeur ? A qui Marc-Aurèle dut-il son élévation ? Quelles étaient ses occupations favorites ?

3. Quelles furent ses erreurs ? Quel fut le caractère des persécutions qu'il ordonna contre les chrétiens ?

4. De quelles calamités l'empire fut-il frappé ? Qui Marc-Aurèle envoya-t-il contre les Parthes ? Quel était le caractère de Vérus ? Comment mourut-il ?

5. De quelle guerre se chargea Marc-Aurèle ? Quel fut le miracle de la légion fulminante ?

(1) *Les Antonins :* Nerva (96-98) ; Trajan (98-117) ; Adrien (117-138) ; Antonin le Pieux (138-161) ; Marc-Aurèle (161-180) ; Commode (180-192).

6. Quelles furent les faiblesses de Marc-Aurèle ? Où mourut-il ? Quelle impression produisit sa mort ?
7. Quel fut son successeur ? Quels furent les vices de Commode ?
8 Que devint l'administration sous son règne ? Comment périt ce tyran ?

CHAPITRE IX

EMPEREURS AFRICAINS ET SYRIENS.

Pertinax. L'empire mis à l'encan. Didius Julianus. Septime Sévère et ses compétiteurs. Cinquième persécution. Guerre contre les Parthes. Guerre contre les Calédoniens. Caracalla et Géta. Macrin. Héliogabale.

1. Pertinax (193). — Après la mort de Commode, les prétoriens proclamèrent empereur le préfet de la ville, Pertinax. C'était le fils d'un riche affranchi ; il avait reçu une éducation distinguée et avait commencé par ouvrir une école à la façon des grammairiens de l'époque. N'ayant pas trouvé cette profession assez avantageuse, il était entré dans la carrière des armes sous la protection de Marc-Aurèle. Successivement sénateur et consul, il avait été nommé gouverneur dans les Mœsies, la Dacie et la Syrie, après avoir combattu Avidius Cassius qui s'était révolté.

Commode l'avait fait proconsul en Asie et ensuite préfet de Rome. Son règne s'annonça sous les plus heureux auspices. Il rendit au sénat ses droits et ses fonctions, calma l'agitation qui s'était élevée dans les provinces, et essaya, par sa douceur et son équité, de remédier aux maux qu'avait faits à l'empire la brutalité de son prédécesseur. Laborieux et économe, il déplut aux

prétoriens, qui ne trouvaient pas leur compte dans la sagesse de ces réformes. Trois cents d'entre eux se dirigèrent vers son palais et le massacrèrent après trois mois de règne.

2. L'EMPIRE MIS A L'ENCAN. — DIDIUS JULIANUS. — Les prétoriens mirent l'empire à l'encan et proposèrent la couronne à celui qui en offrirait le plus. Deux enchérisseurs se présentèrent : le gendre de Pertinax et Didius Julianus, riche Milanais, qui avait fait la guerre contre les Cattes et avait obtenu le consulat. Ils l'adjugèrent à ce dernier moyennant 6,250 drachmes ou 5,430 fr. par soldat. Le peuple, protestant contre cette usurpation des prétoriens, poursuivit de ses injures et de ses imprécations le nouvel empereur jusqu'à son palais.

De leur côté, les légions des provinces prétendirent avoir aussi le droit de faire des empereurs : les légions de Syrie proclamèrent Pescennius Niger ; celles de la Grande-Bretagne, Clodius Albinus, et celles d'Illyrie, Septime Sévère. Celui-ci, qui était près de Rome, marcha sur la capitale de l'empire et s'empara. Didius Julianus appela le sénat à son secours ; mais cette assemblée, loin de l'appuyer, prononça sa déchéance et sa mort. Les larmes du malheureux empereur ne purent désarmer les sicaires qu'on avait chargés de le tuer : il périt après soixante-dix jours de règne (193).

3. SEPTIME SÉVÈRE ET SES COMPÉTITEURS. — Septime Sévère était né à Leptis ; ce fut le pre-

mier des empereurs africains. Il commença par bannir de Rome les anciens prétoriens, qu'il remplaça par les meilleurs légionnaires. Il annonça qu'à l'avenir on ne pourrait entrer dans ce corps de troupes qu'autant qu'on le mériterait, et que le titre de prétorien serait une récompense accordée aux services et à la valeur.

Après s'être ainsi assuré le dévouement des légions, il marcha contre Pescennius Niger et le vainquit dans les plaines d'Issus, qui avaient été autrefois témoins de la défaite de Darius par Alexandre. Pescennius s'enfuit à Antioche, et il songeait à se retirer chez les Parthes, lorsqu'il fut découvert et tué près de Cyzique, en Mysie (Asie-Mineure).

Maître de l'Orient, Sévère attaqua Albinus, qu'il avait amusé jusque-là par de vaines promesses. Leurs armées se rencontrèrent près de Lyon. La bataille fut terrible ; Sévère tomba de cheval et on le croyait blessé à mort ; mais il se releva bientôt et força son rival à prendre la fuite. Albinus se cacha dans une maison voisine du Rhône, où, se voyant cerné par ses ennemis, il se donna la mort (197).

4. Cinquième persécution. — Sévère foula aux pieds de son cheval le cadavre palpitant de son rival, jeta ses membres aux chiens et envoya sa tête à Rome, en disant : « Voyez comment je traite qui m'offense. » Le *Sylla punique*, comme on l'appelait par allusion à sa naissance et à sa cruauté, proscrivit en Gaule, en Espagne et

jusque dans Rome les partisans d'Albinus. Soixante-quatre sénateurs ayant été accusés, la plupart de leurs familles s'éteignirent sous la hache du bourreau.

Ce tyran, qui n'avait pas osé attaquer les chrétiens au commencement de son règne, lança contre eux, dès qu'il se crut suffisamment affermi, de sanglants édits qui furent exécutés avec tant de rigueur, que l'on crut que l'Antechrist était arrivé. La persécution commença en Égypte et s'étendit dans les Gaules, où elle fut d'une violence inouïe. Une inscription, que l'on voit encore à Lyon, porte que, sans compter les hommes et les enfants, le nombre des martyrs dans cette seule ville fut de dix-neuf mille. Saint Irénée, qui en était évêque, périt avec son troupeau.

5. Guerre contre les Parthes. — Une invasion des Parthes en Mésopotamie obligea Sévère à retourner en Orient. Il prit Séleucie, Babylone et Ctésiphon et pacifia l'Asie. Il revint par l'Égypte, et c'est à l'occasion de son retour à Rome qu'on éleva sur le forum l'arc de triomphe qui porte son nom (203).

Ces succès ayant rendu la tranquillité à l'empire, il se montra moins cruel. Comme les Antonins, il protégea les arts et favorisa les lettres. Il appela dans son conseil les meilleurs jurisconsultes; mais il se servit surtout de leurs lumières pour faire passer dans le droit romain les principes absolus qui caractérisaient le despotisme oriental. Il ne comptait que sur la force, et

avait coutume de dire à ses fils : « Contentez les soldats et ne vous inquiétez pas du reste. »

6. Guerre contre les Calédoniens. — Sa dernière guerre fut dirigée contre les Calédoniens, qui avaient envahi la Grande-Bretagne. Il accourut avec ses deux fils, Caracalla et Géta, pour les repousser. Il fit construire un mur entre la Clyde et le Forth pour arrêter leurs invasions. Il mourut à York à la suite de cette expédition. « J'ai été tout, dit-il en mourant, et j'ai vu que tout ne sert de rien. » Son dernier mot d'ordre avait été : « Travaillons. » Il était âgé de soixante-cinq ans et en avait régné dix huit.

7. Caracalla et Géta (211-217). — Il eut pour successeurs ses deux fils, Caracalla et Géta. Il leur avait adressé sur son lit de mort ces mémorables parolès : « Je vous laisse un empire stable, si vous êtes bons ; faible, si vous êtes mauvais. » Ces deux princes avaient des caractères trop opposés pour vivre en bonne intelligence. Géta était doux, affable et compatissant ; Caracalla au contraire était cruel, orgueilleux et barbare. Ils avaient souvent troublé le palais de leurs querelles, et Sévère disait avec tristesse : « Le plus fort des deux tuera l'autre, puis ses propres vices le perdront. »

Cette sinistre prophétie s'accomplit. Caracalla poignarda son frère sur le sein de sa mère, puis il courut au camp des prétoriens, leur annoncer qu'il venait d'échapper à un grand péril. Cependant, tourmenté par les remords, il eût voulu,

pour se tranquilliser, que Papinien fit son apologie. « Il est plus aisé, lui répondit le célèbre jurisconsulte, de commettre un crime que de le justifier. » Papinien paya de sa vie cette belle parole. Le tyran, aussi fou que cruel, fit tuer plus de vingt mille personnes qu'il supposait amis ou partisans de Géta.

Ne s'inquiétant ni des plaintes du peuple, ni des menaces du sénat, il gagna l'armée par ses prodigalités, et fit deux expéditions ridicules contre les Cattes, les Goths et les Parthes. Sous prétexte d'imiter Alexandre et Achille, il fit mourir son favori Festus et un de ses esclaves, pour avoir à pleurer la mort d'un autre Ephestion et d'un second Patrocle. A Alexandrie, il ordonna le massacre de tout le peuple, pour se venger de quelques épigrammes. Le préfet du prétoire, Macrin, l'assassina sur la route d'Edesse à Carrhes, afin d'échapper lui-même à la mort dont il l'avait menacé.

On voit encore à Rome les ruines des thermes (maison de bains) que Caracalla y fit construire.

8. Macrin. — Macrin fut proclamé empereur par l'armée. Il était né à Césarée en Mauritanie, et avait été simple gladiateur. Macrin s'aliéna l'esprit des soldats en affectant une sévérité excessive, et en signant un traité honteux avec Artaban, roi des Parthes. Une légion romaine ayant salué empereur Héliogabale, qui était de la famille de Septime Sévère, les troupes que Macrin envoya contre son rival firent défection.

Vaincu à Antioche, Macrin fut tué dans sa fuite à Chalcédoine. Il n'avait régné que quatorze mois (218).

9. Héliogabale (218-222). — Héliogabale, qui se nommait Bassianus, devait son surnom aux fonctions de prêtre du soleil, qu'il remplissait à Emèse. Il était né à Antioche, et n'avait pas encore quinze ans quand on lui confia les destinées de l'empire. Ce jeune fou apporta à Rome le luxe et la débauche des monarques d'Orient.

L'étonnement des Romains fut grand quand ils virent ce nouveau maître du monde se présenter en public, le tour des yeux peint, les joues fardées, la tiare sur la tête, portant un collier, des bracelets, une tunique d'étoffe d'or, une robe de soie à la phénicienne et les sandales ornées de pierres précieuses. Ils furent encore bien plus surpris quand il établit un sénat de femmes, qui devait statuer sur l'habillement, sur les visites et les préséances, et quand il eut la fantaisie de faire venir d'Emèse la pierre noire qui représentait son dieu. Il lui fit construire un temple magnifique sur le mont Palatin, et le maria avec la Lune qu'on alla chercher à Carthage.

Son palais était d'un luxe insensé. Ses appartements n'étaient tendus que d'étoffes d'or. Son char était couvert de pierreries et de diamants, et depuis son palais jusqu'à l'endroit où il montait dans son char, le sol était couvert de sable d'or. Il ne buvait que dans des vases d'or enrichis de pierreries, qu'il distribuait aux convives

après le festin. La gloutonnerie de Vitellius n'était plus comparable aux prodigalités d'Héliogabale. Les soldats rougirent de ce monstre efféminé, et proclamèrent à sa place son cousin, Alexandre Sévère.

10. Alexandre Sévère (222-235).— Alexandre Sévère, qui n'avait que quatorze ans quand les prétoriens l'appelèrent à l'empire, eut pour régente Mammœa, sa mère, princesse d'une très-grande vertu et qui fut peut-être chrétienne. Sur ses conseils, il rendit au sénat ses prérogatives, chassa du palais les hommes corrompus qu'y avaient attirés les vices d'Héliogabale, et travailla à rétablir la discipline dans les armées. Partageant son temps entre l'étude et les affaires, il avait pris pour maxime cet article de la morale chrétienne : « Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît à vous-même. »

Son zèle eut surtout pour objet de réprimer les excès dont les magistrats s'étaient rendus coupables dans les provinces. Il n'accordait les charges qu'au mérite, et ne voulait pas qu'elles fussent vénales : « Je ne souffrirai pas les marchands de fonctions, disait-il, autrement je ne pourrais punir les pillards. » Il publiait d'avance les noms de ceux qu'il devait nommer gouverneurs, et priait tout citoyen de faire ses réclamations, s'il le jugeait convenable.

Il n'eut pourtant pas la fermeté nécessaire pour

maintenir la discipline dans l'armée, à cette époque de crimes et de révoltes. Il laissa les prétoriens égorger sous ses yeux le fameux jurisconsulte Ulpien, qu'il leur avait donné pour chef.

Le roi des Perses, Artaxerxès, après avoir renversé le royaume des Parthes, réclama des Romains les provinces que Darius avait autrefois possédées. Alexandre Sévère marcha contre lui et le vainquit dans les plaines de la Mésopotamie. Il songeait à pousser plus loin ses succès, lorsqu'il fut appelé en Occident par une révolte des Germains, qui avaient franchi le Rhin et avaient envahi la Gaule. Les légions de cette province ne connaissaient Sévère que par sa sévérité. Les réformes qu'il voulut introduire dans la discipline excitèrent une émeute dont le Thrace Maximin se fit le chef. Les séditieux assassinèrent l'empereur dans sa tente pendant qu'il dormait, et étranglèrent en même temps sa mère, Mammœa, qui veillait près de lui. Ce crime fut commis dans le bourg de Sicila, près de Mayence (1).

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'avait été Pertinax avant d'être empereur ? Quelles furent les principales actions de son règne ? Comment mourut-il ?

2. Que devint l'empire après la mort de Pertinax ? A qui fut-il vendu ? Quel fut le sort de Didius Julianus ?

3. Quels furent les compétiteurs de Septime Sévère ? Que fit-il des prétoriens ? Où vainquit-il Piscennius Niger ? Quelle fut la mort d'Albinus ?

4. Comment Sévère traita-t-il les chrétiens ? Quels furent en Gaule les effets de la persécution ?

(1) Empereurs africains et syriens : Pertinax (193) ; Didius Julianus (193) ; Septime Sévère (Pescennius Niger et Albinus) (193-211) ; Caracalla et Géta (211-217) ; Macrin (217-218) ; Héliogabale (218-222) ; Alexandre Sévère (222-235).

5. Qu'est-ce qui obligea Sévère à retourner en Orient ? Quelle fut sa conduite après cette expédition ?

6. Quelle fut sa dernière expédition ? Où mourut-il ?

7. Quels furent ses successeurs ? Quel était le caractère de ces deux princes ? Quel crime commit Caracalla ? Par quelles cruautés souilla-t-il son règne ?

8. Par qui Macrin fut-il proclamé ? Comment mourut-il ?

9. Qu'était Héliogabale ? Quelles furent ses mœurs ? A quels excès se livra-t-il ? Comment se termina son règne ?

10. Quel fut le caractère d'Alexandre Sévère ? Quelle faute commit-il ? Quelle victoire remporta-t-il ? Comment fut-il assassiné ?

CHAPITRE X

ANARCHIE MILITAIRE.

Maximin. Sixième persécution. Les deux Gordien. Maxime Pupien et Balbin. Gordien III. Philippe l'Arabe. Dèce. Septième persécution. Gallus. Émilien. Valérien. Huitième persécution. Gallien et les trente tyrans.

1. Maximin. — Sixième persécution (235-238). — Maximin fut le premier barbare qui arriva à l'empire. Né en Thrace, il était Goth d'origine. Sa taille et sa force étaient colossales. Il avait huit pieds de hauteur, il déracinait des arbres avec ses bras, brisait d'un coup de poing les dents d'un cheval, terrassait trente lutteurs sans perdre haleine, mangeait, en un jour, vingt kilogrammes de viande et buvait vingt-cinq litres de vin. Il avait été prêtre avant d'être soldat, et Alexandre Sévère l'avait fait tribun et sénateur.

Quand il fut empereur, il traita l'empire en pays conquis, pillant les temples et les villes, multipliant les confiscations et les arrêts de mort. « Je veux, comme Spartacus, disait-il, ne commander qu'à des esclaves, » et il faisait périr tous les ci-

toyens qui lui portaient ombrage. Sa férocité se tourna contre les chrétiens; mais comme ils étaient devenus si nombreux qu'il n'aurait pas été possible de les détruire sans dépeupler l'empire, il ordonna qu'on sévît contre les prêtres et les évêques, bien persuadé que l'on viendrait facilement à bout du troupeau une fois qu'il serait sans pasteurs. Les papes saint Pontien et saint Anthère furent victimes de sa fureur.

2. Les deux Gordien. — Tant d'excès ne pouvaient manquer de provoquer des révoltes. L'Afrique, qui se trouvait en possession de donner des empereurs à l'empire, se souleva la première, et offrit la pourpre impériale au proconsul Gordien. C'était un vieillard de quatre-vingts ans qui avait été édile et consul, et qui s'était attaché le peuple par ses largesses. Il avait composé un poëme à la louange des Antonins, dont il admirait les vertus.

Le sénat ayant su que Gordien s'était associé son fils et avait fixé sa résidence à Carthage, approuva cette double promotion et déclara Maximin ennemi public. Mais Capélien, qui gouvernait la Mauritanie au nom de Maximin, prit parti pour ce dernier et livra bataille au jeune Gordien qui fut défait et tué près de Carthage. Son père n'eut pas la force de survivre à son fils; il avait régné six semaines.

3. Maxime Pupien et Balbin. — Le sénat consterné proclama empereurs deux vieux sénateurs, Maxime Pupien et Balbin. Le premier était un ancien soldat que son mérite avait élevé à la charge

de préfet de Rome; on comptait sur lui pour diriger l'armée. Balbin était un homme de loi, à la fois orateur et poëte. Le peuple, satisfait de ce choix, exigea du moins que les deux nouveaux empereurs fissent *César* le fils du jeune Gordien.

En apprenant cette nouvelle, Maximin, transporté de fureur, marcha sur Rome dans le dessein d'en passer les habitants au fil de l'épée. Il envahit l'Italie et s'avança jusqu'à Aquilée; mais le sénat avait eu la précaution de ravager les pays qu'il traversait; ses soldats, manquant de tout, se révoltèrent contre leur chef et le mirent à mort.

4. GORDIEN III (238-244). — Le peuple de Rome applaudit au meurtre de Maximin; cependant les prétoriens ne purent supporter Maxime et Balbin, qui n'avaient dû leur élévation qu'aux suffrages du sénat. Un jour que le peuple était retenu pour les jeux scéniques, ils se précipitèrent dans le palais, massacrèrent les deux empereurs, et proclamèrent Gordien III. Ce prince n'avait que treize ans, mais il était aimé du sénat et du peuple. Il épousa la fille de Misithée, préfet du prétoire, et il eut la sagesse de suivre les conseils de cet homme vertueux.

Ce fut sous son règne que les Francs parurent pour la première fois. Le tribun Aurélien les vainquit près de Mayence. Les Romains eurent une si haute idée de leur courage que, peu après, quand ils reçurent l'ordre de marcher contre les Perses, ils chantaient : « Nous avons tué mille et mille

Francs, nous tuerons mille et mille Perses.» Gordien triompha des Perses et des Goths. De retour à Rome, il succomba sous le fer de Philippe, préfet du prétoire, qui s'empara du diadème impérial.

5. PHILIPPE L'ARABE (244-248). — Philippe était né en Arabie près de Bostra. Son père avait été chef de brigands; pour lui il s'était élevé aux premières charges de l'empire par ses talents militaires autant que par ses crimes. Quand il fut sur le trône, il termina la guerre contre les Perses, en cédant à Sapor la Mésopotamie. Plus occupé de sa famille et des intérêts de sa propre patrie que du bien de l'empire, il confia les hauts emplois à ses amis et les laissa s'enrichir aux dépens de la chose publique.

Les barbares du Danube, les Goths et les Carpes s'étant soulevés, les légions profitèrent de ces invasions pour faire et défaire à leur gré des empereurs. Jotapien se fit proclamer en Syrie, pendant que Marinus était acclamé par les légions de Mœsie. Dèce, envoyé contre Marinus, s'étant lui-même fait nommer par ses soldats, Philippe dut marcher contre lui. Il le rencontra à Vérone, où l'empereur périt dans la bataille, tandis que son fils, qu'il avait laissé à Rome, était égorgé.

6. DÈCE. — SEPTIÈME PERSÉCUTION (249-251). — Dèce suivit une politique tout opposée à celle de Philippe, qui avait épargné les chrétiens. Dèce, dès le commencement de son règne, publia contre eux un édit sanglant, qu'il envoya aux gou-

verneurs des provinces. L'exécution de ses ordres se fit avec une rigueur extrême ; les magistrats n'étaient occupés qu'à rechercher les chrétiens, et à inventer de nouveaux supplices contre eux. Le nombre de ceux qui périrent dans cette affreuse persécution est incalculable : le pape saint Fabien, saint Alexandre, évêque de Jérusalem, et saint Babylas, évêque d'Antioche, furent les plus illustres de ses victimes.

Les Goths ayant envahi la Dacie, et s'étant avancés au nombre de soixante-dix mille jusqu'à Philippopolis, en Thrace, Dèce marcha contre eux. Il les repoussa d'abord vigoureusement, mais après ces premiers succès il fut vaincu dans une grande bataille qu'il leur livra en Mœsie. Il périt dans un marais avec un de ses fils.

7. Gallus (251-253). — Émilien (253). — Le sénat remplaça Dèce par Gallus, et ce choix fut accepté par l'armée. Le nouvel empereur ne répondit pas aux espérances qu'on avait conçues de lui. Il se hâta de faire la paix avec les Goths, pour aller à Rome mener une vie de plaisirs et de débauche. Il tua un des fils de Dèce, Hostilien, que le sénat lui avait donné pour collègue, et s'associa son fils Volusien.

Les Goths ayant reparu en Mœsie, son général Émilien les battit et fut proclamé empereur par ses troupes victorieuses. Gallus marchait contre lui, quand il fut tué par ses soldats. Émilien ne garda lui-même la pourpre que quatre mois, Valérien, qui était à la tête des légions de la Gaule,

s'étant donné pour le vengeur de Gallus, fut proclamé empereur par ses soldats. Émilien n'eut pas le temps de le combattre; il fut égorgé par les siens avant d'en venir aux mains.

8. Valérien.—Huitième persécution.—L'anarchie était à son comble. La dignité impériale était devenue un jouet entre les mains des soldats. Les Allemands avaient franchi le Rhin; les Goths, le Danube, et les Perses, l'Euphrate; la famine et la peste désolaient les provinces. Valérien mit le comble à ces calamités en ordonnant, comme Dèce, la persécution contre les chrétiens. Il avait conçu le barbare projet de les anéantir, et on cite parmi ses victimes saint Laurent, diacre de l'Eglise romaine, et saint Cyprien, évêque de Carthage.

S'étant associé son fils Gallien, il l'envoya contre les Francs en Gaule et en Espagne, et marcha lui-même contre les Goths. Il les vainquit: mais il tomba ensuite entre les mains de Sapor, roi des Perses. Son cruel vainqueur se plut à le conduire enchaîné de ville en ville, l'obligeant à lui prêter son cou, sa tête ou son dos, en guise de marchepied, lorsqu'il montait à cheval. Après sa mort, sa peau tannée et teinte en rouge fut suspendue à la voûte du temple des Perses, en mémoire de la défaite et de l'humiliation des Romains.

9. Gallien et les trente tyrans (260-268). — Pendant la captivité de son père, Gallien fut seul chargé de l'empire. Les barbares firent alors irruption de toutes parts, pendant qu'une foule d'usurpateurs se disputaient le souverain pouvoir. C'est

l'époque qu'on a appelée des Trente tyrans. Il y eut à la fois jusqu'à dix-neuf soldats qui aspiraient à régner sur le monde.

Au milieu de ce chaos, Gallien conserva l'indifférence la plus étrange. Lui apprenait-on que l'Egypte s'était révoltée : « Nous nous passerons de lin, » disait-il; que la Gaule était perdue : « La république, reprenait-il, ne peut-elle être en sûreté sans le sagum d'Arras? » Au lieu de remédier aux maux de l'empire, il s'amusait à faire des vers, à construire de petites chambres avec des feuilles de roses et des châteaux avec des fruits. Il fut assassiné par un de ses officiers au moment où il allait prendre dans Milan un de ses compétiteurs proclamé par les légions d'Illyrie (1).

QUESTIONNAIRE.

1. Qu'était Maximin? Comment traita-t-il l'empire? Quelle fut sa cruauté envers les chrétiens?
2. Par qui Gordien fut-il élu? Par qui les Gordien furent-ils défaits? Comment moururent-ils?
3. Quel choix fit le sénat? Quel était le caractère de Maxime et de Balbin? Comment mourut Maximin?
4. Quel fut le sort de Maxime et de Balbin? Par qui Gordien III fut-il proclamé? Que se passa-t-il sous son règne?
5. Qu'était Philippe l'Arabe? Que fit-il pour sa famille? Quelles sont les divisions qui éclatèrent au sein de l'empire sous son règne?
6. Quelle fut la politique de Dèce? Quelle persécution ordonna-t-il contre les chrétiens? Comment mourut-il?
7. Par qui Dèce fut-il remplacé? Quelle fut la conduite de Gallus envers les Goths? Comment Valérien arriva-t il au trône?
8. Quel était l'état de l'empire? Quel projet Valérien conçut-il contre les chrétiens? Quelle fut la triste fin de Valérien?
9. Que se passa-t-il sous le

(1) *Succession impériale :* Anarchie militaire. Maximin (235-238); les Gordien (238-244); Philippe (244-249); Dèce (249-251); Gallus (251-253); Emilien (253); Valérien (253-259); Gallien (259-268).

règne de Gallien ? Quelle fut sa politique au milieu de l'anarchie qui régnait alors ? Par qui fut-il assassiné ?

CHAPITRE XI

RESTAURATION DE L'EMPIRE.

Claude II le Gothique. Aurélien. Neuvième persécution. Tacite. Probus. Carus et ses fils Carin et Numérien.

1. CLAUDE II LE GOTHIQUE (268-270). — Le règne de Claude II inaugura l'ère des princes illyriens, qui rendirent quelque vigueur à l'empire. Ce prince était né en Dalmatie; Dèce en avait fait un tribun des soldats et Valérien l'avait nommé gouverneur d'Illyrie. La bravoure qu'il avait déployée contre les Goths le désigna aux suffrages des soldats, qui le proclamèrent à la place de Gallien. Le sénat applaudit à cette élection et Claude se montra digne de la confiance universelle.

Trois cent mille Goths ayant envahi la Macédoine, Claude marcha contre eux et les défit dans la grande bataille de Naïssus, dans la Mœsie supérieure. Cette victoire lui valut le surnom de *Gothique*. Il fut enlevé peu de temps après par la peste à Sirmium, en Pannonie.

2. AURÉLIEN (270-275). — NEUVIÈME PERSÉCUTION. — Claude désigna pour son successeur un brave officier, Aurélien, né d'une simple paysanne à Sirmium. Aurélien vainquit les Sarmates, les Goths, les Marcomans et les Vandales, et reconquit ainsi l'empire sur ces barbares. Il attaqua ensuite Zénobie, reine de Palmyre, qui régnait

sur une partie des provinces romaines en Orient, et Tétricus, maître des Gaules.

Zénobie, vaincue à Antioche et à Emèse, fut arrêtée au moment où elle mettait le pied sur la barque qui devait la conduire de l'autre côté de l'Euphrate. On la mena à l'empereur, qui lui demanda comment elle avait osé braver des empereurs romains : « Je te reconnais pour empereur à ta victoire, lui répondit l'illustre captive ; Gallien et les autres empereurs ne l'étaient pas. » Les légions auraient voulu la faire mourir, mais Aurélien la réserva pour son triomphe.

Il marcha ensuite contre Tétricus, en Occident, et quand il l'eut vaincu, il se fit donner à Rome un des plus splendides triomphes que l'on ait vus. Trois chars resplendissants de pierreries précédaient Aurélien, dont le char était traîné par quatre cerfs, dépouilles d'un roi goth. Tétricus le suivait, vêtu simplement à la façon gauloise ; mais on admirait la reine de Palmyre, qui était si chargée de pierreries et de bijoux qu'elle n'aurait pu marcher si elle n'avait eu, à ses côtés, des gardes chargés de soutenir les chaînes d'or rivées au carcan d'or qu'elle portait au cou.

Aurélien eut la gloire de remédier à bien des maux, mais il crut gagner l'affection du peuple et du sénat en persécutant les chrétiens, et, sur la fin de son règne, il rendit contre eux un édit terrible. Saint Denis, évêque de Paris, le prêtre Rustique et le diacre Eleuthère eurent la tête tranchée sur la montagne qui s'est appelée depuis *Montmar-*

tre (*mons martyrum*), la montagne des martyrs. Aurélien fut assassiné par un de ses affranchis, Mnesthée, au moment où il se disposait à partir contre les Perses.

3. Tacite (275-276). — Après la mort d'Aurélien, les soldats laissèrent aux sénateurs le soin de donner un maître à l'empire. Ceux-ci élurent l'un d'entre eux, Tacite, vieillard de soixante-quinze ans, qui prétendait descendre de l'historien de ce nom. C'était un homme honnête et un habile administrateur; mais il fallait à l'État un guerrier qui pût contenir les légions et repousser les barbares. Tacite, qui n'avait pas l'expérience des camps, mourut de chagrin ou fut tué après six mois de règne.

4. Probus (276-282). — Les légions d'Orient élevèrent à sa place Probus, fils d'un jardinier de Sirmium. C'était un général qui, sous les règnes précédents, s'était distingué à la tête des armées.

Il tua aux barbares quatre cent mille hommes dans les Gaules, en différents combats, et délivra soixante-dix villes de leurs incursions. Il passa le Rhône à leur suite, traversa la Rhétie, la Pannonie et la Thrace, battit les Sarmates et les Gètes, qui infestaient ces provinces, et fit partout respecter le nom romain.

Étant passé de là en Orient, il dispersa les brigands qui troublaient l'Asie Mineure, et il allait attaquer les Perses, quand leur roi lui envoya demander la paix. Les ambassadeurs le trouvèrent dans les montagnes de l'Arménie, prenant son re-

pas sur l'herbe, au milieu de ses soldats. « Si votre maître, leur dit-il en découvrant sa tête chauve, ne m'accorde satisfaction, dans un mois il n'y aura pas plus d'arbres et de moissons dans vos campagnes que de cheveux sur mon front. » Le roi de Perse, effrayé, accepta les conditions que lui dicta Probus.

Cette simplicité plut au peuple et au sénat ; mais les soldats ne s'accommodaient pas de sa sévérité. « Le soldat, disait Probus, ne doit pas manger son pain gratuitement. » Et en temps de paix, il occupait les légions à défricher les terres, à couvrir de vignes les coteaux de la Gaule, à élever des forteresses et à construire des routes. Il avait même espéré pacifier l'empire au point de n'avoir plus besoin de troupes permanentes : « Plus de soldats ! s'écriait-il, plus d'armes à fabriquer, plus de vivres à fournir, plus de guerres, plus de captivité ! partout la paix, partout la loi romaine, partout nos juges ! » Ce rêve mécontenta l'armée, qui conspira contre ce pacificateur universel. Ses soldats l'assassinèrent dans les marais de Sirmium (1).

La nouvelle de sa mort répandit la consternation dans tout l'empire. Il fut universellement regretté. L'armée même, qui s'était révoltée, lui éleva un monument avec cette épitaphe :

(1) Quelques auteurs attribuent à Probus la construction des arènes d'Arles. Ces arènes, semblables à celles de Nîmes, présentent le même aspect imposant ; l'extérieur se compose de deux rangs de portiques à arcades superposées.

CI-GIT
L'EMPEREUR PROBUS
VRAIMENT DIGNE DE CE NOM PAR SA PROBITÉ
IL FUT VAINQUEUR
DES BARBARES ET DES USURPATEURS

5. Carus et ses fils Carin et Numérien (282-284). — Les légions élevèrent à l'empire le préfet du prétoire, Carus, qui était né à Narbonne de parents obscurs. Carus continua la guerre des frontières, défit les Sarmates en Illyrie, et enleva aux Parthes la Mésopotamie, Séleucie et Ctésiphon. Dans cette expédition, il fut frappé de la foudre ou assassiné par les siens, après dix-sept mois de règne.

Il eut pour successeurs ses deux fils, Carin et Numérien. Ce dernier était un poëte distingué et un orateur éloquent. Il fut assassiné à Chalcédoine par le préfet du prétoire, Arrius Aper, lorsqu'il marchait contre les Perses. Les soldats déclarèrent *Auguste* le commandant des gardes du palais, Dioclétien, qui tua de sa propre main le meurtrier de Numérien.

Dioclétien marcha ensuite contre Carin, qui menait à Rome la vie la plus voluptueuse. Couché sur un lit de roses, entouré de bouffons, de chanteurs et de débauchés, il ne songeait qu'au plaisir. Il sortit cependant de sa torpeur quand il sut que Dioclétien voulait lui ravir l'empire. Il alla à sa rencontre, et le vainquit à Margus, dans la haute Mœsie. Mais, comme il était détesté des siens, il

fut assassiné après sa victoire, de sorte que Dioclétien, quoique vaincu, se trouva maître de l'empire.

QUESTIONNAIRE.

1. Quelle est l'ère inaugurée par le règne de Claude II ? Quels services rendit-il à l'empire ? D'où lui vient son surnom ?

2. Quelle était l'origine d'Aurélien ? Quelles sont les victoires qu'il remporta ? Quel était le caractère de Zénobie ? Comment Aurélien la traita-t-il ? Pourquoi ce prince persécuta-t-il les chrétiens ?

3. Qui le sénat lui donna-t-il pour successeur ? Quel était le caractère de Tacite ?

4. Qu'était Probus ? Quels furent ses exploits en Occident ? Que fit-il en Orient ? Par quoi imposa-t-il aux Perses ? Pourquoi les soldats se soulevèrent-ils contre lui ? Où fut-il assassiné ?

5. Quel fut son successeur ? Que firent Carin et Numérien ? Comment Dioclétien arriva-t-il au trône ?

CHAPITRE XII

DIOCLÉTIEN (284-305).

Politique de Dioclétien. La tétrarchie. Victoires de Dioclétien et de ses collègues. Dixième persécution. Ère des martyrs. Abdication de Dioclétien. Galère et Constance Chlore.

1. POLITIQUE DE DIOCLÉTIEN. —Dioclétien était né à Salone, capitale de l'ancienne Dalmatie, d'une famille obscure. Il avait été simple soldat, et, après s'être distingué sous Aurélien et sous Probus, il avait été nommé consul et commandant des gardes. C'était à ce titre qu'il avait accompagné Carus en Perse. Devenu empereur, il crut que le fardeau de l'empire était trop lourd pour un seul homme, et il choisit pour collègue son ancien compagnon d'armes, Maximien, fils d'un jour-

nalier de Sirmium. Il lui donna le surnom d'Hercule et prit pour lui le nom de Jupiter, personnifiant ainsi la raison qui commande, et le bras qui exécute.

Dioclétien chargea tout d'abord Maximien de réprimer les Bagaudes, les Burgondes, les Francs et les Alémans qui dévastaient la Gaule. Maximien remporta de brillants succès sur ces barbares, mais il ne put soumettre Carausius, que les légions de la Grande-Bretagne avaient proclamé empereur. Dioclétien et Maximien durent le reconnaître et signèrent avec lui une paix qui fut appelée *la paix des trois Augustes.*

2. La Tétrarchie (292). — De nouvelles révoltes ayant éclaté dans les différentes parties de l'empire, Dioclétien résolut de diviser le pouvoir afin de faire face à ces dangers. Il créa deux Césars subordonnés aux deux Augustes, et mit ainsi quatre princes à la tête de l'État. Les deux Césars furent Galère, qui fut chargé des provinces illyriennes, et Constance Chlore, qui eut la Gaule, l'Espagne, la Grande-Bretagne et la Mauritanie, Dioclétien garda l'Orient, et Maximien l'Italie, l'Afrique et les îles. Comme il y avait quatre cours différentes, il y eut quatre capitales: Nicomédie pour l'Orient, Milan pour l'Italie, Trèves ou Arles pour les Gaules, et Sirmium pour l'Illyrie. C'est cette forme de gouvernement que les modernes ont désignée sous le nom de tétrarchie (du grec *tettares*, quatre ; *archê*, pouvoir).

Rome ne fut plus rien dans cette nouvelle

disposition, et le sénat n'eut plus aucune autorité. Dioclétien resta chef unique et suprême de l'empire; néanmoins ses collègues eurent comme lui une autorité absolue, et leurs décrets eurent force de loi sans avoir besoin d'être sanctionnés par le sénat. Ils prirent le diadème et effacèrent jusqu'aux dernières traces du régime républicain.

3. VICTOIRES DE DIOCLÉTIEN ET DE SES COLLÈGUES. — Ce nouveau système augmenta nécessairement les charges de l'État. En créant quatre cours différentes, ayant chacune leurs ministres, leurs magistrats et leurs officiers, il fallut trouver des ressources pour l'entretien de ce personnel et pour les guerres que l'on avait à soutenir contre les barbares au dehors et contre les provinces révoltées au dedans. Dioclétien adoucit le mal en répartissant les terres avec plus d'équité et en mettant de l'ordre dans les différentes branches de l'administration.

Les Césars et les Augustes eurent d'ailleurs de grands succès contre les ennemis de l'empire. Constance Chlore défit en Bretagne l'usurpateur Alectus, qui avait succédé à Carausius. Galère força les Perses à céder à l'empire la Mésopotamie et cinq provinces au delà du Tigre, avec la suprématie sur l'Arménie et l'Ibérie. Maximien triompha de l'usurpateur Julien à Carthage, et Dioclétien alla lui-même en Égypte où s'était établi un autre tyran, Achillée. Il le vainquit, détruisit Busiris et Coptos et extermina tous ses partisans.

4. DIXIÈME PERSÉCUTION. — ÈRE DES MARTYRS (303). — Durant treize ans, Dioclétien jouit en paix de l'œuvre de son génie. L'empire était tranquille, et les quatre princes qui le gouvernaient semblaient guidés par le même sentiment et par la même pensée. Dioclétien n'avait point songé jusqu'alors à persécuter les chrétiens; il en tolérait jusque dans son palais, et il savait que sa femme et sa fille avaient renoncé à l'idolâtrie. Mais le féroce Galère, instruit par sa mère à offrir des sacrifices aux divinités des montagnes, nourrissait au fond de son cœur une haine aveugle et furieuse contre la religion de Jésus-Christ. Il fit mettre le feu au palais de Nicomédie, accusa les chrétiens de ce crime, et, par cette imposture, excita Dioclétien à ordonner contre eux la plus violente persécution. Des ordres sanguinaires furent envoyés dans tout l'empire, pour qu'on sévît contre eux de la manière la plus cruelle.

Maximilien fut comme Galère et Dioclétien. Il n'y eut dans tout l'empire que les provinces placées sous la juridiction de Constance Chlore, qui furent à l'abri de ces violences. On ordonna partout d'abattre les églises, de brûler les saintes Écritures, et on imagina de nouvelles tortures contre les chrétiens qui ne voulaient pas apostasier. « On emprisonnait les prêtres, dit Lactance, et tous les ministres de la religion; puis, sans les entendre, sans même les interroger, on les traînait à la mort. Les chrétiens, sans distinction d'âge ni de sexe étaient condamnés aux flammes :

et comme ils étaient en grand nombre, on ne les livrait plus isolément au supplice, on les entassait sur des bûchers. Les esclaves étaient jetés à la mer avec des pierres au cou; la persécution n'épargnait personne. » Cet état de choses dura dix ans. La férocité des persécuteurs fit dans l'empire un si grand nombre de victimes, que cette époque est appelée, dans les annales de l'Église, l'*ère des martyrs*.

5. ABDICATION DE DIOCLÉTIEN (305). — Dioclétien voulant donner au monde le spectacle de sa grandeur, alla à Rome et y célébra avec une pompe extraordinaire le dernier triomphe qu'ait vu cette ville. Après avoir déployé tout le faste capable de flatter sa vanité, il fut atteint d'une maladie de langueur qui lui fit prendre à dégoût les affaires. Il résolut d'abdiquer et força Maximien à faire de même.

Il se retira près de Salone, dans le château de Spalatro, se trouvant plus heureux dans cette retraite qu'il ne l'avait jamais été sur le trône. Un jour que Maximien l'engageait à reprendre le souverain pouvoir : « Vous ne me parleriez pas ainsi, lui répondit-il, si vous voyiez les belles laitues que j'ai plantées de mes mains dans mon jardin de Salone. » Quoiqu'il fût en dehors des événements, il ressentit le contre-coup des révolutions qui agitèrent alors l'empire, et l'on croit qu'il se donna la mort de chagrin et d'ennui (313).

6. GALÈRE ET CONSTANCE CHLORE. — Après l'abdication de Dioclétien et de Maximien, les deux Césars, Galère et Constance Chlore prirent le titre

d'*Augustes*. Galère nomma deux nouveaux Césars, un soldat sans mérite appelé Sévère, et un pâtre grossier, le barbare Daïa Maximin.

L'empire se trouva tout entier sous sa dépendance, et il en profita pour détruire jusqu'à l'ombre même de la liberté. Il établit le cens universel, qui devint une mesure barbare par la manière dont il l'appliqua. Les exécuteurs se répandaient dans les villes et dans les campagnes, traitant toutes les provinces comme des pays conquis. Ce prince barbare attendait avec impatience la mort de son collègue Constance Chlore, dont la douceur contrastait avec sa barbarie. Il aurait voulu aussi faire périr le fils de ce prince, le jeune Constantin, qu'il retenait comme otage à Nicomédie. Mais celui-ci éluda tous ses piéges et réussit à s'enfuir. Il arriva en Gaule près de son père et l'accompagna dans une expédition contre la Bretagne. Quelque temps après, il lui ferma les yeux dans son palais d'York (306) (1).

QUESTIONNAIRE.

1. Qui Dioclétien choisit-il pour collègue ? Quelle mission donna-t-il à Maximien ? Qu'appelle-t-on la paix des trois Augustes ?

2. Qu'est-ce que la tétrarchie ? Quels furent les deux Augustes ? Quels furent les deux Césars ? Que devint le sénat ? Quelles furent les villes principales de l'empire ?

3. Quel fut le résultat de ce nouveau système ? Quels succès obtint Constance Chlore ? — Galère ? — Maximien ? — Dioclétien ?

4. A quelle occasion Dioclétien ordonna-t-il de persécuter

(1) *Succession impériale*. Princes illyriens : Claude II (268-270), Aurélien (270-275) ; Tacite (275-276) ; Probus (276-282) ; Carus (282-283) ; Carin et Numérien (282-284) ; Dioclétien (284-305) : Galère et Constance Chlore (305-306) : Constantin (306).

les chrétiens ? Que firent à cet égard ses collègues ? Quel fut le caractère de cette persécution ?

5. En quelles circonstances Dioclétien abdiqua-t-il ? Où se retira-t-il ? Comment mourut-il ?

6. Quels changements amena l'abdication de Dioclétien ? Quelle fut l'influence de Galère ? Comment Constantin échappa-t-il à sa fureur ?

CHAPITRE XIII

SIX EMPEREURS. — CONSTANTIN (306-337).

Six empereurs. Mort de Sévère. Mort de Maximien. Mort de Galère. Défaite et mort de Maxence. Le Labarum. Défaite et mort de Maximin. Licinius et Constantin Défaite et mort de Licinius. Arianisme. Concile de Nicée. Fondation de Constantinople. Réorganisation de l'empire. Dernières années de Constantin.

1. SIX EMPEREURS. — A la mort de Constance Chlore, l'armée proclama *Auguste* Constantin, son fils. Né à Naïssus, en Dardanie (province d'Illyrie), ce prince avait été élevé sous les yeux de Dioclétien, à qui son père l'avait remis en otage, et s'était distingué de bonne heure par son courage, sa prudence et par les qualités les plus brillantes. Galère ne voulut pas le reconnaître pour Auguste ; il lui donna seulement le titre de César, réservant la première dignité de l'empire pour Sévère, sa créature.

Cependant Sévère s'était rendu odieux en Italie par ses cruautés et ses exactions. Rome, irrité de l'abandon dans lequel la laissaient les nouveaux empereurs, profita de la circonstance pour se soulever. Les prétoriens saluèrent empereur Maxence, fils de Maximien, qui avait abdiqué en même temps que Dioclétien. Maxence

s'associa son père, en sorte qu'il y eut six empereurs : Galère, Sévère, Constantin, Maximin, Maxence et Maximien. Chacun de ces princes allait bientôt disparaître pour laisser Constantin seul maître de l'empire.

2. Mort de Sévère (307). — Sévère périt le premier, victime de la révolte que ses injustices avaient provoquée en Italie. Étant accouru à Milan pour combattre Maxence et son père, il tomba entre les mains de ses ennemis qui le firent mourir.

Galère entreprit de le venger; mais, après avoir ravagé l'Italie, ce prince n'osa faire le siége de Rome et battit en retraite. Il donna pourtant un successeur à Sévère et éleva à la dignité d'Auguste Licinius, fils d'un paysan dace.

3. Mort de Maximien (310). — Constantin s'était d'abord uni avec Maxence et Maximien pour contre-balancer la puissance de Galère, qui par Licinius et Maximin disposait de tout l'Orient. Il avait même épousé la fille de Maximien, pour rendre leur alliance plus étroite.

Maximien s'éloigna bientôt de son fils pour se rapprocher de son gendre. Il vint en Gaule où Constantin lui fit un excellent accueil. Mais son ambition le perdit : profitant d'une expédition de Constantin contre les barbares, il lui ravit ses trésors et excita ses sujets à la révolte. A cette nouvelle, Constantin fondit sur lui avec la rapidité de l'éclair, l'atteignit à Marseille, et le mit à mort.

4. MORT DE GALÈRE (311). — L'année suivante, Galère, dont le règne avait été celui d'un barbare, expirait au milieu des plus affreux tourments. Détestant la vertu et le savoir, il persécutait les chrétiens avec une fureur inouïe et bannissait les jurisconsultes, les avocats et les gens de lettres, pour laisser le soin de rendre la justice à des soldats qui ne connaissaient pas les lois. Sa mort fut si affreuse qu'on la regarda universellement comme un châtiment du ciel. Il se crut lui-même frappé par la vengeance du Dieu des chrétiens, et révoqua, au milieu de ses souffrances, les édits qu'il avait rendus contre eux. Il laissait l'Orient à Licinius et à Maximin, pendant que l'occident appartenait à Constantin et à Maxence.

5. DÉFAITE ET MORT DE MAXENCE. — LE LABARUM (312). — Constantin et Maxence ayant une politique tout opposée, ne tardèrent pas à se faire la guerre. Constantin n'était pas encore chrétien, mais, depuis quelque temps, la vérité commençait à éclairer son âme et il désirait vivement la connaître. Au moment même où il marcha contre Maxence, il était préoccupé de ces idées nouvelles. Un jour, vers midi, par un temps calme et pur, il aperçut au-dessus du soleil une croix lumineuse avec cette inscription : *In hoc signo vinces*, « par ce signe tu vaincras. » Le lendemain, il fit faire un étendard qui portait l'emblème de l'apparition miraculeuse ; c'est ce qu'on appela le *Labarum*. Il fut porté en tête de l'armée, sous la garde de cinquante prétoriens des plus vaillants

et Constantin, se croyant sous la protection du ciel, poursuivit son expédition.

Le succès répondit à ses espérances. Il battit les armées de Maxence à Turin et à Vérone, et défit Maxence lui-même sous les murs de Rome. Ce prince, en fuyant, tomba du pont Milvius dans le Tibre, et se noya. C'est en l'honneur de cette victoire que fut élevé l'arc de Constantin.

6. Défaite et mort de Maximin (313). — Constantin, maître de Rome, extermina toute la famille de Maxence, mais il fit grâce à ses partisans et rendit au sénat sa splendeur. Les grands et le peuple le félicitèrent, et il resserra son alliance avec Licinius, en lui donnant en mariage sa sœur Constantia.

De son côté, Maximin résolut de venger la mort de Maxence son allié, et rompit brusquement avec Licinius. Il l'attaqua en Asie avec une forte armée, mais fut vaincu en deux grands combats. Désespéré, il s'enfuit à Tarse et s'empoisonna. Licinius et Constantin se trouvèrent dès lors seuls maîtres de l'empire.

7. Licinius et Constantin. — Licinius régnait sur l'Orient et Constantin sur l'Occident. Après sa victoire sur Maxence, Constantin s'était fait représenter tenant une croix à la main. Il avait rendu à Milan un édit mémorable par lequel non content d'accorder aux chrétiens la tolérance de leur culte, il révoquait encore les lois qui avaient amené la confiscation de leurs biens et qui leur fermaient tout accès aux charges. Pendant ce

temps, Licinius se montrait l'ennemi des chrétiens et allait jusqu'à fomenter une révolte contre son rival, sous prétexte qu'il était opposé aux dieux de l'empire.

Dans une première lutte, Licinius fut vaincu à Cibalis en Pannonie, et à Mardie en Thrace, et il dut céder à son rival la Macédoine, la Grèce, la Pannonie, la Dacie et la Dalmatie. La paix fut conclue à ce prix ; mais, depuis ce moment, Licinius ne put cacher son dépit et le désir qu'il avait de se venger de cet échec.

8. Défaite et mort de Licinius (324). — Neuf ans après, Licinius reprit les armes. Il n'avait cessé, pendant ce temps, de poursuivre ses persécutions contre les chrétiens. Quand son armée fut en face de celle de Constantin, dans les plaines d'Andrinople, il recommanda à ses faux dieux le succès de ses armes et fit consulter les entrailles des victimes. Constantin adressa sa prière au Dieu de Moïse et à Jésus-Christ. Les deux religions semblaient être en présence. Constantin vainquit l'armée de terre de Licinius à Andrinople, pendant que son fils Crispus détruisait la flotte ennemie à Gallipoli. Licinius se retira à Chalcédoine, où six semaines après il fut encore défait. Constantin le relégua à Thessalonique, et bientôt, sous prétexte de conspiration, le fit mettre à mort.

9. Arianisme. — Concile de Nicée (325). — Constantin se déclara alors hautement en faveur du christianisme. Il rétablit dans leurs biens et

dans leurs dignités les chrétiens que Licinius avait persécutés, il engagea les villes à abattre les idoles, autorisa les prêtres à recevoir des legs et des donations, et les exempta des charges publiques; il accorda aux églises le droit d'asile, prescrivit le repos du dimanche, défendit les combats de gladiateurs, donna aux décisions des évêques force de loi dans le cas où les deux parties auraient accepté leur arbitrage, et s'efforça de rendre la paix à l'Église, alors troublée par l'hérésie d'Arius.

Ce sectaire était un prêtre d'Alexandrie qui avait attaqué le dogme de la Trinité; il prétendait que le Verbe n'était pas Dieu et qu'il n'était pas consubstantiel au Père. Jésus-Christ étant le Verbe incarné, c'était attaquer sa divinité et saper par ses fondements la religion chrétienne. Arius ayant eu l'habileté de se faire de nombreux partisans, Constantin voulut donner tout l'éclat possible à la condamnation de cette erreur, afin de mettre fin aux dissensions qu'elle occasionnait. Il réunit donc à Nicée tous les évêques de la chrétienté. Ils s'y rendirent au nombre de trois cent dix-huit, et formèrent le premier concile œcuménique (325). Ce fut un magnifique spectacle de voir arriver de toutes les parties de l'univers de saints vieillards qui, pour la plupart, portaient encore les glorieuses cicatrices de la persécution, et qui venaient rendre témoignage à la foi pour laquelle ils avaient souffert.

Le jour de la séance publique, tous ceux qui de-

vaient y assister se réunirent dans une grande salle, où Constantin n'entra que le dernier, par respect pour l'auguste assemblée. Il voulut que les évêques traitassent avec une entière liberté les questions de foi. On examina la doctrine d'Arius, qui fut unanimement condamnée, et l'empereur se soumit, comme les simples fidèles, à la décision du concile.

10. FONDATION DE CONSTANTINOPLE (330).— Le christianisme devenant la religion de l'État, Rome, remplie des souvenirs et des monuments du paganisme, ne pouvait plus être la capitale de l'empire. Dioclétien s'en était déja éloigné, parce qu'il tenait, sous le rapport politique, à annuler le sénat et à rompre avec les anciennes traditions. Constantin, inaugurant une ère nouvelle, voulut avoir une cité nouvelle pour capitale. Il choisit Byzance, qui se trouvait située sur les confins de l'Europe et de l'Asie. Il en traça lui-même l'enceinte avec le fer d'une lance, fit élever au centre la plus belle des églises d'Orient, Sainte-Sophie (1), enrichit de monuments ses rues et ses places, et offrit de brillants avantages à ceux qui voudraient venir l'habiter. En quelques années, cette ville opulente parut avec son Forum, son Capitole, ses écoles, ses académies, ses quatorze quartiers divisés en tribus et curies; et, le jour de sa consécration, l'empereur put lui don-

(1) L'église de Sainte-Sophie, aujourd'hui convertie en mosquée, fut reconstruite sous Justinien Ier, empereur d'Orient, au VIe siècle.

ner sans emphase le nom de *seconde Rome*, *fille aînée et chérie de l'ancienne.*

11. Réorganisation de l'empire. — Constantin réorganisa complétement l'administration de l'empire. Comme Dioclétien, il établit en principe l'autorité absolue de l'empereur, et travailla à rendre son pouvoir héréditaire. Il entoura le trône d'une noblesse nouvelle à laquelle il prodigua les titres les plus fastueux pour imposer au peuple. Il y eut les *illustres*, les *respectables*, les *sérénissimes*, les *très-parfaits*, les *très-nobles*, etc.

Il sépara l'autorité civile de la puissance militaire afin de prévenir les révoltes à l'intérieur, et il réduisit la légion de six mille à quinze cents hommes. Il divisa l'armée en trois corps : les *palatins*, les *légionnaires* et les *gardes-frontières;* toutefois, il n'enrôla dans ces dernières troupes que des barbares, ce qui leur ôta le patriotisme, qu'on ne trouve que dans une milice nationale.

Ces changements eurent l'avantage de rendre les séditions moins fréquentes; mais les employés à la charge de l'État devenaient bien plus nombreux. On fut forcé d'augmenter les impôts, au moment où l'agriculture et l'industrie se trouvaient paralysées par les invasions continuelles des barbares. C'est alors que commença entre le fisc et les contribuables cette guerre terrible qui fut le premier symptôme de la chute de l'empire.

12. Dernières années de Constantin. — Le christianisme, que Constantin vénérait sans le

connaître assez et sans le pratiquer entièrement, lui inspirait de généreux sentiments et de belles actions. Aux courtisans qui lui demandaient la condamnation des gentils et des hérétiques, il répondit : « La religion veut qu'on souffre la mort et non qu'on la donne. » Un jour, on lui rapporta que des méchants avaient lancé des pierres sur une de ses statues ; il porta la main à son visage et dit : « Je ne me sens aucune meurtrissure. »

Ces sages paroles ne l'empêchaient pas de conserver dans sa conduite la plupart des préjugés et des erreurs du paganisme. Il renouvela la loi de lèse-majesté, et encouragea la délation en offrant des récompenses et des honneurs à quiconque lui révélerait un attentat contre sa personne. C'est ainsi qu'il fit périr plusieurs personnages distingués, entre autres son épouse Fausta, son fils Crispus, et le jeune Licinius qui n'avait que douze ans. Après avoir fait condamner Arius par le concile de Nicée, il se laissa séduire par ses partisans et exila saint Athanase, le défenseur le plus illustre de l'orthodoxie catholique. Cependant il reconnut son erreur et rappela avant de mourir le célèbre docteur et les autres évêques catholiques contre lesquels il avait prononcé la même peine. Eusèbe de Nicomédie le baptisa dans son palais d'Aquyron, et il expira en disant que « la seule vie véritable était celle dans laquelle il allait entrer. » Il avait régné 31 ans (337).

Constantin fut généralement regretté ; les païens le mirent au nombre de leurs dieux, et les chré-

tiens orientaux le vénérèrent comme un saint. La postérité l'a beaucoup loué et beaucoup blâmé; ce prince possédait en effet d'assez grandes qualités et des défauts assez graves pour donner lieu à ces jugements contradictoires.

QUESTIONNAIRE.

1. Que se passa-t-il à la mort de Constance Chlore ? Combien y eut-il d'empereurs ? Quels étaient-ils ?

2. Quel fut celui qui mourut le premier? Qui Galère lui donna-t-il pour successeur?

3. Avec qui Constantin s'était-il uni ? Quelle fut la conduite de Maximien à son égard ? Comment s'en délivra-t-il ?

4. Quels furent les derniers instants de Galère ? A qui laissa-t-il l'Orient ? Qui régnait en Occident ?

5. Quels étaient les sentiments religieux de Constantin ? Qu'appelle-t-on le Labarum ? Où défit-il Maxence ? Quelle fut la fin de cet empereur ?

6. Avec qui s'allia Constantin ? Que fit Maximin ? Où fut-il défait ? Quels furent alors les maîtres de l'empire ?

7. Quelle était la conduite de Constantin à l'égard des chrétiens ? Quelle était celle de Licinius ? Quel fut le résultat de la première guerre qui éclata entre eux ?

8. Où Licinius fut-il vaincu ? Que devint-il après sa défaite ?

9. Que fit Constantin en faveur du christianisme ? Quelle était l'erreur d'Arius ? Où fut-elle condamnée ?

10. Dans quel but Constantin fonda-t-il Constantinople ? De quels monuments l'enrichit-il ? Quel nom lui donna-t-il ?

11. Quels titres créa Constantin ? Comment organisa-t-il l'armée ? Quelles furent les suites de ces changements qu'il fit dans l'administration de l'empire ?

12. Quelles sont les belles paroles que lui inspirèrent ses sentiments religieux ? Quelles fautes commit-il ? Par qui fut-il baptisé ? Combien de temps avait-il régné ?

CHAPITRE XIV

DEPUIS LA MORT DE CONSTANTIN JUSQU'A CELLE DE JULIEN L'APOSTAT (337-363).

Partage de l'empire. Mort de Constantin II. Constance et Constant. Magnence et les autres usurpateurs. Constance seul empereur. Exploits de Julien dans les Gaules. Révolte de Julien. Mort de Constance. Nouvelle persécution contre le christianisme. Expédition en Perse. Mort de Julien.

1. Partage de l'empire. — Constantin avait partagé ses États entre ses trois fils Constance, Constant et Constantin II, et ses deux neveux Dalmace et Annibalien. Ce partage ne servit qu'à exciter des révoltes qui furent funestes à la plupart des membres de sa famille. Les soldats, excités sous main, massacrèrent Dalmace, qui avait été mis à la tête de la Macédoine et de la Grèce, et Annibalien, roi du Pont, de Cappadoce et d'Arménie.

Les trois fils de Constantin se divisèrent alors l'empire. Constance prit l'Asie, l'Égypte et la Thrace, et garda Constantinople pour sa capitale; Constant eut l'Italie, l'Illyrie occidentale et l'Afrique; et Constantin II, les Gaules, l'Espagne et la Bretagne.

2. Mort de Constantin II (340). — Les trois frères ne restèrent pas longtemps en paix. Constantin II, l'aîné, voyant avec peine son jeune frère Constant, maître de l'Italie et de l'Afrique,

lui demanda la Mauritanie; sur son refus il franchit les Alpes pour l'attaquer dans ses propres États. Il ravageait l'Italie septentrionale, lorsqu'il tomba dans une embuscade qu'on lui avait tendue dans les environs d'Aquilée, et y périt. Constant s'empara de ses provinces; l'empire se trouva ainsi divisé en deux parties, l'Orient qui obéissait à Constance et l'Occident qui reconnut Constant pour maître.

5. Constance et Constant (340-350). — Constance, séduit par les ariens, troubla l'Orient en s'élevant contre saint Athanase et en persécutant les défenseurs de la foi de Nicée. Absorbé par ces discussions théologiques, il n'eut pas l'énergie de défendre ses frontières contre les Perses qui auraient envahi ses États, si la fermeté de saint Jacques ne les eût arrêtés près de Nisibe (Mésopotamie), dont il était évêque.

Constant fut plus heureux contre les ennemis du dehors. Il repoussa les Francs, et les Pictes, qui avaient pénétré les uns dans les Gaules et les autres dans la Grande-Bretagne, et prit le parti de saint Athanase et de tous les persécutés. Toutefois ce prince, malgré ses bonnes qualités, ne savait pas ménager ses sujets. Il les tyrannisait par des exactions arbitraires et se fit détester pour ses débauches. Ses gardes ayant proclamé empereur à Autun Magnence, qui commandait les Joviens et les Herculiens (1), il s'enfuit vers l'Es-

(1) Soldats de la garde des empereurs. Ce nom leur avait été donné par Dioclétien et Maximien, qui se faisaient appeler Jupiter et Hercule. Voir plus haut, page 291.

pagne et fut tué par un émissaire de l'usurpateur, au moment où il passait les Pyrénées. Il avait régné treize ans.

4. MAGNENCE ET LES AUTRES USURPATEURS (350-353). — Dans le même temps, un neveu de Constantin, Népotien, se faisait proclamer empereur à Rome, et les légions d'Illyrie conféraient la pourpre au Mœsien Vétranion, soldat de fortune qui ne savait ni lire, ni écrire.

Magnence marcha d'abord contre Népotien qui avait vaincu son préfet du prétoire Anicétus. Mais au lieu de le combattre, il le fit assassiner, et avec lui ce qui restait de la famille de Constantin.

En apprenant ces forfaits, Constance avait confié le gouvernement de l'Orient à Gallus, son cousin, et s'était mis à la poursuite des usurpateurs. Il n'avait pas eu de peine à soumettre Vétranion, qui, abandonné de ses soldats, était venu se jeter à ses pieds et s'était contenté de la vie avec une pension annuelle. Mais le parti de Magnence lui offrit des difficultés plus sérieuses.

Il remporta sur lui une première victoire à Mursa, en Pannonie. Cette victoire avait coûté à Constance cinquante mille hommes de ses meilleures troupes ; aussi l'usurpateur put-il se retirer en Italie, où il battit à son tour une armée impériale près de Pavie. Mais ne pouvant se soutenir en Italie, il se retira dans les Gaules, où se voyant réduit dans la ville de Lyon, il se tua, après avoir égorgé ses parents, ses amis et sa mère.

Son frère Decentius, qu'il avait créé César, s'étrangla sept jours après de ses propres mains.

5. CONSTANCE SEUL EMPEREUR (353-361). — Constance se trouva seul maître de tout l'empire. Il fit mettre à mort Gallus, qui, pendant son absence, s'était déshonoré par toutes sortes d'excès et avait refusé de se soumettre à ses ordres. Il fallut ensuite pourvoir à la défense des frontières, à la fois menacées sur le Rhin et sur le Danube. C'est ce qui le décida à donner le titre de César à Julien le dernier des neveux de Constantin. Il lui fit épouser sa sœur Hélène, et l'envoya dans les Gaules.

6. EXPLOITS DE JULIEN DANS LES GAULES (355-360). — Julien avait étudié à Constantinople et à Athènes; il était passionné pour la philosophie ancienne et le culte du paganisme. Il remporta plusieurs victoires remarquables sur les Alémans, et prit les Francs à sa solde pour faire respecter la frontière du Rhin.

Après avoir ainsi pacifié les Gaules, il travailla à les rendre heureuses et florissantes. Il avait choisi *Lutèce* (Paris) pour sa résidence, et de là il surveillait la conduite des gouverneurs. Il réprima les exactions, il encouragea le commerce et l'agriculture, adoucit les impôts, fit construire des bains, des aqueducs, des amphithéâtres, et ne négligea rien de ce qui pouvait contribuer à la prospérité publique.

7. RÉVOLTE DE JULIEN. — MORT DE CONSTANCE (361). — Constance, qui s'était raillé du jeune-

César, commença à s'inquiéter de ses succès. Il crut prudent de lui enlever une partie de son armée, et sous prétexte qu'il avait besoin de troupes pour faire la guerre contre les Perses, il lui ordonna de lui envoyer quelques-unes de ses légions. Les soldats de Julien refusèrent d'obéir à cet ordre et lui offrirent l'empire.

Le César eut l'air de résister à leurs instances; mais aussitôt qu'on l'eut élevé sur le pavois, et qu'un des hastaires lui eut mis sur la tête son collier en forme de diadème, il se prépara à la guerre civile. Il quitta les Gaules avec une armée formidable, envahit l'Illyrie et s'avança fièrement entre les chaînes du Rhodophe et de l'Hœmus. Les deux armées allaient se trouver en présence quand Constance mourut en Cilicie, désignant Julien pour lui succéder.

8. Nouvelle persécution contre le christianisme. — Le premier soin du nouvel empereur fut de bannir de la cour les courtisans et les parasites qu'y avait attirés Constance. Il y appela les philosophes, les devins, les pontifes et tous ceux qui se rattachaient de quelque façon à l'ancien culte. Il mérita son surnom d'*Apostat* en déclarant publiquement qu'il renonçait au christianisme et qu'il allait tout mettre en œuvre pour rétablir le paganisme.

Il se garda toutefois de renouveler les anciennes persécutions, qui avaient été si glorieuses au christianisme en faisant éclater la constance et la foi des martyrs; il s'y prit plus habilement,

Il commença par accorder à chacun le libre exercice de sa religion, et, sous ce prétexte, il rappela les hérétique exilés. Son but était de fomenter des divisions entre les sectes et de les affaiblir les unes par les autres.

Toutes les faveurs furent prodiguées aux païens, dont la religion devint de fait la religion de l'État. Les chrétiens n'éprouvèrent de la part du souverain et des magistrats que mépris, vexations et injustices. Pour annihiler le clergé, Julien ôta aux ecclésiastiques leurs priviléges et supprima les pensions destinées à la subsistance des clercs et des vierges consacrées à Dieu. C'était, disait-il par dérision, pour les ramener à la perfection de leur état, et leur faire pratiquer la pauvreté évangélique.

Il dépouilla les églises et en fit transporter les richesses dans les temples d'idoles, qu'il restaurait aux frais des chrétiens. Il s'efforça de gagner par des promesses ceux qui étaient faibles dans la foi, comblant d'honneurs ceux qui avaient la lâcheté de succomber. L'apostasie conduisait aux charges; elle tenait lieu de mérite et de talent, couvrait les crimes passés et donnait le droit d'en commettre impunément de nouveaux.

Il ferma les écoles des chrétiens à qui il défendit d'enseigner la grammaire, la rhétorique, la médecine et les arts libéraux. « Il ne convient pas, disait-il, qu'ils cultivent les muses et étudient la littérature païenne, puisqu'ils croient nos divinités infâmes et nos sciences impies. »

Il les exclut des magistratures et des emplois militaires, et il ne leur permit pas de se défendre devant les tribunaux, prétextant que l'Évangile leur interdit l'usage du glaive, les procès et les querelles.

9. Expédition en Perse. — Afin de réhabiliter le paganisme, il imposa à ses prêtres la sévérité des mœurs, et fit, dans les croyances anciennes, une sorte d'épuration pour concilier la raison avec les dieux d'Homère. Le peuple se moqua de cette tentative surannée. Le christianisme avait relevé avec trop d'éclat les notions de la divinité pour qu'on pût assister sérieusement aux fêtes d'Apollon et des autres dieux. On tourna en dérision les victimes qu'on leur offrait, et l'on disait de Julien, comme autrefois de Marc-Aurèle, qu'il détruirait la race des bœufs par ses sacrifices.

Pour imposer silence à ses détracteurs par l'éclat de ses victoires, il entreprit de relever l'honneur de l'empire, qui avait été humilié par les Perses. Il déclara la guerre à Sapor, leur roi, gagna sur lui une grande victoire près du Tigre, et s'empara de Ctésiphon.

10. Mort de Julien (363). — Ces succès remplirent de joie ses partisans. Le rhéteur Libanius rencontrant à Antioche un chrétien de sa connaissance, lui dit : « Eh bien! que fait maintenant le fils du charpentier ? — Un cercueil pour votre héros, » répliqua l'homme de foi. Cette prédiction ne tarda pas à s'accomplir.

Julien n'ayant pas voulu accorder à Sapor la paix qu'il lui avait demandée, son arrière-garde fut brusquement attaquée par les Perses. Il courut au lieu du combat, sans même revêtir sa cuirasse. Pendant qu'il combattait au premier rang, un javelot lancé par un cavalier lui perça le corps. Ses généraux et ses soldats le transportèrent dans sa tente. Julien les voyant fondre en larmes, les en reprit avec vivacité : « Quelle faiblesse, dit-il, de pleurer un prince qui va être réuni aux étoiles ! » Il expira bientôt sans avoir voulu désigner son successeur.

QUESTIONNAIRE.

1. Comment Constantin avait-il partagé l'empire ? Quelles furent les conséquences de ce partage ? Quelle est la partie de l'empire qui appartint à chacun de ses trois fils ?

2. Pour quel motif Constantin II attaqua-t-il son frère Constant ? Où mourut-il ? Comment l'empire fut-il partagé après sa mort ?

3. Quel fut le gouvernement de Constance ? Constant suivit-il la même politique ? Pourquoi ses sujets se révoltèrent-ils contre lui ? Comment fut-il tué ?

4. Quels sont les usurpateurs qui parurent alors ? Quel est celui qui l'emporta ? Où Magnence fut-il vaincu ? Que devint-il après sa défaite ?

5. Que fit Constance quand il fut seul en possession de l'empire ? Pourquoi donna-t-il à Julien le titre de César ?

6. Quels furent les exploits de Julien contre les barbares ? Comment administra-t-il les Gaules ?

7. A quelle occasion se révolta-t-il contre Constance ? Quel fut le dénoûment de cette lutte ?

8. Qu'est-ce qui a fait donner à Julien le surnom d'Apostat ? Renouvela-t-il les anciennes persécutions ? Que fit-il contre le clergé ? Comment encouragea-t-il l'apostasie ? Quelles exclusions prononça-t-il contre les chrétiens ?

9. Que fit Julien pour réhabiliter le paganisme dans l'opinion ? Pourquoi fit-il la guerre aux Perses ?

10. Quelle impression produisirent ses premiers succès ? Dans quel combat mourut-il ? Quelles furent ses dernières paroles ?

CHAPITRE XV

DEPUIS LA MORT DE JULIEN L'APOSTAT JUSQU'A CELLE DE THÉODOSE (363-395).

Jovien. Valentinien et Valens. Fermeté de Valentinien en Occident. Les Goths s'établissent dans l'empire. Bataille d'Andrinople. Mort de Valens. Avénement de Théodose. Meurtre de Gratien. Défaite et mort de l'usurpateur Maxime. Clémence et emportements de Théodose. Meurtre de Valentinien II. Révolte d'Arbogaste. Défaite et mort d'Arbogaste. Mort de Théodose.

1. JOVIEN (363-364). — L'armée romaine se trouvait, à la mort de Julien, dans une position très-périlleuse. Les légions s'empressèrent de nommer un empereur; elles choisirent Jovien, capitaine des gardes de Julien, officier d'un courage éprouvé. Pour sauver les restes de l'armée, imprudemment engagée dans un pays ennemi, Jovien se vit forcé de faire, au début de son règne, une paix honteuse avec les Perses; il leur céda les cinq provinces au delà du Tigre et quinze places fortes qui assuraient de ce côté les frontières de l'empire.

Comme il était chrétien, il révoqua les lois que Julien avait faites contre le christianisme et laissa le paganisme à lui-même. Il rendit aux clercs leurs immunités et aux églises leurs biens, fit respecter les personnes consacrées à Dieu, et se montra tolérant envers les ariens. On espé-

rait beaucoup de la sagesse et de la modération de ce prince, quand une mort inopinée le ravit après huit mois de règne.

2. Valentinien et Valens (364). — Les légions proclamèrent à Nicée Valentinien, qui, comme Jovien, était né en Pannonie. C'était un homme brave et ferme, mais d'un caractère barbare et cruel. Ne se sentant pas assez fort pour soutenir à lui seul le poids de l'empire, il s'associa son frère Valens. Il lui laissa l'Orient et garda pour lui l'Occident, c'est-à-dire l'Illyrie, l'Italie et les Gaules.

3. Fermeté de Valentinien en Occident (364-375). — Cette partie de l'empire était menacée de toutes parts. Les Alémans, les Francs et les Burgondes avaient franchi le Rhin, pendant que les Quades et les Sarmates s'étaient élancés au delà du Danube. Les Pictes et les Scots étaient descendus de leurs montagnes et avaient envahi la Grande-Bretagne; l'Afrique s'était révoltée au nom d'un chef maure appelé Firmus.

Valentinien repoussa lui-même les Alémans et fortifia contre eux la ligne du Rhin. Il envoya contre les Pictes et les Scots le comte Théodose, qui les défit et forma dans la Grande-Bretagne une cinquième province, la Valentie. Théodose passa de là en Afrique où il comprima la révolte de Firmus.

Pendant ce temps Valentinien resta à Trèves et s'appliqua à réformer les abus qui s'étaient glissés dans l'administration. Il fit de sages lois; mais il déploya une sévérité qui alla jusqu'à la barbarie.

La moindre faute lui paraissait digne de mort. Il avait, dit-on, dans des cages, près de sa chambre à coucher, des ours qui dévoraient sous ses yeux les condamnés.

Ce prince acheva son règne par une expédition contre les Quades, qui avaient passé le Danube. Il les vainquit; mais quand ces peuples lui envoyèrent des députés pour lui demander la paix, la discussion le mit dans une telle colère qu'il expira quelques instants après, laissant pour successeurs ses deux fils, Gratien et Valentinien II (375).

4. Les Goths s'établissent dans l'empire (376). — Dans le même temps, une grande révolution s'accomplissait parmi les barbares. Les Huns, sortis de l'Asie centrale, franchissent le Caucase sous la direction de leur roi Balamir, soumettent les Alains, établis entre le Volga et le Don, et traversent sur la glace le Palus-Méotide. Ils rencontrèrent ensuite les Goths, dont l'empire s'étendait du Don à la Theiss et du Pont-Euxin à la Baltique. Cette nation était divisée par le Borysthène en deux parties : les Wisigoths (*Goths de l'ouest*) et les Ostrogoths (*Goths de l'est*).

Les Goths ne purent résister aux Huns. Les Ostrogoths acceptèrent leur joug; quant aux Wisigoths, ils émigrèrent sous la conduite de leur chef Athanaric. Ils envoyèrent l'évêque Ulphilas demander à l'empereur Valens de leur permettre de s'établir au sud du Danube, dans les deux Mœsies. C'était une grande faute d'ouvrir, au sein

de l'empire qui tombait en décadence, un refuge à tant de barbares, mais les ministres de Valens, spéculant sur les profits qu'ils pourraient tirer de leurs nouveaux sujets, persuadèrent au prince de leur accorder ce qu'ils demandaient.

5. Bataille d'Andrinople. — Mort de Valens (378). — Valens, qui ne songeait qu'à favoriser les progrès de l'arianisme, s'était contenté d'exiger de ces barbares qu'ils embrassassent cette erreur, et qu'ils lui donnassent pour otages une partie de leurs enfants. Les Wisigoths avaient consenti à tout, mais quand ils virent qu'on les exploitait indignement et qu'on leur refusait jusqu'aux vivres, ou qu'on les leur faisait acheter à des prix exorbitants, ils se soulevèrent et envahirent la Thrace, la Thessalie et la Macédoine, dévastant tout sur leur passage.

Valens accourut pour arrêter ce fléau. Il rencontra les Barbares à Andrinople et leur livra bataille avant d'avoir reçu les secours que Gratien lui envoyait. Il fut complétement défait et périt au sein de ce désastre. Les uns disent qu'il fut tué d'une flèche; d'autres rapportent qu'on le porta blessé dans la maison d'un paysan et que les Goths mirent le feu à cette cabane sans savoir qu'elle renfermait l'empereur.

6. Avénement de Théodose (379). — A la mort de Valens, l'empire tomba entre les mains des fils de Valentinien Ier, Gratien et Valentinien II. Ce dernier n'étant qu'un enfant, Gratien se sentit trop faible pour réunir sous sa main l'Orient et

l'Occident. Il avait à réprimer en même temps les invasions des Wisigoths, des Germains, des Perses et des Scots, et il ne pouvait à lui seul contenir tant d'ennemis. Le comte Théodose, qui avait rendu de si grands services à l'empire, avait été mis à mort en Afrique par Valens, qui, sur la prédiction d'un magicien que le nom de son successeur commençait par les lettres *Théod*, s'était avisé de faire périr les personnes distinguées du nom du Théodore, Théodose, Théodat, Théodule, etc.

Le fils de Théodose avait hérité de la valeur et des talents de son père ; il vivait retiré en Galice, sa patrie. Gratien reconnut en lui l'homme capable de remédier aux maux de l'empire, et le fit sortir de sa retraite pour lui donner le titre d'Auguste et mettre sous sa juridiction les provinces qui avaient obéi à Valens. Il conserva pour lui les Gaules, l'Espagne et la Bretagne. Il commanda aussi à l'Illyrie occidentale, à l'Italie et à l'Afrique, bien que ces contrées fussent nominalement placées sous Valentinien II.

7. Meurtre de Gratien (383). — Théodose justifia la confiance que lui avait témoigné Gratien. Il rétablit la discipline parmi ses troupes, ranima leur courage en livrant aux Goths une foule de combats partiels, dans lesquels elles eurent l'avantage, laissa ces barbares s'affaiblir par leurs propres dissensions, et traita ensuite avantageusement avec leur chef Athanaric. Il leur permit de s'établir en Thrace et en Mœsie, en re-

çut plus de quarante mille parmi ses troupes et leur confia la garde du Danube.

Gratien, pendant ce temps, ne travaillait pas moins efficacement à rendre le bonheur et la tranquillité à l'Occident. Il protégeait les sciences et les lettres, qu'il avait cultivées sous la direction du poëte Ausone, favorisait les catholiques sans persécuter les ariens, et vivait dans l'amitié de saint Ambroise, évêque de Milan. Il eut plus tard le tort de favoriser les barbares au détriment des Romains. Les légions, jalouses, se révoltèrent et proclamèrent empereur en Bretagne Maxime, leur chef. Gratien, surpris par cette révolte, et abandonné d'ailleurs par son armée des Gaules, s'enfuit de Paris à Lyon. Le gouverneur de cette dernière ville ne l'accueillit que pour le trahir : il lui donna un repas splendide pendant lequel il le fit assassiner.

8. Défaite et mort de l'usurpateur Maxime (388). — Théodose était alors tellement occupé en Orient qu'il fut forcé de traiter avec l'usurpateur et de le reconnaître pour empereur. Maxime s'établit à Trèves et resta maître de la Bretagne, de la Gaule et de l'Espagne. Il avait promis de respecter les droits de Valentinien II, mais il ne tint pas sa promesse. Il passa les Alpes au moment où ce jeune prince avait soulevé l'Italie entière en se déclarant pour les ariens, et il l'obligea à se retirer avec sa mère en Orient.

Théodose les accueillit avec les égards dus au malheur. Il fit ensuite, pour les venger, de

grandes levées, et, sans vouloir entendre les propositions de Maxime, il s'avança en Pannonie où il remporta une première victoire près de la Save. Une deuxième bataille au pied des Alpes lui ouvrit l'Italie, puis il poursuivit son rival avec tant de vigueur qu'il l'enferma dans Aquilée. La trahison le lui livra enchaîné, et il le fit décapiter pour venger la mort de Gratien.

9. Clémence et emportements de Théodose. — Pendant que Théodose faisait ses préparatifs contre Maxime, les habitants d'Antioche lui avaient refusé des secours et s'étaient irrités au point de renverser ses statues et celles de sa famille. Quand leur première effervescence se fut calmée, ils reconnurent leurs torts et redoutèrent sa colère. L'évêque d'Antioche, Flavien, lui fut envoyé pour le fléchir. La parole éloquente du saint pontife toucha le cœur du prince qui fit grâce à cette malheureuse cité.

Il n'usa pas de la même modération envers les habitants de Thessalonique. Ayant appris qu'ils s'étaient révoltés contre leur gouverneur et qu'ils l'avaient mis à mort, il ordonna de les massacrer tous, innocents ou coupables. Sept mille hommes furent victimes de cet ordre barbare. Saint Ambroise, évêque de Milan, écrivit à Théodose, qui était alors dans cette ville, pour lui représenter la grandeur de sa faute. Il finissait par l'avertir que, jusqu'à ce qu'il l'eût expié par la pénitence, il ne pourrait assister aux saints mystères.

Néanmoins l'empereur se rendit à l'église avec tout son cortége. Mais là, il fut arrêté sur le seuil par l'évêque qui, lui reprochant à haute voix le meurtre de Thessalonique, lui demanda s'il oserait étendre en présence de Jésus-Christ ses mains encore teintes du sang innocent; s'il oserait recevoir la sainte Eucharistie dans la même bouche qui avait ordonné tant de massacres. Théodose, interdit, balbutia, alléguant l'exemple de David. « Vous l'avez imité dans son crime, répliqua l'évêque, imitez-le dans sa pénitence. » Théodose se soumit et n'entra dans l'église qu'après avoir rempli la pénitence qui lui fut imposée (390).

10. Meurtre de Valentinien II. — Révolte d'Arbogaste (392). — Valentinien II était un prince bon et simple qui ne négligea rien pour rendre ses peuples heureux. Mais il n'avait pas l'énergie qu'il fallait pour gouverner. Une révolte excitée par un Franc nommé Arbogaste le renversa du trône.

Arbogaste s'était distingué comme général dans l'expédition contre Maxime, et Théodose l'avait laissé en Gaule avec le titre de préfet du prétoire. Il abusa de cette récompense pour donner à ses créatures les postes les plus importants, et pour entourer le faible Valentinien d'un réseau d'ennemis secrets. Quand l'empereur vit le piége qu'on lui avait tendu, il essaya d'en sortir en ordonnant à Arbogaste de se démettre de sa charge. « Mon autorité, lui répondit le barbare, ne dé-

pend pas du sourire ou de la menace d'un monarque,» et il refusa d'obéir. Quelques jours après, on trouva Valentinien II étranglé dans sa tente.

11. Défaite et mort d'Arbogaste (394). — Arbogaste fit élire à la place de Valentinien le rhéteur Eugène, son confident et son ami. Théodose envoya ses légions pour combattre le nouvel empereur. Cet usurpateur avait arboré sur son étendard l'image d'Hercule, et avait élevé sur les défilés des Alpes juliennes des statues d'or de Jupiter-Tonnant, comme pour en garder l'entrée.

Théodose força ces passages avec son impétuosité accoutumée. Il alla ensuite offrir à Arbogaste une bataille générale près d'Aquilée. On conseillait la retraite à Théodose : « Dieu nous garde, répliqua-t-il, d'accuser ainsi la croix de faiblesse et d'attribuer tant de puissance à Hercule.» Sa foi courageuse triompha : un vent violent souffla la poussière au visage des soldats d'Arbogaste, et la fougue des Orientaux rompit leurs rangs.

Les vaincus livrèrent à Théodose leur empereur Eugène, les mains liées derrière le dos, et le mirent à mort en sa présence. Arbogaste erra pendant deux jours dans les montagnes, et se tua de désespoir.

12. Mort de Théodose (395). — Théodose fut le dernier empereur qui réunit sous sa domination l'Orient et l'Occident. Il avait dû sa puissance à sa foi orthodoxe autant qu'à ses victoi-

res. S'étant fait baptiser, il convoqua à Constantinople un concile qui condamna de nouveau les ariens, et il s'attacha à faire disparaître cette secte du sein de l'empire. Il abolit le culte des païens, tout en se montrant tolérant pour ceux qui étaient restés attachés à l'ancienne religion.

La fermeté de son administration remédia à une foule d'abus. Il réforma les corporations d'artisans, réprima les désordres des gens de guerre dans les bourgades et les campagnes, restreignit les confiscations, prit des mesures contre les vols de tout genre, empêcha les arrestations arbitraires, accorda trente jours à l'accusé pour mettre ordre à ses affaires, et rendit des décrets pour que les prisons fussent plus salubres et mieux entretenues.

Après la défaite d'Arbogaste, il nomma son fils aîné, Honorius, empereur d'Occident. A cette occasion, il voulut donner des jeux splendides à Milan, mais ces fêtes lui causèrent une si grande fatigue qu'il expira la nuit suivante. Son second fils, Arcadius, lui succéda en Orient, et dès lors l'empire se trouva irrévocablement divisé en deux parties. Les grandes invasions commencèrent, et avec elles s'ouvrit cette ère nouvelle qu'on appelle le *moyen âge* (1).

(1) Succession impériale depuis Constantin (306-337). Ses fils: Constantin (337-340) : Constant (337-350) : Constance (337-361) : Julien l'Apostat (361-363) : Jovien (363-364). — Famille valentinienne : Valentinien Ier (364-375) et son frère Valens (364-378) : les fils de Valentinien : Gratien (375-383), Valentinien II (375-392). — Théodose le Grand (379-395).

QUESTIONNAIRE.

1. Quel fut le successeur de Julien ? Comment Jovien sauva-t-il l'armée romaine ? Quels étaient ses sentiments religieux ?

2. Qui fut proclamé à sa place par les légions ? Quel était le frère de Valentinien ? Comment se partagèrent-ils l'empire ?

3. Quelle était la situation de l'Occident ? Quels sont les barbares que Valentinien repoussa ? Quelles réformes opéra-t-il ? Quels furent ses successeurs ?

4. Quelle révolution s'accomplit alors parmi les barbares ? Que devinrent les Goths ? Quel pays Valens accorda-t-il aux Wisigoths ?

5. Quelle fut la conduite de ces barbares envers l'empire ? Où Valens les attaqua-t-il ? Quelle fut sa mort ?

6. Que devint alors l'empire ? Quel avait été le sort du père de Théodose ? Quel titre Gratien conféra-t-il à Théodose ? Comment l'empire fut-il alors divisé ?

7. Que fit Théodose en Orient ? Quelle était la sagesse du gouvernement de Gratien en Occident ? Par qui fut-il assassiné ?

8. Quelle fut la conduite de l'usurpateur Maxime ? Comment traita-t-il Valentinien II ? Où fut-il vaincu ?

9. Quelle fut la clémence de Théodose envers les habitants d'Antioche ? A quels excès l'emporta sa colère contre les habitants de Thessalonique ? Quelle défense lui fit à ce sujet saint Ambroise ?

10. Par qui Valentinien II fut-il renversé du trône ? Qu'avait été Arbogaste ? Comment mourut Valentinien II ?

11. A qui Arbogaste donna-t-il la pourpre ? Où Théodose rencontra-t-il ses troupes ? Quel fut son sort et quel fut celui de son empereur Eugène ?

12. A quoi Théodose avait-il dû ses succès ? Quelles réformes opéra-t-il ? Comment l'empire fut-il divisé après sa mort ?

TABLE ANALYTIQUE.

A

I

J

L

M

Q

R

S